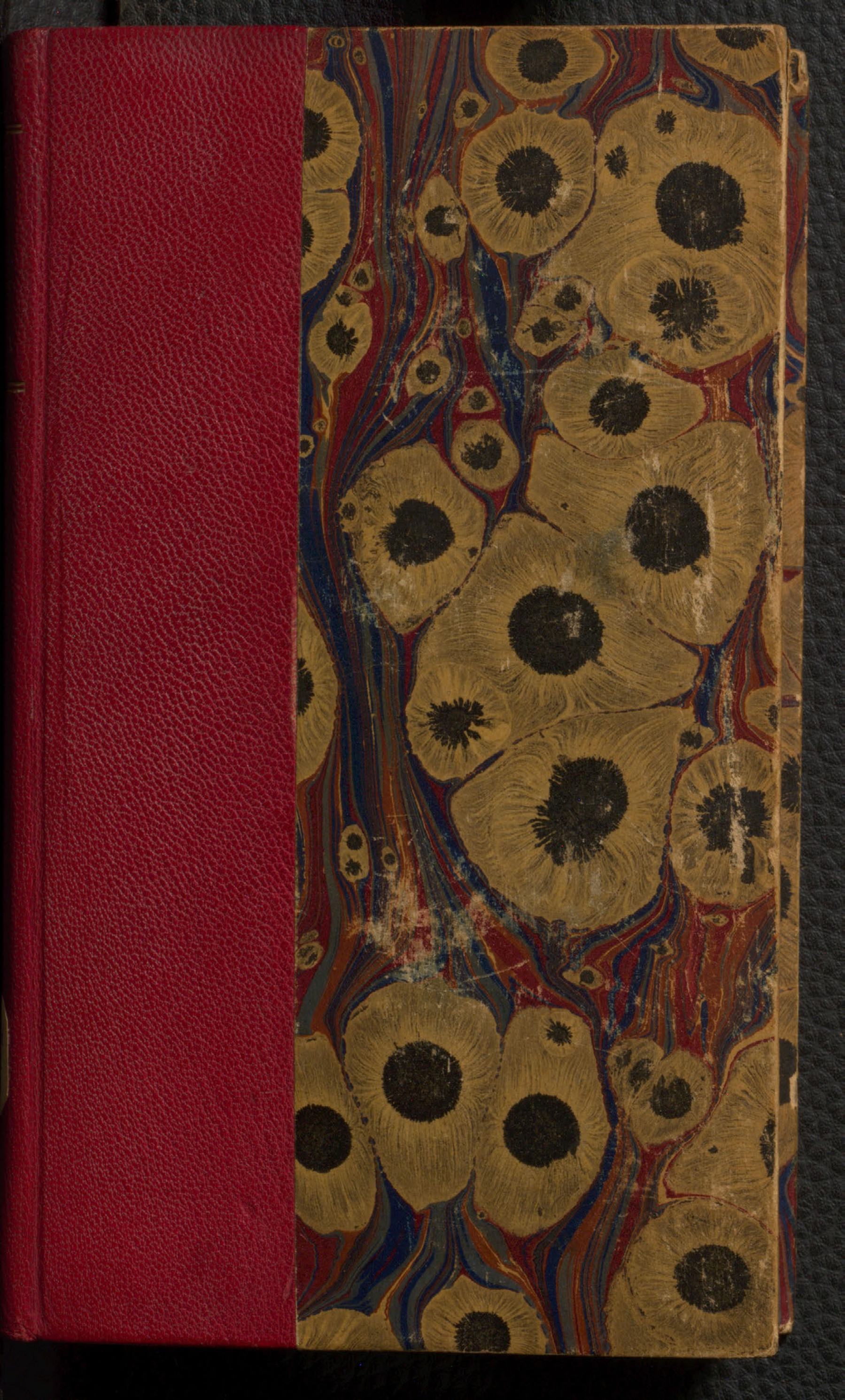
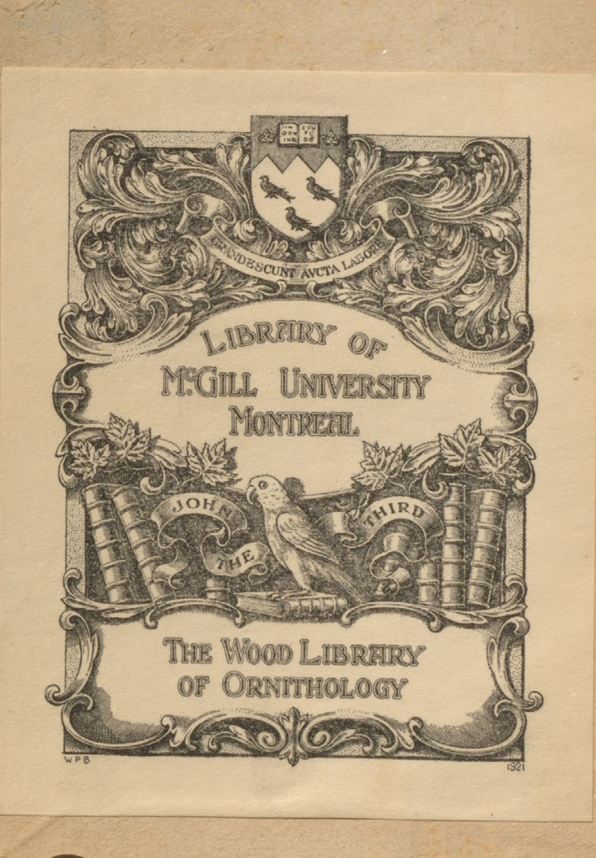



GRANDESCUNT AVCTA LABORE
LIBRARY OF
McGILL UNIVERSITY
MONTREAL
JOHN THE THIRD
THE WOOD LIBRARY
OF ORNITHOLOGY
WPB
1921

SAMUEL C. JOHNSON
CONSULTING GEOLOGIST
ALBUQUERQUE, N.M.

1029 NASHVILLE S.W.
P. O. BOX 1396

PHONE 3-2971

15.00
WC4A-20

LES AGRÉMENS
DES CAMPAGNARDS
DANS LA CHASSEDES OISEAUX,

ET

LE PLAISIR
DES GRANDS SEIGNEURS
DANS LES OISEAUX DE FAUCONNERIE;

PAR M. BUC'HOZ, Auteur de différens Ouvrages économiques.



A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue de la Harpe, la premiere porte cochere après le College d'Harcourt.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

De tous les Amusemens champêtres, le plus agréable & en même temps le plus innocent, est l'Art de l'Oiseleur. Cet Art consiste dans la Chasse des Oiseaux. L'Homme, auquel le Créateur a donné le pouvoir sur tous les Animaux qui habitent le Globe, a inventé mille petites ruses pour soumettre à son empire les Habitans de l'air; il a profité du penchant de chacun d'eux, pour pouvoir leur tendre plus facilement des embûches contre lesquelles ils ont bien de la peine à se

défendre. Ce sont ces différentes ruses & pieges que nous tâchons de développer dans ce Traité. Nous le divisons en deux Parties. Dans la premiere, nous parlons des Agrémens de la Campagne dans la Chasse des Oiseaux ; dans la seconde, nous traitons des Plaisirs des Grands Seigneurs dans l'emploi qu'ils font des Oiseaux de Fauconnerie pour la destruction des autres Oiseaux. Cet Ouvrage est le quatorzieme de nos Ouvrages économiques, & fait suite au Trésor des Laboureurs dans les Oiseaux de Basse-Cour, *& aux* Amusemens des Dames dans les Oiseaux de Voliere. *Ces trois Traités ne forment qu'un seul & même*

Ouvrage, & complettent ce qu'un bon Économe doit ſavoir au ſujet des Oiſeaux du Pays, tant pour ſon utilité que pour ſon agrément.





LISTE
DES OUVRAGES ÉCONOMIQUES
DE M. BUC'HOZ.

I. PREMIERE Époque de la Nature Considérée, ou Journal des trois Regnes, seconde Edition, nouvellement corrigée, 5 vol. in-12, petit caractere, 15 l.

II. Médecine Moderne & Pratique, appuyée sur l'expérience, 2 v. in-8. 10 l.

III. Recueil de Secrets, à l'usage des Artistes, seconde édition, 2 v. in-12, 3 l. 12 s.

IV. Histoire des Insectes nuisibles à l'Homme, aux Bestiaux, à l'Agriculture & au Jardinage, seconde édition, 1 vol in-12. 2 l. 10 s.

V. Méthodes sures & faciles pour détruire les Loups, les Renards, les Loutres, les Fouines, les Belettes, les

Loirs, les Mulots, les Rats, les Souris, les Musaraignes, le Taupes, les Crapauds, les Viperes, les Serpens, & autres Animaux nuisibles, seconde édition, 1 vol. in-12. 2 l. 10 s.

VI. Le Trésor des Laboureurs dans les Oiseaux de Basse-Cour, 1 vol. in-12, quatrieme édition. 2 l.

VII. Les Amusemens des Dames dans les Oiseaux de Voliere, 1 v. in-12. 1 l. 16 s.

VIII. Médecine des Animaux domestiques, 1 vol. in-12. 1 l. 16 s.

IX. Manuel usuel & économique des Plantes, 1 vol. in-12. 1 l. 16 s.

X. L'Art alimentaire, ou Choix des meilleurs alimens qui conviennent à l'Homme, 1 vol. in-12. 1 l. 16 s.

XI. Choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus désespérées, 1 vol. in-12. 2 l.

XII. Les Agrémens des Campagnards dans la Chasse des Oiseaux, & le

Plaisir des Grands Seigneurs dans ceux de Fauconnerie, 1 v. in-12. 1 l. 16 l.

XIII. La Toilette & le Laboratoire de Flore, réunis en faveur du Beau Sexe, 1 vol. in-12. *Sous presse.*

XIV. Traité Physique & Economique des Animaux domestiques, tels que le Cheval, le Bœuf, la Chevre, la Brebis, le Cochon, le Chien & le Chat, 2 vol. in-12. *Sous presse.*

Fin de la Liste des Ouvrages de l'Auteur.

TABLE DES CHAPITRES DE CET OUVRAGE.

PARTIE PREMIERE.

CHAP. Ier. *De la Chasse au Chien couchant & au Filet*, Page 1
CHAP. II. *De la façon d'attraper les Bécasses & de faire la Chasse aux Eperviers*, 6
CHAP. III. *De la méthode de prendre les Oiseaux au Filet qu'on nomme Rets saillant*, 13
CHAP. IV. *Du Pigeon ramier & de sa Chasse*, 16
CHAP. V. *Du Vanneau & de sa Chasse*, 19
CHAP. VI. *De la maniere de faire la Chasse des Oiseaux au Filet avec un appât, & de prendre les Moineaux avec un panier en forme de mue*, 23
CHAP. VII. *Du Moineau dit Friquet*, 26
CHAP. VIII. *Du Duc & de la Chouette*,

& de la façon de se servir de ces Oiseaux pour en attraper d'autres, 28
CHAP. IX. *De la Huppe*, 32
CHAP. X. *De la Perdrix & de sa Chasse*, 36
CHAP. XI. *Du Francolin*, 41
CHAP. XII. *De la Caille, de sa Chasse & de sa mue*, 43
CHAP. XIII. *De la Grive*, 48
CHAP. XIV. *De la Tourterelle*, 58
CHAP. XV. *Du Martin-Pêcheur*, 64
CHAP. XVI. *De la Pie-grieche*, 67
CHAP. XVII. *Du Rossignol Baillet, dit Cul-rouge*, 72
CHAP. XVIII. *De la Bergeronnette*, 76
CHAP. XIX. *Du Moineau de Montagne*, 77
CHAP. XX. *De la Lavandiere*, 79
CHAP. XXI. *Du Proyer*, 83
CHAP. XXII. *Du Verdier terrier*, 86
CHAP. XXIII. *De la Méthode de prendre les Oiseaux à l'appât & avec un seul Filet, & au Rets saillant*, 88
CHAP. XXIV. *De la Maniere de chasser avec les pantieres*, 92

CHAP. XXV. *De la Méthode de prendre les Oiseaux avec le Filet qui se nomme Toile d'araignée,* 94
CHAP. XXVI. *De la façon d'attraper les Oiseaux avec la Chouette,* 102
CHAP. XXVII. *Du Filet en forme de Truble, & de la méthode de se servir de ce Filet,* 104
CHAP. XXVIII. *De la façon de prendre les Oiseaux à la Lanterne.* 106
CHAP. XXIX. *Du Lieu destiné à prendre les Oiseaux avec le Filet volant, autrement dit Rets saillant,* 109
CHAP. XXX. *De la Pipée,* 112
CHAP. XXXI. *De la Glu,* 130
CHAP. XXXII. *Comment les Oiseaux se mettent en mue, & de la maniere qu'on emploie pour les aveugler,* 134
CHAP. XXXIII. *De la façon d'apprêter les peaux des Oiseaux,* 138

PARTIE SECONDE.

CHAP. Ier. *De l'Autour,* 143
CHAP. II. *De l'Epervier,* 146

CHAP. III. *De l'Emérillon*, 151
CHAP. IV. *Du Faucon*, 153
CHAP. V. *Du Gerfault*, 163
CHAP. VI. *De la Buse*, 164
CHAP. VII. *Du Héron*, 165
CHAP. VIII. *Du Milan*, 173
CHAP. IX. *Du Butor*, 175
CHAP. X. *De la Fauconnerie & de l'Autourserie*, 176

Fin de la Table.

LES



LES AGRÉMENS DES *CAMPAGNARDS*, DANS LA CHASSE *DES OISEAUX.*

CHAPITRE I.

De la Chasse au Chien couchant & au Filet.

CETTE espece de Chasse est des plus amusantes & des plus utiles : on prend en marchant différens oiseaux très-estimés, tels que des perdrix, des cailles

& des faiſans; mais en revanche elle eſt très-fatigante; on eſt obligé ſouvent de parcourir une grande étendue de terrein pour en attraper en traînant toujours derriere ſoi le filet. Deux choſes ſont néceſſaires pour cette chaſſe, un bon chien & des filets. Le chien qu'on emploie pour le filet ſe nomme *Braque*, & ſelon quelques chaſſeurs, Chien d'arrêt; & en effet, lorſque ce chien voit le gibier, il s'arrête; ce qui eſt cauſe que le gibier s'arrête auſſi. Son vrai nom eſt celui de Chien couchant; & ſuivant les pays d'où ils viennent, on le nomme Chien couchant de France, de Toſcane, d'Ombrie, de Naples. Pour qu'un chien de cette eſpece paſſe pour être bon, il faut qu'il ait le front large, l'oreille grande, large, médiocrement groſſe & rabattue; les narines bien ouvertes, & continuellement fraîches; la gueule bien fendue, & le dedans du palais tacheté de noir. La poitrine large & garnie de poils, d'une chair épaiſſe & dure comme le deſſous du ventre, plus groſſe que haute; la patte large, le talon net, plutôt décharné qu'exceſſivement gros; le poil liſſé, moucheté de minime clair ou d'autres couleurs.

Avant que d'entrer en chaſſe avec le

chien, on le purgera, on fera bouillir à cet effet une tête de mouton; après quoi on preparera, avec le bouillon de cette viande, du pain & un peu de ſoufre pilé, une ſoupe qu'on lui donnera à manger; on pourra auſſi lui préſenter la tête qu'on aura fait cuire, cette tête peut lui ſervir pour deux ou trois repas. Quelques chaſſeurs le purgent différemment, & cette derniere méthode eſt de beaucoup préférable; ils prennent une demi-once d'agaric, & deux gros de ſel gemme; ils incorporent ces deux drogues avec du miel roſat ſolutif, & ils en préparent un bol qu'ils recouvrent avec du bol ou d'autres drogues onctueuſes, pour que l'animal l'avale plus facilement : ils donnent ce bol au chien, enſuite ils lui préſentent le bouillon de la tête de mouton.

On aura attention de ne jamais laiſſer chaſſer le chien, ſur-tout quelque temps après qu'il aura été purgé, que quand la roſée ſera entiérement diſſipée, de peur qu'il ne perde l'odorat, & qu'il ne ſe bleſſe les pieds; on obſervera auſſi que quand on eſt arrivé dans l'endroit où l'on doit chaſſer, il faut commencer la chaſſe au-deſſous du vent, pour que

le braque puisse sentir l'odeur du gibier.

Après avoir parlé des chiens, voyons actuellement comme se fait la chasse des bêtes à plumes avec le filet & le chien couchant ou d'arrêt ; on donne le nom de traînasse ou de tirasse au filet qu'on destine à cette chasse. Ce filet est un peu plus long que large ; il doit avoir environ sept à huit brasses de largeur & huit à neuf de longueur ; il faut deux personnes pour le tirer ; ces personnes tiennent d'une main le bout de la corde du filet, & soutiennent le reste de l'autre. Quand le chien a fait arrêt, elles lâchent le filet de la main avec laquelle elles le soutenoient, & marchent uniformément avec promptitude en tenant le bout de la corde bien tirée du côté du chien ; c'est ainsi qu'elles couvrent avec le filet, le chien & les oiseaux ; on a en même-temps quelqu'un qui se tient aux côtés du filet pour le tenir ferme & qui frappe lestement avec une baguette sur les oiseaux qui se trouvent dessous & qui n'ont pas été étranglés par le chien ; on pratique cette chasse dans les friches, les broussailles épaisses & dans les endroits frais. On emploie quelquefois, pour cette chasse,

un filet deux ou trois fois plus grand que celui dont nous venons de parler, & qu'on appelle, par cette raison, *Grande Tirasse*; mais il faut que les deux hommes qui le tirent soient à cheval; ils en tiennent la corde appuyée sur l'arçon de la selle, à un tiers de sa largeur vers le haut, & l'un & l'autre s'entr'aident mutuellement chacun de leur côté pour entraîner la tirasse. Derriere le filet suivent d'autres personnes qui, par le moyen de perches & de baguettes, font lever les oiseaux qui seroient entrés sous la tirasse; on prend par ce moyen beaucoup de bêtes à plumes; mais cette derniere chasse n'est pas moins fatigante que la premiere. Les temps propres pour prendre par ce moyen les perdreaux & les faisandeaux, sont les mois de Juillet & d'Août; après quoi viennent les cailles; on fait une grande distinction de celles-ci pour cette chasse.

CHAPITRE II.

De la façon d'attraper les Bécasses, & de faire la chasse aux Eperviers.

LA Bécasse est un oiseau de passage; son bec est menu, très-long, droit, obtus & raboteux par l'extrémité. Ses pieds ont trois doigts devant & un derriere; cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise; il a un pied dix pouces de vol; ses ailes vont presque jusqu'au bout de sa queue. Quand elles sont pliées, le haut de la tête, du cou & du dos est joliment varié de marron, de noir & d'un peu de gris; & sur son cou on remarque quatre larges bandes transversales, noires; de chaque côté de sa tête est une petite bande de la même couleur qui s'étend depuis les coins de sa bouche jusqu'aux yeux. La partie inférieure du dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, la poitrine, la partie inférieure du cou, le ventre, les côtés & le haut des jambes sont d'un marron rayé transversalement de noirâtre. La gorge est blanchâtre; les

petites plumes du deſſus de l'aile ſont d'un marron mêlé de raies tranſverſales, brunes ou griſes, avec des taches triangulaires plus ou moins rouſſes, l'aile eſt compoſée de 23 plumes, où l'on apperçoit du brun marqué de taches marron triangulaires, & des raies tranſverſales, griſes, brunes & marron. La queue a 12 plumes noires, terminées de gris, & leur bord extérieur eſt marqué de taches triangulaires d'un beau marron; l'extrémité de ſon bec eſt noirâtre, les jambes, les pieds & les ongles ſont d'un gris brun.

Les bécaſſes nous viennent ordinairement du Nord vers le mois d'Octobre; le fort de leur paſſage eſt au commencement de Novembre, & il ne dure que ſix ſemaines. Les jeunes taillis, les forêts humides & les haies ſont les endroits ſpécialement fréquentés par les bécaſſes; elles y ſéjournent pour l'ordinaire pendant tout le jour; ſur le ſoir elles en ſortent par troupes pour ſe rendre dans les vallons ou ſur le bord d'un ruiſſeau ou d'une fontaine; elles y paſſent la nuit à becqueter la terre pour en tirer les vers; & dès que le jour commence à paroître, elles regagnent les bois touffus, elles quittent la France au printemps,

& habitent pendant l'été les hautes montagnes du Nord.

Comme les bécasses ne voient pas devant elles, on les prend facilement avec des filets tendus le long des bois & dans les clairieres; les paysans ne se servent que de sauts pour les attraper dans les bois. Quand ils les ont une fois tendus, ils n'ont rien autre chose à faire que de les aller visiter sur le soir, & sur les quatre heures du matin. Celui qui s'exerce à cette tendue, fait provision de plusieurs douzaines de collets, plus ou moins, selon l'endroit du bois où il y a des bécasses. Ces collets sont faits avec six brins de crin de cheval, bien longs & cordés ensemble avec une boucle coulante à un bout & à l'autre un gros nœud qu'on fait passer dans le milieu d'un bâton fendu avec la pointe d'un couteau: il s'ouvre, & on y fait entrer le brin ou le bout du collet de crin, puis on fait un nœud qui le tient arrêté & l'empêche de passer par cette fente. Ce bâton est gros comme le petit doigt, long d'environ un pied, & pointu par un bout pour le piquer en terre; les lacets étant ainsi attachés chacun à un piquet, le paysan les met dans un sac & va dans les taillis les plus touffus reconnoître s'il

y a des bécasses; ce qu'on apperçoit facilement par les feuilles qui sont à terre, & par les fientes de ces animaux. Quand le paysan a reconnu qu'il se trouve des bécasses, il fait une enceinte d'environ quarante ou cinquante pas de large qui n'est autre chose qu'une petite haie, haute d'un demi-pied, faite entre les souches des taillis; il laisse au milieu une voie où il n'y a que la passée d'une bécasse; celle-ci qui se promene dans les bois, cherchant à manger, & trouvant cette haie la suit jusqu'à ce qu'elle rencontre une passée; car jamais elle ne s'envole; le lacet se trouve ouvert en rond & couché à plate terre, porté sur quelques feuilles. La bécasse passant dans la passée, emporte le collet avec ses pieds; le collet se ferme alors & la saisit. Cette chasse commence à la mi-Octobre & continue tout l'hiver.

Les Gens de la campagne ont encore une méthode particuliere pour prendre les bécasses le long des eaux; ils vont les matins auprès des ruisseaux, des fontaines, mares & fossés qui se trouvent dans les bois à l'abri, pour y examiner si les bécasses y ont été la nuit précédente; car, pour l'ordinaire les oiseaux retournent où ils ont déjà été; les vil-

lageois y tendent pour lors des rejets ou brins de bois, qui, étant pliés, se redressent d'eux-mêmes. Supposez donc qu'il se trouve une fosse en forme de quarré-long, pleine d'eau, où vont les bécasses, & qu'elle ait d'un côté un abord facile, on ferme tout autre endroit par où les bécasses peuvent y aborder, avec des genêts ou d'autres bois, & on fait au plus bel abord une petite haie de cinq ou six pouces & environ à un demi-pied de l'eau, ayant l'intention de laisser à cette haie des passées éloignées les unes des autres d'environ cinq ou six pieds, plus ou moins, selon l'étendue du lieu: on tend dans ces passées des collets ou lacets; on pique à cet effet, sur le bord de la passée, un bâton haut de cinq pouces & moins gros que le petit doigt; & à l'autre bord de cette passée, à un demi-pied, un petit arçon élévé de trois ou quatre doigts qui fait comme une porte ronde, regardant le bâton ou piquet; après quoi il y a une petite marchette qui est un bois plus long de sept ou huit pouces, ayant une *coche* proche du bout: cette coche saisit le bâton, & l'autre bout passe sous l'arçon; on prend encore une verge de coudrier ou de quelqu'autre bois, qui, étant plié, se redresse

soi-même. Cette verge est de la grosseur du doigt, & longue d'environ trois pieds; on la pique dans la petite haie à deux ou trois pieds de la passée; on attache ensuite au petit bout une petite ficelle longue d'un demi-pied; au bout de cette ficelle est noué un lacet de crin de cheval avec un petit bâton coupé par les deux bouts, & fait en coin à fendre du bois; on fait plier ce rejet, & on passe le lacet par-dessus l'arçon, y faisant passer aussi le bout du petit bâton, on l'arrête sur les bords de l'arçon en levant la marchette; on fait entrer l'autre bout du bâton dans la coche qui tient par ce moyen la machine en état; on étend enfin au long le lacet par-dessus la marchette qui doit si peu tenir qu'une bécasse voulant passer & posant le pied sur la marchette, fasse détendre le rejet; de sorte que le lacet la prenne par le pied; d'autres attachent à la marchette un petit cercle, afin que la bécasse ait plus d'espace pour mettre le pied & faire jouer le rejet; car il peut arriver qu'elle ne marchera pas dessus en traversant la passée. Quelques-uns se servent de collets qu'ils y ajoutent; on peut se servir des rejets & des collets aux mêmes lieux où en tendra les

filets proche de l'eau; ces sortes de chasses ne peuvent être usitées que dans le temps du passage : hors ce temps il faut chasser les bécasses au fusil dans les taillis.

On engraisse communément les bécasses avec une pâtée faite de farine d'orge & de figues seches, grasses.

Nous allons finir ce Chapitre par la chasse des éperviers & des divers fauconneaux ; voici comme elle se pratique : on plante, dans un lieu de passage, un filet de soie ou de fil fin, mais fort, vert ou bleu, fait en forme de toile d'araignée ; on l'appuie & on le tourne autour de quatre perches; ce filet doit être en quarré de huit brasses sur toutes les faces, en forme de tente, & on met au milieu une quantité de petits oiseaux affamés, renfermés dans une nasse de fil, principalement des jeunes moineaux; d'au res sont dans l'usage de tenir ces petits oiseaux liés à un baliveau, qui soit avec ses branches effeuillées ou seches, pour que l'épervier les puisse même voir ; celui-ci se jettant sur eux avec furie, reste empêtré par la tête & par les pieds, on l'ôte ensuite du filet, & on lui lie les aîles avec une ficelle, ou on les lui enveloppe d'une

toile, qu'on tend de façon qu'il ne puiſſe ni voltiger ni ſe débattre, & par ce moyen on l'apprivoiſe facilement. Belon, dans ſes Obſervations, décrit une chaſſe d'éperviers à pinçons, peu différente de celle-ci, qu'il a vue dans le Levant, & qui ſe trouve rapportée dans les Ouvrages d'Aldrovande, au Chapitre de l'épervier.

CHAPITRE III.

De la méthode de prendre les oiſeaux au filet, qu'on nomme rets ſaillant.

LA chaſſe au rets ſaillans ſe pratique preſqu'en tout temps, tantôt ſur une colline ou ſur une hauteur, & tantôt dans une plaine; tantôt dans les prés & dans les champs, & tantôt auprès des eaux & des chemins, enfin, aujourd'hui dans un endroit, demain dans un autre; on tend un rets ſaillant ſur les hauteurs, dans le temps du paſſage des oiſeaux, principalement depuis le commencement d'Octobre juſqu'à la Touſſaint; on peut néanmoins tendre dans cette ſaiſon ſes filets ailleurs, ſi on

a plus de commodité. On tend les rets ſaillans dans les prés & dans les champs, lorſqu'on veut attraper toutes ſortes d'oiſeaux, & ſur-tout des étourneaux & des allouettes; auprès de l'eau, ſi on veut prendre des bergeronettes & des vanneaux; & dans les chemins, quand on veut avoir des moineaux & des allouettes; cependant on aura la précaution de ne tendre ſon filet que dans un endroit éloigné des buiſſons & des arbres, pour que les oiſeaux n'ayent pas occaſion de s'y arrêter; on s'éloignera auſſi des autres Oiſeleurs qui tendront un rets ſaillant, parce que les oiſeaux entendant des appellans d'un côté ou de l'autre, ſe confondent, & on en manque par-là une quantité.

Il y a pluſieurs précautions à prendre pour la chaſſe au rets ſaillant : 1°. il faut que le lieu où ſe tend le filet ſoit applani & égaliſé, pour pouvoir bien y étendre les filets, & pour que les cordes qui les tirent puiſſent faire leurs effets; on applanira donc le terrein avec ſoin, quand il ne l'eſt pas naturellement : 2°. on aura des appellans de toutes les eſpèces qui paſſent, & qu'on a intention de prendre; il eſt à propos d'obſerver que par appellans on entend des oiſeaux qui ſont en cage, & qui par leur chant font

abattre sous le filet les oiseaux de leurs espèces; on a coutume de tenir pour cet effet ces oiseaux enfermés pendant un certain temps, parce que leur ayant ôté par-là leur chant, ces oiseaux jettent pour lors leur feu quand on en a besoin; on donne le nom d'appeau à un oiseau qu"on a lié à une petite baguette avec une ficelle, & qui s'éleve & s'abaisse en voltigeant, selon que l'Oiseleur tire la ficelle. Plus on a d'appellans, mieux c'est; il ne faut pas que les appeaux ayent des défauts, ils ne doivent ni s'accrocher, tandis qu'ils s'élevent, ni se jetter à bas, ni se débattre: ainsi on aura soin que la ligature soit faite de façon qu'elle ne cause point d'empêchement, & que ces oiseaux ne remuent point, que ce ne soit pour l'avantage de l'Oiseleur; on prendra garde aussi que les appeaux ne s'élevent en face de l'oiseau qui s'abat, parce qu'étant tout près, il pourroit avoir peur, & il reconnoîtroit facilement la tromperie; tant que durera le passage des oiseaux, on aura des appeaux de toute espece, tant en réalité qu'empaillés, on en fait élever un de chaque sorte. Quand la Toussaint est une fois passée, on tend le rets saillant dans la plaine & dans les vallées;

ce filet doit avoir pour l'ordinaire de longueur depuis trois jusqu'à sept toises.

CHAPITRE IV.

Du Pigeon Ramier & de sa chasse.

LE Pigeon ramier se nomme grand pigeon sauvage, pour le distinguer du biset, qui est aussi un pigeon sauvage, il est aussi gros qu'un pigeon domestique, mais il est d'une forme plus longue; quant à la couleur de son plumage, il differe fort peu du pigeon biset; le cercle qu'on remarque autour du col de cet oiseau, qui lui a fait aussi donner le nom de pigeon à collier, est de couleur blanche; mais ce collier n'entoure pas le col tout-à-fait; le biset est plus petit que le pigeon ramier presque de la moitié, il n'a point de collier, & est semblable en tout au pigeon de tour; ils ont l'un & l'autre les pattes rouges & le bec tirant sur le jaune.

Le pigeon ramier fait sa demeure selon les saisons, tantôt dans les plaines, tantôt dans les montagnes, & il se perche pour l'ordinaire sur des branches

d'arbres; il y fait ſon nid, il n'y dépoſe que deux œufs, & il ne fait qu'une couvée par an; l'incubation eſt de quinze jours.

Cet oiſeau aime les fleurs, l'épéautre & le gland; il n'eſt jamais ſi gras que quand il mange de ce dernier; Belon dit qu'on a trouvé quelquefois des fraiſes dans ſon eſtomac, la durée de ſa vie peut aller juſqu'à quarante ans; il eſt très-ſauvage, & on ne peut pas le tenir renfermé, quand même ce ſeroit dans un endroit ſpacieux; il vole par troupes en hiver, & il ne roucoule que quand il eſt en amour.

On attrape les pigeons ramiers de pluſieurs manieres, on englue un chêne, mais il ne faut pas qu'il ſoit beaucoup éloigné des autres arbres, & on met à ſon ſommet un pigeon ramier chaperonné pour la montre; quand l'Oiſeleur voit paſſer de ſa loge des ramiers, il fait lever ſa montre, ceux-ci s'abattent & reſtent pris.

On ſe ſert encore, pour les attraper, d'un ou de deux filets tendus par terre, en forme de rets ſaillans, & de pluſieurs ramiers chaperonnés, comme appeaux; on choiſit pour cette chaſſe le grand froid, ſur-tout après qu'il a un peu

neigé ou gelé; on jette par terre quantité de féves & de glands, & on choiſit un endroit où les oiſeaux puiſſent vraiſemblablement s'abattre pour manger; les pigeons biſets s'y prennent mieux que de toute autre façon. On tend à cet effet ſur le ſoir, dans l'endroit le plus épais d'un boſquet, peu éloigné de l'eau, & planté de peupliers & d'autres arbres, médiocrement hauts, ſur leſquels les oiſeaux ont coutume de ſe percher, à deux perches de la hauteur du bocage, les filets qu'on nomme pantieres, & le matin une heure avant le jour, on va les chaſſer, & en cas qu'ils viennent à prendre leur volée hors du bois, on leur fera peur en lançant avec la fronde des cailloux blancs de leur côté, pour qu'ils retournent s'abattre; c'eſt de cette ſorte qu'on en prend quelquefois plus d'un millier.

Boëtius, dans ſon Hiſtoire des Pierres précieuſes, prétend qu'il y a dans les inteſtins des pigeons ramiers & biſets de petites pierres qui ſont miraculeuſes pour la guériſon de la gravelle; voici ce qu'il en dit, mais nous ne le garantiſſons pas, nous penſons même bien différemment.

On pile bien ces pierres, on les ré-

duit en poudre, & on en fait prendre pendant huit jours, au malade, un demi-gros dans un bouillon, auquel on associe un scrupule de fleurs de sureau & autant de canelle.

CHAPITRE V.

Du Vanneau & de sa chasse.

Le Vanneau est un oiseau très-connu; nous n'en ferons mention ici qu'autant que sa chasse est la même que celle de l'Étourneau, sans quoi nous n'en aurions parlé que dans la seconde Partie, cette premiere Partie de cet ouvrage étant uniquement destinée aux oiseaux de chant : son bec est court, droit, long d'un doigt : son corps est paré de belles couleurs; sa tête est ornée d'une crête composée de vingt plumes; elle est noire au-dessus de la crête, de même que la gorge & le haut de la poitrine, où cette couleur représente la moitié d'une colline ou un croissant : ses mâchoires sont blanches de même que le ventre & la poitrine; son plumage est d'un beau bai-brun sous la queue; le

milieu du dos & les plumes des épaules font d'un vert luiſant agréable : il y a une tache rougeâtre des deux côtés le long des ailes; les plumes qui recouvrent le deſſus des ailes ſont joliment variées de pourpre, de bleu & de vert; celles de deſſous ſont blanches.

Linnæus prétend que le mâle ſe diſtingue de la femelle par ſa gorge : elle eſt noire dans le mâle, & blanche dans la femelle; d'ailleurs, dans le mâle la premiere plume de la queue eſt blanche avec une tache noire vers le bout, & dant la femelle elle eſt toute blanche.

Le Vanneau peſe huit onces : ſa longueur eſt de treize doigts & demi, & ſon vol de trente-un doigts; c'eſt un très-bel oiſeau, il s'apprivoiſe aiſément : il court très-légérement : il a l'œil grand & hardi : ſa crête lui donne beaucoup de grace : il ne craint point les chats, ou du moins, dès qu'il en apperçoit un, il le fait fuir par ſon cri perçant : il crie ſur-tout la nuit. Les Anglois en nourriſſent dans leurs jardins pour dépeupler les vers, & eu effet ils ſont très-propres pour exterminer les chenilles, les vers, les fourmis & autres inſectes malfaiſans : il n'y a qu'à lâcher dans ces jardins quelques vanneaux ou

quelques pluviers, après leur avoir lié les ailes ou leur en avoir ôté les plus grandes plumes : on les voit pour lors travailler du matin au ſoir à tenir la place nette.

Cet oiſeau a coutume de ſe tenir dans les plaines, & dans les endroits marécageux, où il ſe trouve beaucoup de bruyeres, près des lacs & des rivieres; il s'y nourrit de vers, de mouches, de chenilles, de limaçons & d'autres inſectes ſemblables qui ſe trouvent en abondance dans ces endroits-là; on rencontre le vanneau tout ſeul pendant l'été; mais en hiver ils s'aſſemblent pluſieurs enſemble, & volent par bandes; ſon vol eſt extrêmement rapide, & accompagné d'un cri ennuyeux continuel; le bruit qu'ils font en volant reſſemble à celui que produit un van, d'où lui vient ſon nom.

Le vanneau fait ſon nid par terre en plein champ, & à découvert; il y dépoſe quatre ou cinq œufs d'un jaune ſale, ſemés de fréquentes taches noires, il voltige toujours autour de ſon nid, & il le décele ainſi de même que par ſes cris réitérés. Willughbi ajoute que quand les petits ſont éclos, & dès qu'ils ſont couverts de poils follets, ils quittent le nid pour ſuivre la mere çà & là.

La vraie chaſſe des vanneaux ſe fait en Italie depuis la Touſſaint juſqu'à la Ste. Catherine avec le rets ſaillant. On emploie pour cet effet des filets de dix pas à mailles larges de huit doigts, avec une corde pour les tirer, qui ſera longue de quinze pas, & une perche au milieu près de la croix qui ſert pour mieux faire courir les filets. Dans l'entre-deux de ces filets on met pour appeau quinze ou vingt vanneaux deſſéchés; on aura ſeulement l'attention d'en avoir deux en vie qui ſe levent; l'Oiſeleur placera ceux-ci les plus près de ſa cabane; on nourrit ces appellans avec du cœur haché par petite morceaux longs en forme de vers : quant aux vanneaux deſſéchés, on les mettra à terre, on tournera leurs têtes au vent, on en placera un tiers au-deſſus du vent, & les deux autres tiers au milieu; on contrefera les cris de ces oiſeaux par le moyen d'un ſifflet fait d'un petit jet de vigne plié en double, & qui a pour languette une écorce de ſarment.

Les vanneaux ſont les délices de nos tables; ils ſe vendent même quelquefois auſſi cher que les Lievres; ils deviennent ſi gras, qu'on croiroit qu'ils auroient été engraiſſés exprès; on ne les

vuide point pour les manger, ainsi que la plupart des oiseaux délicieux : les vanneaux se prennent en grande quantité dans le Verdunois pendant le carême. En Hollande on fait grand cas des œufs de vanneau pour la délicatesse ; dans la primeur un de ces œufs s'y vend quelquefois une pistole : dans la Pologne on en fait d'excellentes omelettes.

CHAPITRE VI.

De la maniere de faire la chasse des oiseaux au filet avec un appât, & de prendre les Moineaux avec un panier en forme de mue.

CETTE chasse est celle qui est la plus usitée depuis Noël jusqu'à la mi-Avril ; pour y réussir, il y a plusieurs précautions à prendre : on choisira d'abord pour tendre son filet, l'endroit qui se trouve le plus fréquenté par différentes especes d'oiseaux, & qui ait des arbres auprès ; on fera ensuite une place ou une aire de grandeur proportionnée aux filets qu'on veut employer ; on couvre l'aire

d'écoſſes ou de gouſſes de plantes. Pour qu'on puiſſe le découvrir de loin, on répand dans cet endroit quelques grains de navette mêlés avec du millet & de la ſemence de lin, c'eſt l'appât dont on ſe ſert juſqu'à la mi-Mars, & depuis la mi-Mars juſqu'à la mi-Avril on fait uſage de chenevis pur ; on met pour l'ordinaire les appâts dans un ſachet, où il y a un peu de cumin, ce qui communique aux grains une odeur qui plaît aux oiſeaux; on a pour cette chaſſe deux filets, qui ne ſont pas bien grands, mais dont les mailles ſoient ſerrées ; ces filets ſe joignent à chaque bout de l'aire, & forment comme un ovale, ou pour mieux dire, ils vont ſe réunir à la tête de l'aire & dans le fond, auprès de la loge de l'Oiſeleur, ils doivent être attachés à quatre bâtons liés par terre à leurs extrémités, de maniere cependant qu'ils puiſſent ſe délier, ſe lever & s'abaiſſer, ſelon que l'Oiſeleur le tire par les cordes qui ſervent à diriger ces filets ; ceux-ci ne retombent jamais plus avant que vers le milieu de l'aire, ſe rejoignant ſimplement à la loge, lorſqu'on les tire ; au ſurplus, on prendra garde que les filets ſoient bien ramaſſés & couverts de pailles avec les cordes & les bâtons, &

l'avantage de cette chasse, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'user de réclame, ni de montre. La hauteur des filets sera de huit pas de cent vingt mailles, si on fait usage des deux ; mais quand on ne se sert que d'un, sa hauteur sera de quatre pas de cent mailles.

Il s'agit à présent de la maniere d'attraper les moineaux selon que nous l'avons annoncée dans le titre de ce Chapitre ; elle est des plus aisées & des plus amusantes : on a un panier d'osier, en forme de mue, l'ouverture est en haut, on y place une bourse, ou un demi ballon fait aussi d'osier, fait à la façon des nasses ; on met dans le panier une nichée de petits moineaux nouvellement tirés du nid, qu'on recouvre d'un autre panier d'osier ; les petits, par leurs cris répétés, appellent les vieux ; ceux-ci étant une fois entrés dans la mue, ne trouvent plus d'issue pour en sortir, ils sont conséquemment obligés de rester, & ils ne peuvent blesser les petits qui se trouvent dans un autre panier ; on jette encore du grain tout autour pour amuser les moineaux qui se trouvent pris ; on place la mue auprès de quelques buissons peu éloignés d'un champ nouvellement ensemencé, & où on a remarqué que les

moineaux ont coutume de ſe rendre; on en prend par ce moyen des centaines en un court eſpace de temps.

CHAPITRE VII.

DU MOINEAU dit *FRIQUET.*

LE Moineau ſurnommé Friquet dont il s'agit ici, eſt celui qu'Olina nomme Oiſeau fou, *Paſſer ſtultus*, & non pas celui dont il eſt queſtion dans le Traité des oiſeaux de Salerne. Cet oiſeau, dit Olina, eſt de la grandeur & de la figure du moineau. Sa couleur principale tire du jaune ſur la terre d'ombre, avec des taches par-tout de couleur de rouille, tirant ſur le rouge, longuettes, leſquelles ſont beaucoup plus grandes au dos. Son bec tire ſur le rouge; il eſt gros & court; ſa queue & ſes ailes tirent ſur le noir, mais les extrémités des plus petites plumes de ces mêmes parties ſont blanches; ſes pieds & ſes jambes tirent du jaune au rouge.

Ce moineau habite ordinairement les plaines où il y a des buiſſons bas, des

broussailles & des jeunes plantes sauvages, sur lesquelles ils puissent facilement se poser. Il se tient comme les alouettes le plus souvent près des grands chemins; cependant, quand il voit des passans peu éloignés de lui, il prend son vol en tournant çà & là; il s'en va, mais sans beaucoup s'éloigner. Tandis qu'il se tient perché, il se demene continuellement en redressant & abaissant sa queue, & faisant un cri presque semblable à celui de la Piegriesche de la petite espèce. Il couve dans les broussailles les plus épaisses, & quelquefois dans quelque trou de levée ou de fossé, ou à l'abri de quelque motte de terre, & fait environ quatre ou cinq œufs par couvée.

Dans sa façon de vivre, il n'est pas fort différent des Chardonnerets. Il se nourrit comme eux de divers semences, entr'autres de celles de chardons sur lesquels on le voit souvent posé. Il s'en prend souvent au filet; & c'est pour cet effet qu'on les met en cage: on leur donne du panis, du millet, du chenevis ou de l'alpiste. Cette oiseau chante quelque peu, mais d'une maniere qui n'est pas des plus agréables; on ne le rencontre jamais sur les hauts arbres; il vit environ cinq à six ans.

CHAPITRE VIII.

Du Duc & de la Chouette, & de la façon de se servir de ces oiseaux pour en attraper d'autres.

Le Duc, connu aussi sous le nom de hibou cornu, est un grand oiseau de nuit, qui a la figure d'une chouette, mais gros comme une poule, avec des plumes aux côtés de la tête, qui paroissent être deux petites cornes ; elles sont de couleur jaunâtre & bordées de noir ; on fait avec le duc la chasse aux gros oiseaux, comme choucas, corneille & milans ; & on la fait avec la chouette à toutes sortes de petits oiseaux.

Le duc habite ordinairement les grottes, les trous d'arbres, & les vieux bâtimens, ou les crevasses de murailles, de même que les toits des maisons inhabitées. Il dépose ses œufs dans les rochers & dans les lieux déserts; mais ce qu'il y a de plus singulier dans cet oiseau, c'est que, contre l'usage, ses petits sortent de l'œuf par la queue, avant que la tête paroisse; le duc est armé de griffes, &

a un bec fort & large, aussi est-il un très-bon chasseur; il prend pendant la nuit plusieurs oiseaux, & quand il se trouve attaqué, il sçait se défendre généreusement; il se nourrit de différentes choses, mais son mets favori est la chair; nous allons actuellement indiquer la maniere dont on se sert du duc pour prendre des oiseaux.

On remarque l'endroit où les oiseaux ont coutume de se rendre; on choisit dans cet endroit un arbre éloigné des autres, & quand il se trouve trop garni de branches, on en coupe une quantité convenable, pour pouvoir placer du gluau sur celles qui restent après les avoir auparavant dépouillés de leurs feuillages; ou bien on frotte tout simplement les branches de glu; on place pour lors sur un piquet le duc, & à son défaut un chat; on les lie avec une ficelle, afin qu'on puisse quelquefois s'en servir comme appeau; les oiseaux s'attroupent auprès de ces animaux, & après avoir voltigé plusieurs fois autour, ils vont se poser sur l'arbre englué, & ils se trouvent ainsi pris; c'est ainsi qu'on attrappe des choucas, des corneilles en quantité, & même quelquefois des milans; quant à ces derniers, on en fait encore

une fort jolie chaſſe avec ce même duc, & le faucon, connu ſous le nom de laire; un Fauconnier porte le duc, lorſqu'il apperçoit des milans, il lui donne la volée, en lui laiſſant une queue de renard aux pieds; le duc fait ſa volée en raſant terre, il s'y poſe même, le milan s'en approche; on lâche pour lors le faucon, le milan laiſſe bien vîte le duc, qu'il admiroit ſottement un inſtant auparavant, s'éleve en l'air, & par différens vols il s'échappe du mieux qu'il peut à l'impétuoſité de ſes ennemis, ce qui donne un grand amuſement aux ſpectateurs.

La chouette eſt connue de tout le monde, il eſt par conſéquent inutile de la décrire ici, nous nous contenterons ſeulement de dire un mot de ſes mœurs & de ſon caractere, elle habite ordinairement les plaines & les endroits où l'air eſt épais; il s'en trouve cependant ſur les montagnes, mais celles-ci ſont bien différentes, car elles ont les jambes & les pieds couvertes de plumes; la chouette paroît ſur le ſoir & au point du jour, ce ſont les inſtans de la journée où elle ſert à repaire; elle ſe nourrit ſur-tout de rats, de ſouris, & même de grenouilles; elle couve toujours les deux der-

niers mois de l'hiver ; lorſqu'on veut élever des chouettes, on leur donne de la viande pour nourriture ; le propre de ces oiſeaux eſt de faire toutes ſortes de ſingeries, tantôt ils levent la tête, tantôt ils la baiſſent, quelquefois ils regardent fixement, & d'autrefois ils tournent la tête çà & là, c'eſt de-là qu'eſt venu le ſobriquet qu'on a donné à certaines femmes en les appellant chouettes.

Le roitelet, la chouette & le geai haïſſent ſingulierement la chouette ; c'eſt de cette haine dont les Oiſeleurs ont tiré parti pour attraper ces petits oiſeaux : on ſe ſert de la chouette, ſoit pour la chaſſe aux filets, tant ſimples que doubles, ſoit pour celle aux gluaux, c'eſt par ſon moyen qu'on ſe procure quelques oiſeaux de l'eſpece qu'on n'a pas, pour pouvoir s'en ſervir à la ſuite en qualité d'appeau ; on fait uſage de la chouette pour la pipée, & dans une infinité d'autres cas ; la durée de ſa vie eſt d'environ huit ou neuf ans.



CHAPITRE IX.

De la Huppe.

LA Huppe eſt un oiſeau qui n'eſt pas plus gros qu'une grive ordinaire; ſon bec eſt noir, long & délié, un peu crochu. Ses pattes ſont griſes & courtes; ſur ſa tête il ſe trouve une touffe de plumes qu'elle leve & abaiſſe continuellement, en la déployant & repliant à ſon gré; cette touffe ou huppe eſt compoſée de 20 à 25 plumes, longues au plus de la hauteur d'un demi-doigt; elle va en diminuant vers la naiſſance du bec, & derriere la tête elle a une forme demi circulaire; ſes plumes ſont noires à leurs ſommités; blanches dans le milieu, de couleur de chataignes à leurs extrémités. Lorſque la huppe éleve cette eſpece de crête, elle abaiſſe la tête qui eſt de couleur tirant ſur le rouge ainſi & de même que le col & la poitrine; ſon dos eſt plutôt gris-brun qu'autrement; les ailes & la queue ſont noires & longues, traverſées de raies blanches; le deſſous du ventre eſt blanchâtre.

Le mâle ſe diſtingue de la femelle, en ce qu'il a la tête plus ronde, la crête plus haute, & les couleurs plus vives. La durée de ſa vie eſt d'environ trois ans. La huppe habite la campagne, tantôt les montagnes, tantôt les plaines, quelquefois même les grands chemins & les jardins ; elle ramaſſe dans le fumier les vers qui s'y trouvent ; elle s'en nourrit de même que de chenilles, de fourmis & de raiſin pendant la ſaiſon de l'automne ; elle en eſt quelquefois ſi étourdie, quelle en paroît à moitié ivre. Pour remédier à cette ivreſſe, quelques Auteurs diſent, au rapport d'Olina, que la huppe prend pour lors dans ſon bec une tige de capillaire, qu'elle marche en ſuite, & que c'eſt ainſi qu'elle ſe délivre de ſon ivreſſe ; d'autres Auteurs avancent qu'elle met la même herbe dans ſon nid comme amulette pour la ſureté & la ſanté de ſes petits. Olina rapporte encore une obſervation très-curieuſe au ſujet de cet oiſeau ; il dit que ſi on bouche avec de la boue une fente de murraille, où auroit couvé la huppe, celle-ci revenant dans ſon nid, & y trouvant l'entrée bouchée, va bien vîte chercher une plante, dont la ſimple application ſuffit

pour rendre l'entrée de ſon nid libre, comme elle étoit auparavant; mais ces faits paroiſſent un peu apocryphes. Quand on veut élever des huppes à la maiſon, il faut les lâcher dans quelques jardins, ou du moins les tenir hors de la cage, & leur mettre dans une auge, du cœur coupé par petits morceaux longuets, ou des vers, & de l'eau dans un autre.

Elle couve dans les trous des arbres & des murailles inhabitées : elle fait ſon nid avec du bois pourri ou de la vermoulure d'arbres; elle y dépoſe trois ou quatre œufs allongés & menus; les petits qui en proviennent de même que le nid puent comme charogne; cependant la puanteur des petits n'eſt que ſuperficielle, car ils ſont forts bons à manger, à ce qu'on prétend, même en ſortant du nid; cependant, comme il ſe trouve toujours des ſcarabées morts dans l'endroit où la huppe dépoſe ſes œufs, M. Thomas en tire la concluſion; 1°. que ces inſectes morts ſont la cauſe de la puanteur qu'on ſent dans le trou où elle pond, & de la maniere qu'on en tire; 2°. qu'à parler ſtrictement, cette oiſeau ne fait point de nid. L'opinion la plus commune, quoique très-fauſſe, c'eſt que la huppe paſſe

pour faire ſon nid avec de la fiente humaine; d'autres veulent que ce ſoit avec de la fiente de loup, de renard ou de chien; mais M. Salerne aſſure que parmi les différens nids de huppe qu'il a eu occaſion de voir, il n'en a trouvé aucun qui contînt la moindre fiente.

La huppe mue tous les ans; c'eſt la raiſon, à ce qu'on dit, pour laquelle on ne la voit pas en certains temps de l'année; elle paſſe néanmoins pour un oiſeau de paſſage; elle vole lentement, & dans ſon vol on diroit qu'elle va par ſauts & par bonds; elle pouſſe un cri enroué qu'on entend cependant de fort loin. Quand on l'apprivoiſe dans les maiſons, elle y fait la chaſſe aux mouches, de même qu'aux ſouris; elle annonce la pluie par ſon gémiſſement; & on prétend qu'elle eſt pour les hommes un modele d'amour & d'aſſiſtance qu'on doit rendre à ſes pere & mere.

La chair de huppe ne paſſe pas pour être trop bonne à manger; cependant les Chaſſeurs ſoutiennent que dans l'automne cet oiſeau devient gras, & que ſa chair eſt pour lors d'un goût exquis; elle vaut même, ſelon eux, beaucoup mieux que la caille; mais il faut avoir l'attention de lui couper la tête lorſ-

qu'elle est encore chaude, parce qu'autrement la chair sentiroit le musc. Les Arabes racontent, dit Olina, mille faits apocryphes sur la huppe ; il disent que si on applique sur ses tempes du sang de cet oiseau, on voit en dormant des choses merveilleuses. L'œil de la huppe porté sur soi, disent-ils encore, guérit de la lepre ; la peau de cet oiseau attachée à la tête en fait passer les douleurs ; mais nous révoquons en doute de pareils faits ; il est par conséquent inutile d'en rapporter davantage.

CHAPITRE X.

De la Perdrix & de sa Chasse.

LA Perdrix est un oiseau très-connu, elle surpasse par la délicatesse de sa chair toutes sortes d'oiseaux, excepté le francolin ; on en distingue de deux especes principales, la rouge & la grise, celle-ci est la plus commune ; la perdrix grise femelle a le dessus de la tête gris, semé de points blanchâtres, oblongs, ses narines sont couvertes d'une écaille, derriere l'œil on remarque une tache

d'écarlate mamelonnée ; sa paupiere inférieure est blanchâtre ; sa poitrine est cendrée, ondée de lignes très-fines ; son dos est gris, avec des taches linéaires, ondées, brunes ; les plumes des ailes qui sont en recouvrement sont grises, avec des taches brunâtres & une tige blanche ; il y a à l'aile vingt-deux grandes plumes, qui sont d'un gris noir, avec des bandes pâles ; il se trouve une grande tache brune au sternum ; son ventre est blanc, les plumes de sa queue sont au nombre de seize, & de couleur tannée ; la gorge & la région des sourcils & du front sont rousses ; la perdrix mâle differe de la femelle par une tache noire au sternum.

Quant à la Perdrix rouge, elle a la tête, le cou, le dos & le croupion cendrés ; les mâchoires au-dessous des yeux, & le menton jusqu'au milieu de la gorge blanc ; on remarque néanmoins une petite tache noire à l'angle même de sa mâchoire inférieure ; cet espace blanc est ceint d'un collier noir, qui commence par les narines, & qui s'étend au-dessus des yeux. La région du jabot est cendrée ; la poitrine est d'un jaune roux, clair à sa partie inférieure, les pieds sont rouges ; la perdrix rouge est un peu

plus grande que la grise, & est plus familiere.

Les perdrix habitent les montagnes & les plaines indistinctement, elles choisissent cependant par préférence les plaines où il se rencontre des buissons ou des broussailles; elles y couvent pendant le mois de Mai, de même que dans les bruyeres garnies de fougere, & à l'abri de quelques gros cailloux; c'est-là ordinairement où elles font leur nid, qu'elles garnissent d'épines, & qu'elles recouvrent de branchages; elles y déposent depuis dix jusqu'à quatorze œufs, gros comme ceux de pigeon, & colorés de rougeâtre; l'incubation dure vingt jours, au bout desquels les petits, qu'on nomme perdreaux, sortent de l'œuf. Aussi-tôt qu'ils sont sortis, ils commencent à marcher, on en voit même qui ont encore la coque sur la tête, & on ne peut les attraper qu'avec peine. Les perdrix volent par troupes, excepté dans le temps de leur accouplement, elles ramassent leurs petits sous leurs ailes, comme les poules font leurs poussins; tandis que les petits mangent, il y a pour l'ordinaire quelqu'une des vieilles à l'écart, elle fait le guet, & si celle-ci vient à échapper au Chasseur, il ne

doit pas s'attendre à d'autres captures.

Quant à la nourriture des perdrix, elle eſt la même que celle des poulets, elles ſe nourriſſent de toutes ſortes de blés, de vers, de limaçons, & d'autres animaux ſemblables; on les apprivoiſe très-facilement. Dans les Iſles de Candie, de Chypre, & ſpécialement dans l'Iſle de Scio, où il s'en trouve une grande quantité, on eſt parvenu à les rendre privés comme les pigeons; on a une eſpece de garde qui les mene pâturer pendant le jour, & qui le ſoir, ou à quelque heure du jour qu'il ſouhaite, les ramene au logis, en les réclamant avec un ſifflet, qu'elles entendent très-bien, elles en amenent ſouvent avec elles de ſauvages; les perdrix qui s'apprivoiſent ainſi, ſont les rouges.

On les attrape de différentes façons: 1°. avec le chien couchant, à la pantiere & à la tiraſſe, ainſi que nous le dirons ci-après: 2°. de nuit avec la lanterne & le filet, fait en forme de crable, après avoir auparavant obſervé de jour leur remiſe: 3°. avec le filet, connu ſous le nom de tonnelle: ce filet eſt fait en forme de naſſes, avec des aîles ſur les côtés larges de ſix pas, & hautes de trois. On tend le filet dans un endroit où il

est vraisemblable d'en trouver, on l'approche bien contre terre; le Chasseur s'avance ensuite avec un masque de toile ou de carton, qui imite la figure d'un bœuf ou d'un cerf dans sa partie antérieure, ou ayant du moins le visage couvert de branchages avec une clochette à la main, telle que celle qu'on pend au col des bestiaux, il parcourt ainsi un espace raisonnable de terrein, en faisant du bruit, partie avec le pied, partie avec la clochette; il chasse ainsi les perdrix, & les fait approcher des ailes du filet; le propre de ces oiseaux étant de marcher toujours en ligne droite, il est facile de les conduire insensiblement ainsi dans le plus étroit du filet sans qu'ils s'en apperçoivent. Cette espece de chasse est précisément pour les campagnes où il y a de l'herbe, car dans les campagnes découvertes on chasse avec le chien & la tirasse. On fait encore la chasse aux perdrix avec les faucons, les vautours & les tiercelets, mais cette chasse est réservée aux grands Seigneurs, elle est trop dispendieuse pour des particuliers; on prend quelquefois les perdrix avec des sauts de crin, ainsi & de même qu'on fait des faisans; pour contrefaire le cri des perdrix, on a un appeau fait en

façon de dé à coudre, on le couvre d'un parchemin très-fin, on le traverse par le milieu, d'un crin de cheval, qu'on mouille de salive, & on siffle avec cet instrument, on imite par-là le cri naturel de la perdrix, c'est ainsi qu'on les appelle le matin, on tend ensuite la tonnelle.

Olina prétend que la durée de la vie des perdrix rouges & grises est de douze ans.

CHAPITRE XI.

DU FRANCOLIN.

LE Francolin ressemble assez par la figure & la proportion de son corps à la perdrix grise; mais il est cependant un peu plus grand qu'elle, & de couleur différente; sa poitrine & son ventre sont tachetés de blanc & de noir, l'extrémité des ailes & la queue sont pareillement marquetés de noir; la tête, le col & le croupion sont de couleur changeante, tirant un peu sur le rougeâtre, le violet, & le noir, selon les différens aspects. Le bec & les pattes

ſont noires, précifément de même que dans les perdrix. Cet oiſeau ſe trouve abondamment en Barbarie, ſpécialement aux environs de Tunis; c'eſt par cette raiſon que quelques Auteurs l'ont nommé *Perdrix de Barbarie*; on en voit auſſi une grande quantite à Rhodès de même qu'en Eſpagne, dans les campagnes où il croît du romarin & de la lavande mâle; il y en a auſſi beaucoup en Sicile; le peu qu'on en voit en Italie, dit Olina, vient des Alpes.

Les francolins ne chantent point; ils ont ſeulement un certain cri qui eſt ſi fort, qu'on peut l'entendre de fort loin. Quand on veut avoir de ces oiſeaux dans des volieres, il faut avoir ſoin d'y placer un petit coffre, dans lequel ils puiſſent ſe cacher, & d'y mettre quelques tas de cailloux mêlés dans du ſable; on les nourrira avec de la criblure & des menus grains, & on peut les engraiſſer dans des mues, de la même façon qu'on fait les perdrix ordinaires; la durée de leur vie eſt auſſi la même que celle des perdrix; le mâle ſe diſtingue de la femelle par les couleurs qui ſont plus vives.

La chair de francolin eſt d'un goût exquis; on la préfere même à celle du

faiſan ; auſſi S. Jérôme relançant un jour un hypocrite qui vouloit en impoſer, lui dit en ſe moquant de ſon déguiſement, *ton haleine ſent la chair de Francolin, & tu te glorifies d'avoir mangé une oie.* Outre la ſaveur exquiſe de cette chair, elle a encore cela de particulier, qu'elle convient à la ſanté ; elle convient à ceux qui ont l'eſtomac foible, ou qui ſouffrent de la gravelle ou de la pierre. Martial en fait l'éloge comme du mets le plus exquis dans l'Ionie ; les Italiens n'ont nommé cet oiſeau *Francolin*, que parce qu'il eſt franc dans ce pays, c'eſt-à-dire, qu'il eſt défendu au peuple d'en tuer. Les Princes ont ſeuls cette prérogative.

CHAPITRE XII.

De la Caille, de ſa chaſſe & de ſa mue.

LA Caille eſt un oiſeau de moitié plus petit que la perdrix griſe, mais aſſez ſemblable à cet oiſeau pour la figure, les couleurs du plumage & la façon de vivre ; elle ſe tient au printemps dans les prés & les blés qui ſont pour lors

en herbe, & en été ſeulement dans les blés mûrs, & quand ceux-ci ſont coupés, elles ſe retirent dans les brouſſailles. La caille paſſe pour un oiſeau de paſſage, elle arrive vers le commencement d'Avril, & s'en retourne à la fin de l'été, ou au plus tard à la moitié de l'automne; elle eſt pour l'ordinaire plus groſſe dans ces deux ſaiſons qu'au printemps, elle ſe tient continuellement à terre, & elle y dépoſe ſes œufs de la même maniere que font les perdrix; chacune de ſes couvées eſt de quinze à ſeize œufs, elle ſe nourrit de grains de blé, & par préférence de millet, elle mange encore de la ſemence d'ellébore, dont elle eſt même très-friande; on croit que c'eſt par un inſtinct naturel pour remédier au mal caduc, auquel elle eſt très-ſujette; elle mange encore des vers; on engraiſſe cet oiſeau dans des mues faites exprès, hautes d'une palme ou deux au plus, & on lui donne à cet effet du millet, du grain, & quelquefois du chenevis; on lui change ſouvent l'eau, & on nettoie bien ſes abreuvoirs; les cailles ſe prennent en quantité dans les plaines cultivées de blés & de marſage.

On ſe ſert pour la chaſſe de la caille dans le temps de leur arrivée, ou même

un peu après, de la réclame de cailles & du filet, connu ſous le nom de tonnelle. On fait encore uſage de quatre autres filets, hauts de trois ou quatre braſſes, qui tournent au moins vingt pas en quarré, dans un endroit où on a eu la précaution de placer précédemment au milieu un peu de brouſſailles, ou une eſpece de buiſſon poſtiche avec du blé de ſarraſin, des panicules de millet, ou des branchages; on attache au-deſſus à deux perches, le plus haut qu'il ſera poſſible, pour être mieux apperçues, deux cailles enfermées dans une cage, qui chantent bien, & qui puiſſent conſéquemment ſervir de réclame; les cailles de la campagne ſont attirées par celles qui ſont en cage, & remarquant de la verdure dans le milieu des filets, elles ſe jettent dedans, & il s'en prend pour lors une grande quantité; on n'emploie pour cette chaſſe que des filets teints en verd.

Quant au filet qu'on nomme tonnelle, on les tend ordinairement dans un endroit médiocrement haut & plat, pour le mieux ajuſter, & où il y ait une quantité de brouſſailles; s'il s'y trouvoit quelque tas ou eſpece de buiſſon de ſarra-

ſin ou de millet, cela n'en feroit que mieux; on recouvre la tonnelle d'herbes & de branchages, & on la tend trois ou quatre heures avant le jour, & s'il faiſoit clair de lune, on pourroit prendre pendant toute la nuit, avec le filet, des cailles; mais néanmoins, pour l'ordinaire on ne fait cette chaſſe que le matin, on jette dans l'endroit où l'on tend, du millet & des criblures pour attirer les cailles. Au milieu des filets en ligne droite, on attache à deux piques cinq cages avec des cailles privées, reconnues pour bonnes; après quoi on chaſſe devant ſoi les cailles champêtres. Un homme marche pour cet effet peu à peu du côté du filet avec une ſonnette, qu'il fait paſſer en ſonnant d'une main à l'autre; c'eſt ainſi qu'il parvient à conduire une quantité de cailles dans le filet. Il eſt cependant plus ordinaire d'attraper les cailles avec la tiraſſe & le chien couchant qu'à cette chaſſe.

Quant on veut faire une mue de cailles, on met, dès la mi-Avril, dans une cage d'oſier, quinze ou vingt cailles des premieres arrivées, on place cette petite cage dans une petite chambre retirée, ou dans un grand coffre, ſelon

qu'on a plus ou moins de commodité ; on leur ôte le jour peu à peu jusqu'à ce qu'on leur ait enlevé tout-à-fait dans l'espace de douze ou quinze jours, & quand on est sur le point de le leur rendre vers le commencement du mois d'Août, on ne le rend aussi qu'insensiblement dans le même espace de temps ; rien n'est meilleur pour enhardir les cailles qu'on a ainsi mises en cage, & pour les animer davantage au chant que de leur donner quelques petites cigales.

Les anciens prétendent que les œufs de caille, ainsi que ceux des perdrix, rendent fécondes les femmes stériles, si elles en mangent, & que l'onguent qu'on prépare avec leur graisse & d'autres ingrédiens, tend aussi au même but ; mais de pareils faits méritent d'être constatés avant que d'y ajouter foi ; on n'en voit pas même la raison ; tout ce qu'on peut dire valablement, c'est que la chair des cailles est d'un goût très-exquis, & qu'elle occasionne un fort bon chyle, pourvu qu'on en use modérément, mais si on en mange en trop grande quantité, & si elles sont trop grasses, loin d'être utiles à la santé, elles y deviennent même très-nuisibles.

Olina prétend que vû la disposition

que les cailles ont de s'engraiſſer, elles ne peuvent vivre plus de quatre ou cinq ans.

CHAPITRE XIII.

DE LA GRIVE.

LA Grive eſt un oiſeau dont le caractere eſt d'avoir trois doigts au devant du pied, & un derriere. Son bec eſt droit, convexe en deſſus, auſſi épais que large à la baſe. Les bords de la manibule ſupérieure ſont échancrés vers le bout; & l'extrémité de cette manibule eſt preſque droite. On en diſtingue pour l'ordinaire de quatre eſpeces, quoiqu'il s'en trouve un plus grand nombre; la grande grive, la petite grive de gui, la grive de genievre, la grive rouge. Les deux dernieres eſpeces ſont réputées pour des oiſeaux de paſſage en France, puiſqu'elles n'y ſont pas leurs nids.

La grande ou groſſe grive de gui eſt la plus groſſe de toutes: elle eſt pour l'ordinaire longue de 10 ou 12 pouces, depuis le bout de ſon bec, juſqu'à

qu'à celui de ſa queue ; la longueur de ce bec eſt à-peu-près d'un pouce : il eſt gris-brun à ſon origine, & noirâtre vers le bout. Le dedans de la bouche de cette grive eſt jaune. Au-deſſus de narines, & vers les coins de cette bouche, ſe trouvent quelques poils bruns, tournés en dedans, & roides comme des ſoies : l'iris de ſes yeux eſt couleur de noiſette. Le deſſus de la tête & du col, & une partie du dos, ſont gris-brun ; la partie inférieure du dos eſt de même couleur ; elle tire ſeulement un peu ſur le roux. La gorge eſt blanche, avec une très-légere teinte de jaune, & variée de quelques petites taches brunes. Les joues, le bas du col, la poitrine & le ventre ſont d'un bleu jaunâtre, avec de grandes taches preſque noires. Cet oiſeau a vingt-ſix pouces & demi de vol, & ſes ailes pliées s'étendent un peu plus bas que de la moitié de la queue : elles ſont d'un gris-brun foncé, avec une petite bordure blanchâtre, & cendrée au-deſſous; la ſeconde plume eſt plus longue que les autres. La queue, qui eſt longue de quatres pouces, a 12 plumes toutes cendrées en deſſous ; celles du milieu ſont d'un gris-brun en deſſus; les autres

ſont en partie de cette couleur, mais plus foncées, & toutes ſont bordées de blanchâtre ſur leurs deux côtés. Les trois dernieres de chaque côté ſont terminées de blanc. Cette couleur occupe d'autant plus d'eſpace, que ſa plume eſt plus extérieure ; les pieds ſont jaunâtres, & les ongles noirs.

La petite grive de gui reſſemble à la groſſe : elle eſt plus petite que la grive de genievre, & un peu plus grande que la grive rouge : elle peſe trois onces ; elle a depuis le commencement du bec juſqu'au bout de ſa queue ou des pieds, neuf pouces de longueur. Son bec eſt long d'un pouce, brun : ſa langue paroît fendue en deux à quiconque la regarde attentivement. Sa bouche eſt jaune en dedans ; l'iris de ſes yeux couleur de noiſette ; les couleurs & les taches de ſa poitrine & du ventre, ſemblables à celles de la groſſe grive ; & en effet, ſes taches en ſont brunes, & la poitrine jaunâtre ; le ventre blanc, le deſſus du corps brun par-tout, ou plutôt olivâtre, avec un mélange de roux ou de jaunâtre aux ailes. Les petites plumes qui recouvrent les ailes en deſſous, ſont d'un roux jaunâtre. Les plumes infé-

rieures de dessous la queue, blanchâtres. Il y a dix-huit grandes plumes à chaque aile; sa queue est longue de trois pouces un quart, & est composée de douze plumes; ses jambes & ses pieds sont d'un brun pâle; la plante des pieds est jaunâtre; la derniere jointure du doigt extérieur est attachée au doigt du milieu. Son estomac est moins musculeux que dans les oiseaux du même genre. A peine peut-on la distinguer par son port extérieur de la grive rouge. Ces taches sont cependant en plus grand nombre & plus grandes à la poitrine & au ventre. Aldrovande rapporte que c'est le propre de cette espece d'être tachée autour des yeux.

La grive de genievre ressemble, pour la grandeur & pour la figure, au merle femelle, avec cette différence seulement, que cette grive a l'estomac jaunâtre, tacheté de noir, & le ventre blanc: ses jambes & ses pieds sont noirs; sa tête, son col & son croupion sont de couleur cendrée; le dessus du dos est tanné, mais peu grivelé. Le dessous de l'aile est blanc; c'est un oiseau passager.

La quatrieme espece de grives qu'on a en France est la rouge; on la nomme roselle: elle vole communément par

grandes troupes, & en été c'eſt celle qui eſt la plus commune dans nos plaines. Ses cuiſſes & ſes pattes ſont pâles, le deſſus de ſes ailes eſt rougeâtre, & ſon ventre eſt blanc; les Naturaliſtes admirent ſon plumage, & les gens de campagne ſont enchantés de ſon chant mélodieux.

Après avoir décrit ces différentes eſpeces de grives, nous allons entrer dans quelques détails ſur ce qui les concerne ſpécialement. La groſſe grive ſe perche au printemps ſur la cime des arbres les plus élevés pour y faire ſon nid. Sa ponte eſt quelquefois de 10 œufs; ſon chant eſt très-mélodieux; elle ne vole que par troupes: chaque mâle & femelle ſe ſuffiſent pour ſe tenir mutuellement compagnie. Cet oiſeau ſe nourrit de même que toutes les autres eſpèces de grives de baies de gui; elles ne reſtent pas cependant long-temps dans ſes inteſtins, il les rend en entier; & ſouvent elles végétent nonobſtant cela. En hiver, outre ces baies, celles du ſorbier des Oiſeleurs, (Voyez nos Lettres ſur les végétaux, an. 1768, & notre Dictionnaire des plantes, arbres & arbuſtes de la France) du houx ſauvage & de l'aube-épine fourniſſent un

mets dont cette grive eſt fort friande. En été elle fait la chaſſe aux vers, aux chenilles, & à d'autres inſectes.

Quant à la petite grive de gui, elle aime mieux les inſectes que les baies; elle ſe nourrit même de limaçons; elle demeure pendant toute l'année en Angleterre & en France, & y fait ſon nid; elle le conſtruit en dehors avec de la mouſſe & de la paille, & elle enduit ſon intérieur avec de la boue: c'eſt ſur cette boue toute nue qu'elle pond cinq ou ſix œufs pour une ſeule couvée. Les œufs ſont d'une couleur bleue-verdâtre, piquetés de taches noires parſemées; elle chante parfaitement bien au printemps, lorſquelle ſe trouve perchée ſur les arbres; elle eſt ſolitaire de même que la groſſe grive; mais elle fait plutôt ſon nid dans les haies que ſur les arbres élevés; elle eſt ſtupide, & ſe laiſſe prendre facilement: on la dit fort gourmande; elle eſt ſur-tout friande de la graine de juſquiame, & elle mange en outre beaucoup de raiſins dans les vignobles; auſſi s'apperçoit-on qu'elle eſt très-graſſe pendant les vendanges.

La grive de genevrier, dont nous avons ci-deſſus donné la deſcription,

& que quelques Auteurs nomment litorne, aime beaucoup les baies, surtout celles de genievre, d'où lui est venu son nom; elle mange aussi des vers & d'autres insectes; elle passe toute l'année en Angleterre, excepté seulement pendant la saison de l'été: on ne sait pas encore trop où se retirent ces oiseaux lorsqu'ils disparoissent. Ils aiment les prés & les pâturages; on ne distingue que très-difficilement le mâle d'avec la femelle.

La grive rouge est le vrai rossignol de quelques contrées; elle chante jour & nuit: c'est sur-tout en été que ses accens mélodieux se font entendre dans les cannes ou roseaux dans lesquels elle grimpe. Elle y construit son nid, qu'elle laisse à découvert; sa ponte est de cinq ou six œufs. Cette espece de grive ne vole pas aisément, mais elle bat des ailes à la maniere des alouettes huppées: elle est aussi à peu-près de la même grosseur.

On éleve les grives en cage, surtout celle des trois premieres especes; elles y vivent environ cinq ou six ans; pour pouvoir réussir à les élever, il faudra s'y prendre de la même maniere que pour le rossignol. Quand on les prend jeunes dans le nid pour les élever en

cage, elles y chantent supérieurement. Agrippine, épouse de l'Empereur Claude, avoit une grive qui parloit : on a observé que quand il fait de grandes pluies en Mai & en Juin, il n'y a en automne que très-peu de grives, & la raison en est évidente ; c'est que leurs nids étant garnis de boue, ne manquent pas d'être endommagés par les pluies ; ce qui fait périr les petits, ou empêche les œufs de réussir. On peut faire à la maison un mue de grives, comme des ortolans ; c'est même-là le vrai moyen de les engraisser.

Les paysans de Silésie emploient pour prendre les grives des collets de crins de cheval ; & les amorces dont ils se servent, sont des baies de sorbier sauvage : ils font par le moyen de ce seul piége, des provisions si abondantes de grives, qu'ils sont obligés de les faire rôtir à moitié, pour les conserver dans le vinaigre. Nos paysans françois ne font usage que d'un rulin qui imite le son de voix de la grive. Ils attirent ainsi cet oiseau dans les buissons ou dans les genievriers. En s'abaissant, il tombe dans les filets qu'on y a tendus, & on le saisit. Les Seigneurs & ceux qui les imitent, ne font usage pour l'ordinaire que

du fusil pour la chasse de la grive; & ils ne prennent cet exercice qu'en automne.

Les grives se prennent encore de même que les geais, avec de petites verges élastiques qu'on pique en terre le long des haies & des jardins, & surtout dans les vignobles : on lèur attache une ficelle & un collet; dès que l'oiseau apperçoit l'appât, il y vole; mais en se plaçant sur la marchette, il la fait tomber; le nœud de la ficelle se lâche, la baguette se détend, & le gibier se trouve pris par les pattes dans le collet.

Comme la grive est fort friande de gui, ainsi que nous l'avons observé, les chasseurs en prennent aisément sur l'arbre qui le porte : on prend à cet effet une baguette longue de trois ou quatre pieds dont le gros bout n'est pas si gros que le petit doigt, & le reste à proportion, on le plie en cercle, & on attache ensemble les deux extrémités. Le cercle doit être garni de petits sauts en lacs coulans, & suspendus directement au-dessus du gui, qui se trouve alors au centre de la machine; mais on observera que les lacets soient tendus les uns hauts, les autres bas, pour que les grives s'y prennent plus facilement; on fera encore en sorte, en les tendant, que

les grives ne puiſſent ſe placer pour manger du gui, ſans ſe prendre au col ou aux pattes. Après avoir tendu le piége, on s'en écartera aſſez pour ne pas effrayer les oiſeaux; mais il ne faut pas cependant trop s'en éloigner, car les paſſans pourroient bien emporter la proie.

On ſert les grives ſur nos tables; pour qu'elles ſoient bonnes, il faut qu'elles ſoient tendres, jeunes, graſſes, bien nourries, & qu'elles ayent été priſes dans un temps froid : elles ſont pour lors plus délicates, & d'un goût plus exquis : elles excitent l'appétit, fortifient l'eſtomac, produiſent un bon ſuc, & ſont faciles à digérer; auſſi ſont-elles très-ſalutaires pour les convaleſcens : elles ne produiſent jamais aucun mauvais effet, pourvu qu'on n'en mange pas trop. Quelques Auteurs recommandent d'en jetter l'eſtomac ou le goſier avant de les manger, parce que la ſemence de juſquiame, que ces oiſeaux aiment beaucoup, & dont ils ſe rempliſſent quelquefois, peut rendre cette partie de leur corps très-mal-ſaine, & occaſioner de mauvais effets; comme cela eſt arrivé quelquefois, cette précaution ne coûte rien.

Olina fait néanmoins, au sujet des grives, une observation bien différente : il dit que leur chair, outre leur délicatesse, est encore salutaire, parce qu'elle participe des alimens que ces oiseaux prennent. Autant que la chair des étourneaux, dit-il, est méprisée, à cause que ces oiseaux se nourrissent de cigue, autant celle des grives est estimée, par rapport aux baies de myrte & de genievre dont elles se nourrissent. Cela la rend propre à passer par les urines, & à fortifier l'estomac.

En médecine on donne la grive comme un excellent antiépileptique, de quelque façon qu'on la mange ; & la raison qui lui fait attribuer cette qualité, c'est sans doute parce que cet oiseau se nourrit sur-tout de gui de chêne, qui, passant pour un excellent antiépileptique, lui communique sa vertu.

CHAPITRE XIV.

DE LA TOURTERELLE.

LA Tourterelle est un oiseau de la famille des pigeons. Sa longueur est de

10 pouces, & son envergure en a 21. Son bec est assez délié, & long d'un pouce, d'un bleu sombre en dehors, & rouge en dedans; sa langue est petite; l'iris de ses yeux est mêlé de jaune & de rouge, & entouré d'une peau de la même couleur; ses pattes sont rouges, & ses griffes sont noires; sa tête & le milieu de son dos sont d'un bleu noir cendré; les épaules & le croupion d'un rouge sale ou de rouille; la poitrine & le ventre blanchâtres; la gorge d'une couleur vineuse; chaque côté du col est un peu verd, & orné de très-belles plumes noires, dont les pointes sont blanchâtres; les longues plumes extérieures des ailes sont brunes; celles du milieu sont cendrées, & les plumes intérieures ont leurs bords rouges; les plumes de la queue ont leurs pointes & leur texture extérieure blanchâtres; cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon de la petite espece; son jabot est grand, sa voix est gémissante; ses ailes sont fort longues, son vol est haut, plus rapide encore que celui des bisets, & se soutient long-temps.

Outre cette espece, il y en a de toutes blanches, & d'autres qui ont un collier autour du col, celles-ci sont

fort communes en Alſace ; nous paſſons ici ſous ſilence les eſpeces étrangeres.

M. de Buffon, dans le ſecond volume de ſon Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux, décrit d'un ſtyle très-éloquent, à ſa maniere ordinaire, les amours de la tourterelle : elle eſt plus tendre ſelon lui & même plus laſcive que le pigeon ; elle met auſſi dans ſes amours des préludes plus ſinguliers ; le pigeon mâle ſe contente de tourner en rond, dit M. de Buffon, autour de ſa femelle, en piaffant & ſe donnant des graces. Le mâle tourterelle, ſoit dans les bois, ſoit dans une voliere, commence par ſaluer la ſienne, en ſe proſternant devant elle 18 ou 20 fois de ſuite ; il s'incline avec vivacité, & ſi bas que ſon bec touche à chaque fois la terre ou la branche ſur laquelle il eſt poſé ; il ſe releve de même ; les gémiſſemens les plus tendres accompagnent ces ſalutations ; d'abord la femelle y paroît inſenſible ; mais bientôt l'émotion intérieure ſe déclare par quelques ſons doux, quelques accens plaintifs qu'elle laiſſe échapper ; & lorſqu'une fois elle a ſenti le feu des premieres approches, elle ne ceſſe de brûler, elle ne quitte plus ſon mâle ; elle lui mul-

tiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance, & l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de sa ponte, où elle se trouve forcée de partager son temps & de donner ses soins à sa famille; je ne citerai, ajoute M. de Buffon, qu'un fait, qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardens, c'est qu'en mettant ensemble, dans une cage, des tourterelles mâles, & dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre & s'accoupler, comme s'ils étoient de sexe différent; seulement cet excès arrive plus promptement & plus souvent aux mâles qu'aux femelles. La contrainte & la privation ne servent donc souvent qu'à mettre la nature en désordre, & non pas à l'éteindre; c'est-là la réflexion de M. de Buffon. La durée de la vie de la tourterelle est de 9 à 10 ans, selon Olina, & même de 15 selon d'autres, sur-tout si ce sont des mâles; elle construit son nid avec du bois sec sur les arbres, à différentes hauteurs, & elle le fait tout plat comme une assiette. Elle y pond pour l'ordinaire deux œufs qui sont tout blancs; il sort d'un de ces œufs un mâle & de l'autre une femelle; elle fait deux pontes par année.

La chasteté de la tourterelle est passée en proverbe ; on dit que si l'une des deux meurt, l'autre ne convole point à de secondes noces ; qu'elle vole seule le reste de ses jours, ne faisant plus que gémir ; qu'elle ne se perche plus sur des branches vertes, & qu'elle ne veut plus boire d'eau claire ; ce qui a donné lieu à ces Vers en forme de Dialogue.

LE VOYAGEUR.

Que fais-tu en ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Hélas ! je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE VOYAGEUR.

Ne crains-tu pas que l'Oiseleur ne te fasse mourir comme elle.

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Ceux qui ont examiné ce fait de plus près, en donnent pour raison que cet oiseau perdant en peu de temps les forces & l'aptitude pour la génération,

les autres le fuient pours lors comme inutile, plutôt qu'il ne fuit les autres; au reste, j'ai élevé autrefois en voliere des tourterelles; elles y nichoient très-bien; & quand une compagne manquoit, j'en substituois une autre qui ne nichoit pas moins que la premiere; ce qui prouve que ce que les Anciens avancent au sujet de cet oiseau est très-hasardé.

La tourterelle est un oiseau de passage; elle ne reste chez nous que six mois de l'année, pendant les beaux jours pour y nicher, elle habite ordinairement les lieux sablonneux, solitaires & montagneux; on les apprivoise facilement & on éleve très-bien, dans des volieres, non-seulement les tourterelles du pays, mais encore les étrangeres. Ces dernieres y font même tous les mois des pontes comme les pigeons, & cela pendant quatre ans, mais dans la suite elles dégénerent & ne produisent presque plus; c'est bien dommage qu'en élevant de ces oiseaux, on soit si souvent importuné de leurs cris plaintifs & continuels.

On les nourrit avec du chenevis & du millet dont elles sont fort friandes. Il y a plusieurs méthodes pour en faire

la chaſſe. On les attrape avec des lacets de crin, de même que les grives, avec de la glu ſur les chênes au moyen d'un appeau, & avec des filets à large maille dans le goût de ceux qui ſervent pour la chaſſe du vanneau; on en chaperonne à cet effet deux pour s'élever, & on lie les autres pour la montre; on en fait la chaſſe aux mois d'Avril & d'Août dans le temps de leur paſſage. Quant on les a priſes, on les met dans une mue pour les engraiſſer avec du millet & du panis.

Le conſommé fait avec la chair de tourterelle eſt fort bon pour les flux; leur ſang ſéché & réduit en poudre, paſſe pour avoir une propriété encore plus efficace pour les maladies.

CHAPITRE XV.

DU MARTIN-PÊCHEUR.

LE Martin-Pécheur eſt un oiſeau un peu plus petit qu'un merle. Son bec eſt long de deux doigts, gros, fort, droit, pointu & noir. Le dedans de ſa bouche eſt ſafrané: cet oiſeau a un très-beau plu-

mage; le ſommet de ſa tête eſt d'un noir verdâtre, avec des taches bleues en travers; ſon dos eſt d'un bleu clair luiſant. Sa poitrine, le bas de ſon ventre, ſes côtés & les plumes de deſſous ſes ailes ſont rouſſes; le milieu de ſon ventre eſt d'un roux blanchâtre; ſes taches ſont rouſſes ou d'un blanc rouſsâtre entre les narines & les yeux, même au-delà des yeux : ſa queue eſt longue d'un doigt & demi ſeulement. Ses jambes ſon très-courtes; ſes pieds ſont d'une ſtructure ſinguliere; le doit extérieur s'attache à celui du milieu par trois jointures, & l'intérieur par une ſeule. Le doigt intérieur eſt plus petit & plus court de moitié que celui du milieu; l'extérieur eſt preſqu'égal à celui du milieu, & le poſtérieur un peu plus grand que l'intérieur; ſon eſtomac eſt grand & lâche comme dans les oiſeaux carnaciers, plein d'arêtes & d'écailles de poiſſon.

Le martin-pécheur ne fait point de nid; il dépoſe ſeulement ſes œufs dans un trou profond d'une demi-aune, le long du bord d'une riviere. Sa ponte eſt de ſept œufs; il vit de petits poiſſons, de vers & d'autres petits animaux qui habitent les eaux; c'eſt pour cette raiſon qu'il ſe repoſe le long des bords des ri-

vieres & des fossés, sur quelqu'arbre ou rocher un peu élevé, pour qu'en examinant de cet endroit la proie, il puisse plus facilement l'attraper en s'élançant à-propos : on le rencontre pendant l'hiver le long des fossés auprès des habitations, sur-tout pendant le temps de la glace & du froid; mais pendant l'été il habite les lieux retirés & frais, principalement le long des eaux.

Le martin-pêcheur vole hors de mesure en rasant l'eau; & pendant son vol, il crie d'une façon à se faire entendre de fort loin : on attrape cet oiseau en tendant soit le matin, soit le soir, dans l'endroit où on s'est apperçu qu'il y en avoit, deux petits halliers de soie, pareils à ceux qu'on place aux buissons; pour attraper les becfigues; on tend l'un dessus & l'autre dessous, & on a sur-tout l'attention que ces filets soient tendus tout près de l'eau.

La durée de la vie du martin-pêcheur est de quatre ou cinq ans; plusieurs personnes en font dessécher, & les attachent au plafond de leurs chambres pour la beauté de leurs plumages; d'autres les placent ainsi desséchés dans leurs magasins d'étoffes; ils prétendent garantir par-là leurs marchandises de teignes ou de mittes.

Gaſpard Schwenckfeld, dans la deſcription des oiſeaux de Siléſie, dit avoir appris de quelques Gentilshommes du pays, comme un ſecret, que le cœur de l'alcyon de riviere ou du martin-pêcheur, ſéché & attaché au col des petits enfans, les préſerve du mal caduc; mais dans un ſiécle éclairé comme le nôtre, on n'a pas beaucoup de confiance en de pareilles amulettes.

CHAPITRE XVI.

De la Piegriesche.

La Piegrieſche eſt placée au nombre des oiſeaux de proie, & à cauſe de ſa reſſemblance avec le lanier dont elle eſt à proprement parler une eſpece. On lui a donné le nom latin de *lunarius* : on diſtingue de deux ſortes de piegrieſches, la grande & la petite. La grande eſt de la groſſeur du merle; ſa tête & ſon dos ſont d'un gris bleuâtre; ſa poitrine, le bas de ſon ventre & ſon col en-deſſous ſont d'une couleur plus pâle : le haut de ſa poitrine eſt un peu ondé; on remarque une ligne noire qui va du

bec par les yeux vers les oreilles ; sa queue est noire, mais les principales plumes en sont blanches par le bout, & les dernieres ou les plus extérieures sont plus courtes & plus blanchâtres.

La petite piegriesche est ou rousse, ou bigarrée, ou grisâtre ; ce qui forme trois variétés de cette espece. La petite piegriesche rousse est de la grandeur d'une pivoine ; elle a le bec conique, en forme de couteau ; sa mâchoire supérieure est plus longue & échancrée des deux côtés par la pointe ; sa tête & son croupion sont blanchâtres ; son dos est d'un roux ou d un gris tirant sur la couleur de terre cuite ; son ventre depuis la gorge jusqu'à la pointe du *sternum*, & les côtés du corps sont d'un rougeâtre mêlé de blanc ; le reste est blanc. Elle a une ligne noire qui part du front ou de la base du bec, & passe par les yeux aux oreilles, & au-dessus une moindre ligne blanche ; les six grandes plumes de ces ailes qui sont noirâtres, sont légérement blanches à leur base ; ce qui fait la tache blanche des ailes. Les plumes de sa queue qui sont aussi noires, sont cependant toutes blanches depuis la base jusqu'au milieu, ainsi qu'aux pointes extérieures, excepté les quatre

intermédiaires qui ſont tout-à-fait noires; ſes pieds ſont noirs, de même que le bec. Les plumes qui couvrent ſes narines ſont pareillement noires. Le fond de ſon goſier eſt blanc ; ſa langue eſt fendue en deux & découpée. La femelle eſt d'une couleur différente du mâle ; c'eſt, ſuivant Linnæus, la petite piegrieſche bigarrée que nous avons donné comme variétés. Elle n'a point comme la rouſſe cette ligne noire qui part des deux côtés du bec, en traverſant par les yeux. Elle a les plumes de la queue griſes à la marge, & blanches au bout ; les quatre du milieu étant ſans tache. Le ſigne caractériſtique de toutes les eſpeces de piegrieſches eſt d'avoir des deux côtés du bec trois poils en forme de barbe.

Les piegrieſches ſe perchent d'ordinaire ſur les arbres peu élevés comme ſur les brouſſailles, les haies ; & quand elles ſont placées une fois ſur quelques branches, elles reſtent dans un mouvement preſque continuel, & redreſſent leur queue.

Ces oiſeaux chantent en Juillet & Août, & contrefont ſouvent la voix de la plupart des petits oiſeaux pour les attirer auprès d'eux par cet artifice; après

quoi ils se jettent sur eux & les tuent ordinairement, excepté dans la saison dont nous venons de parler; ils font toujours le même cri qui est très-ennuyeux, & qui a beaucoup de rapport avec celui de la chouette. Le propre de ces oiseaux est de s'envoler avec grand bruit, dès qu'ils apperçoivent qu'ils sont surpris par le chasseur. Quand ils sont en quête, ils ne volent pas bien haut; ils se soutiennent & tournent en l'air jusqu'à ce qu'ils ayent apperçu leur proie: ils se lancent alors avec force sur elle, & si la capture ne leur réussit pas, ils se posent sur la premiere tige de la plante qui se présente devant eux.

Les piegriesches font à la fin du printemps leurs nids dans des brouffailles & quelquefois sur les grands arbres, tels que le mûrier blanc, le chêne & le noyer. Ces nids sont faits de mousse, de laine & de différentes filasses; en dehors & au-dedans il y a des herbes molles. Celle de la petite espece dépose dans ces nids six à sept œufs, & quelquefois huit. Ces œufs sont blancs, entourés vers le gros bout d'un cercle roussâtre; celle de la grande espece n'en pond qu'environ quatre ou cinq. Ces oiseaux font connoître leurs nids; car dès qu'on

en approche, ils jettent des cris horribles qui ressemblent fort à ceux de la pie.

Les piegriesches vivent à la campagne de papillons, de grosses mouches & d'autres petits animaux; elles font encore quelquefois la chasse aux petits oiseaux; ainsi que nous l'avons déjà observé, tels qu'aux roitelets, aux passereaux, aux becfigues & aux pinçons : c'est sans doute par cette raison que quelques-uns élevent des piegriesches pour la chasse, & les apprennent à revenir au poing; ils y parviennent en les tenant affamées, & en les nourrissant de la chair desdits oiseaux. Frisch observe que quand les petites piegriesches se nourrissent d'oiseaux qu'elles ont pris dans le nid, elles les tuent en tenant long-temps leur cou dans le bec, jusqu'à ce qu'ils soient étouffés, après quoi elles les mangent en commençant par tirer la cervelle & les yeux, parce que c'est ce qu'elles aiment le mieux. A défaut de ces petits oiseaux, ajoute Frisch, elles mangent des insectes, sur-tout des sauterelles & des scarabées, qu'elles rongent par petits morceaux. Lorsqu'elles sont rassasiées, elles fichent les restes avec leur bec à des épines; elles conservent même ces manieres en cage, attachent leurs restes

entre les osiers de la cage ; & quand ces oiseaux mangent de gros morceaux de chair qu'ils ne peuvent pas avaler dans une seule fois, elles se mettent sur une patte, & prennent le morçeau avec l'autre serre, dont elles font usage comme d'une main. Quand on veut les élever en cage, on leur donne à manger du cœur.

Ces oiseaux vivent environ quatre ou cinq ans ; on les prend ou aux sauterelles, ou au trébuchet, ou au filet. Ils sont fort gras sur la fin de l'été, & en automne ; leur chair est très-estimée, sur-tout celle de l'espece qui a la tête rousse.

CHAPITRE XVII.

Du Rossignol Baillet, dit Cul-Rouge.

CET Oiseau se nomme parmi nous, rossignol de murailles, & suivant quelques Auteurs, queue rouge. Il ressemble en tout temps au rossignol franc, quoiqu'il soit un peu plus grand ; il en differe seulement pour les couleurs. Il y en

en a de deux sortes, l'un plus grand & l'autre plus petit. Le plus grand est un peu au-dessous de la grandeur d'une grive. Son bec est noir, mais peu foncé en couleur. Sa tête & son col sont cendrés, avec quelque mélange de couleur de terre; sa poitrine & son ventre tannés avec quelques petites plumes noires mêlées de blanc, qui se trouvant aussi bordées de ces couleurs, font paroître ces parties ondées; les flancs & la queue sont pareillement de couleur de rouille ou tannée, plus vive, telle qu'on le remarque à la poitrine de la gorge-rouge; le dos & le croupion sont d'un gris plus foncé que la tête & le col, bordés de même à l'extrémité des plumes, d'une couleur un peu tannée, mais assez foiblement, & sans vivacité, ainsi & de même que les ailes. Un peu au-dessus des yeux, cet oiseau est comme piqueté de petites taches de rouille qui vont vers le derriere du col; ses pattes sont blanchâtres & assez gentilles.

Le plus petit est précisément de la forme du rossignol franc, cependant un peu plus petit. Sa tête, son col & son dos sont de couleur plombée ou grise obscure. Le dessous de sa gorge & sa poitrine sont noirâtres avec quelques mélanges de petites plumes blanches: le

commencement du ventre eſt cendré obſcur; ſa tête & le bas de ſon ventre vers la queue ſont de couleur de rouille. Ses ailes ſont d'une couleur plus claire que le croupion, & tirant preſque ſur le bai. Son bec & ſes pieds ſont fort gentils & noirs; le dedans de la bouche de l'une & de l'autre eſpece eſt jaunâtre.

Le roſſignol de murailles habite dans les mêmes endroits, & ſe voit dans le même temps que le becfigue; il aime cependant plus les montagnes & la fraîcheur que les plaines; on les voit pendant l'été & les deux premiers mois de l'automne; mais il s'en va ou ſe retire au mois de Novembre pour éviter la rigueur de l'hiver. Il chante au printemps comme le roſſignol franc: il couve dans quelques trous d'arbres, & quelquefois dans quelques ſouches près de terre, ou dans une crevaſſe de quelque vieux bâtiment, y faiſant deux ou trois œufs par couvée. Il remue ſouvent la queue comme la gorge-rouge.

Il ſe nourrit à la campage de différentes baies, ſur-tout de celles du cornouiller femelle, dit ſanguin, & de quelques figues ou de fruits de ronce, de mouches, d'œufs de fourmis, ou

d'autres choſes de pareille nature. Si on veut l'élever à la maiſon, pour qu'il chante, on le gouvernera de même que le roſſignol franc, encore même avec plus de ſoin, parce qu'il eſt plus ſauvage ; *voy.* chap. Roſſignol. Outre la pâte ordinaire du cœur, on lui préſentera encore pour aliment de petits morceaux de pain & des noix mâchées. Le mâle qu'on doit choiſir pour le chant, aura la poitrine plus tachetée & d'une couleur tirant plus ſur le rouge. Celui qui habite les champs, chante au printemps juſqu'à l'entrée de l'été, & ceſſe de chanter quand il a couvé. Il eſt dans l'habitude de chanter le matin de bonne heure, tantôt ſur les brouſſailles, tantôt ſur quelque bâtiment inhabité. Celui qu'on a élevé en cage, chante à toute heure, même pendant la nuit; il apprend à ſiffler & à contrefaire les autres oiſeaux, pourvu qu'il ſoit inſtruit.

Le roſſignol baillet ſe prend au filet, & avec l'archet ou la ſautelle; il vit environ ſix à huit ans.



CHAPITRE XVIII.

De la Bergeronette.

LA Bergeronette n'eſt autre choſe que la lavandiere ou le hochequeue, dont nous avons déjà parlé, quoiqu'Olina rapporte que dans la campagne de Rome où l'on fait une chaſſe continuelle à cet oiſeau depuis la mi-Août juſqu'à la fin d'Octobre, les Oiſeleurs penſent qu'ils ſe trouve quelque différence entre la bergeronette & la lavandiere; mais comme nous n'en connoiſſons aucune de bien marquée, nous ne nous arrêterons pas dans cet article; nous dirons ſeulement un mot de ſa chaſſe d'après Olina. Cette chaſſe ſe fait avec le rets ſaillant; & à défaut d'appeau on ſe ſert de la chouette & de quelques petits oiſeaux qui voltigent; & quand on en a une fois attrapé, on en emploie deux ou trois pour appellans; on ne ſe ſert cependant pas moins du ſifflet avec lequel on contrefait leur chant. On pratique cette chaſſe dès le grand matin à la fraîcheur, & ſur le ſoir vers les cinq

heures ; & on tend près des roſeaux ou des endroits où il y a du gros bétail, comme nous l'avons déjà obſervé en parlant de la lavandiere ; on prend avec les bergeronettes d'autres petits oiſeaux, & ſur-tout un qui tient, dit Olina, beaucoup de l'alouette ſur-tout pour les pattes & la couleur, quoiqu'il ait la taille plus dégagée.

CHAPITRE XIX.

Du Moineau de Montagne.

Cet Oiſeau tire l'étymologie de ſon nom du lieu où il a coutume d'habiter ; il eſt compris ſous la diſtinction que nous avons déjà faite du moineau domeſtique & du moineau de campagne ou ſauvage ; il eſt par conſéquent inutile de revenir ſur cet article ; cependant, pour ne rien laiſſer à déſirer dans ce traité, nous donnerons dans ce chapitre la traduction de ce qu'en a dit Olina.

Cet oiſeau eſt, ſelon cet Auteur, de la grandeur des moineaux ordinaires, quoique cependant un peu plus petit. Son bec eſt rougeâtre, court & aigu;

ſes yeux ſont noirs, le ſommet de ſa tête eſt châtain; ſon menton eſt d'une couleur obſcure. A côté de ſes yeux ſe trouvent deux taches noires & longuettes, dont l'une eſt plus grande que l'autre; le deſſous des ailes eſt en partie couleur de rouille, en partie noir & blanc. Toute la queue eſt de couleur de terre d'ombre obſcure; ſes jambes & ſes pieds ſont jaunâtres.

Cet oiſeau habite non-ſeulement les coteaux des montagnes & des collines, mais auſſi les plaines; il ſe rend dans les endroits où il peut trouver à manger; il va la plupart du temps par bandes, & ſon vol eſt comme celui des animaux ordinaires : il vit environ quatre ou cinq ans; on en prend quelques-uns au rets ſaillant, quelquefois aux halliers, de même qu'avec la chouette, & à la pipée.



CHAPITRE XX.

DE LA LAVANDIERE.

LA Lavandiere a la queue fort longue, & elle la remue presque continuellement, d'où lui vient le nom de hochequeue. Son séjour le plus ordinaire est autour des eaux : il y en a de deux especes, la blanche ou la commune, & la jaune. La commune a la tête noire depuis le sommet jusqu'à la nuque. Le front, les côtés de la tête & la gorge blancs. Le cou est marqué en dessous depuis la gorge jusqu'au sternum d'une grande tache noire ; le dos blanchâtre, la poitrine & le ventre bleus, avec un mélange de gris ; les ailes brunes, dont les cinq premieres sont plus longues & entieres, mais les suivantes, à commencer depuis la sixieme jusqu'à la quaorzieme sont presqu'égales, mousses, échancrées ; la quinzieme qui est plus longue, & la seizieme sont blanches à leur bord antérieur ; les plumes de la queue sont égales & brunes ; les deux premieres sont à moitié blanches, obliquement par le

bout. La troiſieme, la quatrieme, & la cinquieme ſont brunes ſans taches. La ſeizieme plus étroite & plus pointue, a le bord extérieur blanc longitudinalement dans quelques individus; ſes jambes & ſes pieds ſont noirs, l'ongle poſtérieur des pieds eſt le plus grand; ſon bec eſt camus, noir, avec des mâchoires à peu-près égales, dont la ſupérieure eſt échancrée des deux côtés; ſes narines ſont oblongues, nues; la langue eſt en forme de fleche membraneuſe, avec une pointe lacérée en pluſieurs petites ſoies.

La lavandiere jaune a la gorge, la poitrine & le bas ventre d'un jaune foncé au deſſous depuis le bec juſqu'à la queue; ſa tête eſt blanchâtre au-deſſus avec un mélange de verd. Son croupion eſt verd : on remarque une ligne blanche qui paſſe du bec par les yeux; ſes ailes ſont brunes; les cinq premieres plumes des ailes ſont plus longues, plus pointues & inſenſiblement plus courtes. Les ſuivantes, depuis la ſixieme juſqu'à la quatorzieme, égales, mouſſes, plus courtes, échancrées; la quinzieme, ſemblable en grandeur & en figure à la cinquieme; mais la ſixieme, qui eſt de la longueur de la premiere, eſt blanche à ſon bord inté-

rieur; les plumes de sa queue sont égales d'un brun noirâtre; les deux premieres sont à moitié blanches, obliquement vers le bout; mais la troisieme est à peine blanchâtre à sa pointe antérieurement; les autres, savoir la quatrieme, la cinqueme & la sixieme, sont d'un noir brun sans taches. Cette espece de lavandiere a le bec noir & pointu comme une alêne; la langue aussi pointue & divisée en quatre ou cinq soies; les pieds bruns, dont l'ongle postérieur est du double plus long que tous les autres. Les deux descriptions que nous venons de rapporter, ont été données par Linnæus; elles sont des plus exactes.

Les lavandieres font leurs nids dans des trous, ou sous des toits, ou bien dans des branches jettées par terre: les communes y déposent six œufs blancs semés de taches brunes pressées, & les jaunes seulement cinq œufs, semés aussi de taches brunes, & de petites lignes brunes. Linnæus prétend que cette derniere espece fait son nid dans les bleds.

Ces oiseaux font la chasse aux mouches & aux vers; c'est la raison pour laquelle on les voit souvent aux bords des fossés & des rivieres; c'est par la même raison qu'on les rencontre en-

core dans les endroits où on laboure, & où il se trouve des bestiaux. Belon, dans ses observations les appelle *gobe-mouches*, ou *chasse-cousins*. Si cela étoit vrai, ces oiseaux mériteroient bien notre estime: on ne peut pas les conserver en vie pendant long-temps dans des cages; ils ne s'y plaisent pas; ils n'y chantent pas même, quoiqu'à la campagne leur chant ne soit pas absolument désagréable, surtout quand ils sont aises d'avoir échappé à l'émérillon. Les lavandieres disparoissent en automne fort tard, & reparoissent au printemps aussitôt qu'il se trouve des mouches dans l'air.

On fait la chasse à ces oiseaux depuis la mi-Octobre jusqu'à la fin de Novembre: on tend à cet effet le filet dans quelques plaines, le long d'une riviere ou d'un fossé, le soir depuis trois heures jusqu'à la fin du jour; &, si dans le commencement de cette chasse on a de la peine d'en avoir pour appellans, on se servira de la chouette ou de quelque pinson femelle, en attendant qu'on en ait attrapé; on observera de tendre son filet près d'une riviere, ou des endroits où ces oiseaux ont coutume d'aller boire.

Si on veut élever des lavandieres en

cage, il faut les gouverner comme les rossignols. La durée de leur vie est d'environ trois à quatre ans.

On prétend, mais nous ne savons sur quel fondement, que la lavandiere séchée au four jusqu'au point de pouvoir être pulvérisée avec parties égales de sang de cerf, aussi séché de la même maniere, délayé dans de l'eau de saxifrage ou du bon vin blanc, & prise le matin à jeun pendant quelques jours, est litontriptique, c'est-à-dire, propre à briser la pierre.

CHAPITRE XXI.

DU PROYER.

C'EST un oiseau qui est un peu plus grand que l'alouette commune, mais qui en approche beaucoup pour sa couleur; ou pour mieux dire, il est d'une couleur de terre. Son menton, sa poitrine & son ventre sont d'un jaune blanchâtre. On remarque des taches noires, oblongues à sa gorge. Son bec est un peu plus grand, avec un gros tubercule à la mâchoire supérieure; les côtés de sa mâ-

choire inférieure sont plus hauts que de coutume en forme d'angle. Selon Willughby il pese une once & demie; sa longueur est de sept doigts un quart, & son vol de onze doigts & demi; sa queue est longue de trois doigts un quart.

La maniere dont cet oiseau chante n'est pas différente de celle du tarin, mais c'est avec une voix pleine, quoique cependant il ne fasse pas durer son chant autant que le tarin. Au reste, le cri qu'il fait pour l'ordinaire en piaillant est tout-à-fait semblable à celui qu'on entend faire aux sauterelles dans les prés; il répete continuellement *tritri*, *tritri*, *tritri*, *&c.*

Il fait son nid par terre comme les alouettes, sur-tout dans des champs semés d'avoine & de millet, & rarement dans des buissons, & il y dépose ordinairement six œufs; il se nourrit à la campagne de diverses semences & de vers, & il mange aussi avec plaisir de l'orge & du millet; & quand on en a en cage, on leur donne des criblures. C'est un oiseau de passage, il nous quitte fort tarde & il revient au premier printemps. Il se tient presque toujours à terre, & se plait plus dans la plaine qu'ailleurs. Quand il vole il laisse pendre ses jambes contre la

coutume des autres oiseaux de terre. Il aime beaucoup de se trouver dans les prés, les luzernes & le sainfoin. Dans le temps de la moisson, il va par bandes, & fait beaucoup de ravages dans les grains, sur-tout dans les avoines.

Les Oiseleurs ont coutume de le mettre en cage pour le service du filet ; c'est un excellent appellant pour en attraper d'autres, même d'especes différentes. Les cages où ils le mettent, doivent être basses, & ne doivent point avoir de bâtons de traverse, comme les cages qu'on destine aux alouettes ; la durée de sa vie est la même que celle de ces dernieres.

Le proyer est ordinairement gras & bon à manger. Certains chasseurs l'estiment presqu'autant que le véritable ortolan ; il est aisé à tuer, parce qu'il est pesant & qu'il vole mal, & en cage il s'engraisse si fort qu'il y meurt du gras fondu.



CHAPITRE XXII.

Du Verdier Terrier.

CET Oiſeau eſt de la grandeur d'un moineau, ou un peu plus grand; il a le bec court & un peu gros; ſa tête eſt verdâtre, mêlée de clair obſcur en-deſſus; tout le tour des yeux & la poitrine d'une ſeule couleur jaune clair; ſon dos & ſes ailes ſont de couleur rougeâtre comme bai; au-deſſous de ſon bec à ſa gorge ſe trouve une petite tache ſemblable à celle du moineau, mais moindre; au commencement de ſa poitrine regne une eſpece de collier, de couleur rougeâtre, leſquel s'étend de la naiſſance d'une aile à l'autre; ſa queue eſt d'une couleur entre griſe, brune & verte; ſa poitrine & ſon ventre ſont jaunâtres, avec quelque mélange de vert. Ces parties ſe trouvent quelquefois tachetées de quelques petites larmes de couleur obſcure; on prétend qu'il y en a de deux ſortes; celui que nous venons de décrire, & l'autre qu'on nomme verdier paillet, à cauſe de la couleur de paille dont eſt peint ſon plumage.

Le mâle ſe diſtingue de la femelle en ce qu'il a plus de jaune qu'elle dans ſon plumage, principalement en-deſſus, autour des yeux & ſous la gorge. On remarque encore au col du mâle, en deſcendant vers les flancs, plus de taches, & des taches beaucoup plus apparentes que dans la femelle.

Cet oiſeau ſe tient la plupart du temps à terre, fouillant & cherchant des ſemences; auſſi, quand on le prend, on lui trouve le bec crotté & plein de terre. En automne, & au commencement de l'hiver, on a coutume d'en voir une quantité dans les terres enſemencées ou dans les terreins nouvellement défrichés, pour y chercher des vers. Les jours où on les rencontre le plus communément ſont ceux qui ſont pluvieux. Il va en troupes, accompagnant ſouvent les pinſons, dont il imite en partie le chant; c'eſt pour cette raiſon qu'on le tient en cage, ſon chant n'étant pas tout-à-fait déplaiſant; d'ailleurs il peut ſervir d'appeau quand on chaſſe au filet; il s'apprivoiſe facilement quand on le tient en cage; il ne fait que ſon cri ordinaire pendant deux ou trois mois; il s'habitue enſuite à chanter, & on peut dire qu'il ne réuſſit pas mal. Il vit d'orge, de

millet & de panis. La durée de sa vie est d'environ six ans. Il est sujet au mal caduc. Comme cet oiseau est simple, il se prend très-facilement, & même plus communément que le pinson, soit au filet, rets saillant, soit à la glu.

CHAPITRE XXIII.

De la méthode de prendre les Oiseaux à l'appât & avec un seul filet, & au rets saillant.

ON tend pour cette chasse indistinctement son filet en divers endroits; on le fait quelquefois dans un endroit où il y a un ruisseau, ou dans lequel on en a fait passer un par art, pour que ce ruisseau serve d'attrait aux oiseaux, d'autrefois on le tend dans une allée de quelque jardin, dans une cour; cette espece de chasse est très-commode, parce qu'il ne faut que très-peu de place, & que le filet se retire facilement; sans qu'on ait besoin de se servir d'appeau ou de réclame. Quand on la veut mettre en pratique, on a un filet de la qualité & de la grandeur d'une des deux parties

qui servent au rets saillant, dont il a été fait mention dans cet ouvrage, mais qui soit cependant un peu plus large; on nettoie un petit espace de terrein pour faire une aire; on y place son filet en long, on l'arrête avec deux chevilles, l'une à la tête & l'autre au pied; on l'étend & on l'élargit, & quand on le veut ployer, on l'approche de la partie distendue, & on attache aux deux bouts deux bâtons, qu'on arrête à terre avec un peu de ficelle liée çà & là à deux autres chevilles, qui font leur effet en tirant la corde à la partie repliée, c'est ainsi qu'on élargit & qu'on détend totalement le filet. Pour le rendre stable, on tire par les deux bouts de la largeur du tiers, ou au plus de la moitié, une corde en travers, attachée à la seconde partie du filet repliée; & de l'attache du premier bâton doit partir la corde que l'Oiseleur tirera aussi de travers, & cette corde sera arrêtée à une petite poulie, ou à quelque cheville bien lisse, pour qu'elle puisse aller & venir aisément. L'Oiseleur se tient couché, & quand il s'apperçoit qu'il se trouve des oiseaux en disposition d'être recouverts par le filet, il le tire, quand il aura serré sa proie, il repliera son filet, & le cou-

vrira de paille ou d'herbe, pour qu'il ne puiſſe pas être apperçu des oiſeaux.

On fera fort bien, non-ſeulement de jetter quelque choſe à manger dans l'aire aux oiſeaux, mais même d'y tenir liés quelques petits oiſeaux vivans, en mettant à côté de quoi manger, & de l'eau qu'on fait paſſer par-deſſous le filet; on aura auſſi la précaution, ainſi que nous l'avons déjà dit, de recouvrir le deſſus du filet d'herbe ou d'autres choſes, par la raiſon alléguée. L'eau n'eſt pas néanmoins toujours néceſſaire à cette chaſſe; ſi on y en conduit, ce n'eſt que pour y attirer davantage d'oiſeaux, mais il faut avoir pour cela la commodité; quand on en veut prendre une quantité, on les attire pendant pluſieurs jours en y jetant à manger.

Olina rapporte que dans la campagne de Rome, on tire le rets ſaillant ſur le ſoir, à l'heure que les oiſeaux ſe retirent, c'eſt-à-dire, vers les quatre heures après midi dans un fond, où on a remarqué pluſieurs petits oiſeaux, tels que des linottes, chardonnerets, tarins; & qu'au milieu des filets on place une eſpece de petite cabane, ſéparée par le milieu, on y met d'un côté des linottes,

& de l'autre des chardonnerets, & on ne leur donne que très-peu à manger, pour qu'ils crient & s'entrebectent à l'imitation de ce qu'ils font aux endroits où ils ont coutume de pâturer; on recouvre cette cabane de chardons, comme si c'étoit une espece de bocage; les petits oiseaux voyant de la graine, croyent qu'elle s'y trouve tout naturellement, & entendant le bruit tendre des feuillages, ils s'imaginent qu'ils ne sont rassemblés là que pour manger, ils se jettent avec empressement sur la nourriture; on tient aussi en l'air quelques oiseaux liés, on fait même pour cet effet deux levées croisées avec quatre oiseaux pour chacune, mais il faut avoir attention que dans ces sortes de levées, il y ait quatre especes différentes d'oiseaux, du nombre de ceux qui fréquentent ordinairement le pays. On a ensuite avec soi une ou deux personnes, on les envoie dans la campagne circonvoisine pour chasser les oiseaux & les diriger vers les filets; plus les filets sont larges, meilleurs ils sont, & ils ont pour l'ordinaire neuf ou dix pas de longueur; on attrape à cette espece de chasse beaucoup d'oiseaux, on prend même beaucoup d'alouettes & de calendres.

CHAPITRE XXIV.

De la maniere de chasser avec les pantieres.

LE filet qu'on appelle pantiere, est celui qui convient le mieux pour attraper les alouettes, nous en avons déjà parlé dans le Chapitre qui concerne cet oiseau, (voyez partie premiere); ce filet doit avoir quatre brasses de hauteur, ou un peu plus; ses mailles seront pareilles à celle du rets saillant ordinaire, & on l'enfile par un bout avec une corde qui joue dans une rangée d'anneaux, qui font étendre & ramasser le filet à volonté; il faut qu'il soit soutenu par trois ou quatre bâtons, & même davantage, selon l'étendue de la place où on le tend, ce qui va souvent à cinquante brasses, & même davantage; on met ces filets en ordre sur les quatre heures après midi pour chasser vers la fin du jour; & si c'est le matin qu'on veut faire la chasse, on s'y prend dès la pointe du jour. Voici actuellement la méthode qu'on emploie pour faire aller les alouettes dans le filet. Deux hommes tenant à leur main

le bout d'une corde, longue de vingt ou vingt-cinq braſſes, s'avancent à pied vers les endroits où il y a des brouſſailles, ou des champs labourés, & qui ne ſoient éloignés des filets que d'une portée de fuſil ou de deux. Ces hommes dirigent leurs pas vers les filets en traînant la corde, & font lever les alouettes qui ſe rencontrent éparſes par la campagne ; celles-ci n'etant pas habituées de s'élever, mais raſant terre, vont ſe rendre dans le filet, & quoi qu'il ne ſoit pas beaucoup tiré, dès qu'elles y ont une fois donné, elles ſe débattent, & plus elles s'y débattent, plus elles s'y embarraſſent & s'enveloppent ; c'eſt avec de pareils filets, dont les mailles ſont néanmoins un peu plus grandes & plus fortes, qu'on attrape auſſi les bécaſſes & les pigeons biſets.

A Piſe il y a une méthode particuliere pour faire la chaſſe des alouettes ; pendant la grande chaleur, c'eſt-à-dire, en été, depuis neuf heures, on va ſe rendre dans l'endroit où il peut ſe trouver de ces oiſeaux ; on a un émérillon à la main, & après avoir fait un peu voltiger l'alouette, on la lui montre ; celle-ci eſt tellement épouvantée à la vue de cet oiſeau, qu'elle demeure toute

interdite, les yeux fixés ſur lui ; l'Oiſeleur a pour lors le temps de lui mettre au col un lacet ; comme il eſt coulant & pendu au bout d'un bâton, on tire à ſoi le bâton, c'eſt ainſi que l'alouette ſe trouve priſe. On continue cette chaſſe juſqu'à trois heures après midi ; un homme en prend ſouvent dans un jour plus d'un cent. Aldrovande décrit une pareille chaſſe pour les chardonnerets, ſans néanmoins ſe ſervir d'émérillons ou de fauconneaux.

CHAPITRE XXV.

De la méthode de prendre les Oiſeaux avec le filet, qui ſe nomme toile d'araignée.

LA chaſſe avec le filet à toile d'araignée eſt fort commune dans la Toſcane, l'endroit où l'on a fait cette chaſſe, ſe nomme dans le pays *ragnaia*, parce que le filet qu'on y tend enveloppe les oiſeaux, preſque de la même façon que les araignées, lorſqu'elles embarraſſent les mouches dans leurs toiles ; cet endroit doit être éloigné des chemins & à

l'abri du vent du nord, qui eſt très-contraire aux oiſeaux, ſur-tout aux bec-figues & aux grives ; d'ailleurs le vent pourroit nuire aux boſquets dont cet endroit eſt garni ; c'eſt la raiſon pour laquelle on choiſit pour l'endroit de cette chaſſe quelque vallée ou le penchant d'une petite colline expoſée au midi. On aura encore ſoin de choiſir pour cet endroit un terrein auprès duquel & par lequel paſſe un petit ruiſſeau ou un foſſé plein d'eau, qui ne tariſſe jamais, même pendant l'été, & l'emplacement pour tendre ſera d'autant meilleur qu'il ſe trouvera au milieu des champs cultivés de toutes parts ; le boſquet propre à cette chaſſe doit être ſix, huit, dix ou douze fois plus long que large, c'eſt la raiſon pour laquelle on y pratique quelquefois trois, d'autres fois cinq, & même juſqu'à ſept allées ; & en cas qu'il ne ſe trouve point de buiſſon naturel, on en élevera d'artificiel ; on choiſit de jeunes plants de trois ou quatre bourgeons, bien forts & bien vigoureux, on les y plante depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars. Quand on peut les avoir en motte & les replanter ſur le champ, on eſt ſûr qu'ils réuſſiſſent beaucoup mieux, & on fera encore

mieux de les mettre ſur place dans un temps ſec que dans un temps humide; pour les faire croître plus vîte, on mettra du fumier à leurs pieds juſqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge de quatre ans; on les nettoiera de temps en temps, on ne leur laiſſera que trois ou quatre jets, & pendant les chaleurs de l'été, on les arrotera, ſi on en a la facilité, on élevera les jeunes plants hauts & touffus; pour que les oiſeaux y ſéjournent, on coupera tout le deſſus à pareille hauteur, & on y pratiquera des allées couvertes; on aura ſoin de bien fermer le boſquet, pour empêcher les animaux d'y entrer : on plantera le long des allées, des cornouilliers, des genevriers, des ſureaux, des noiſetiers, des mûriers blancs, & on garnira le dedans auſſi de genevriers, de lauriers, d'arbouſiers, de lentiſques, de lauriers-thyms, de houx, de buis, de myrtes, d'yeuſes, de tilleuls, de chênes, de liéges, d'ormes, d'aulnes, de trembles, d'oſiers, de peupliers, de ſaules, & de tous les autres arbres propres à faire des berceaux, & convenables aux climats; l'on plantera au pied de ces arbres de la vigne ſauvage, & de la vigne portant raiſin, & dans les bordures, de

même

même que le long du ruisseau qui pourra s'y trouver, des ronces; on plantera aussi quelques especes de troësnes, mais en petite quantité, parce que leurs baies ne plaisent pas beaucoup aux oiseaux; on y élevera sur-tout une grande quantité de figuiers, principalement des blancs, si le climat le permet; pour ce qui concerne la plantation de ces différens arbres, il est à observer que si on y veut planter des ifs, des cyprès, des myrtes, du buis, du genevrier, de l'olivier, & la plupart des arbres verds, il faut que ce soit en motte, & au printemps; on aura soin aussi de les tenir bas. Les lauriers, les chênes, les liéges & les yeuses, semés dans un bon terrein, bien cultivé, viennent plus vîte que ceux qu'on a multipliés par replant; les trembles, les chênes verds, les sanguins; les peupliers, les houx, les lauriers-thyms, les liéges, les lentisques, & quelques arbres arbrisseaux semblables, quoiqu'ils n'ayent point de motte, réussissent néanmoins quelquefois assez bien, pourvu qu'ils ayent de petites racines, & du vieux bois en suffisance. L'arbousier doit avoir au moins deux ans pour pouvoir être placé à demeure, sans quoi il ne reprendroit pas; le buis reprend en motte,

ou ſans motte, mais il faut qu'il ſoit jeune; cet arbriſſeau ne plaît pas à tous les Cultivateurs, on prétend qu'il eſt le réceptacle des ſerpens & d'autres animaux venimeux; le ſureau, le ſaule, l'oſier, le mûrier, le noiſetier, l'aune & l'orme reprennent même ſans chevelu & de boutures; on plante les figuiers à la diſtance d'environ vingt à vingt cinq braſſes de l'endroit que l'on deſtine pour placer le filet, & il eſt à obſerver que ſi on veut conſerver le genevrier, il ne faut jamais y toucher ni l'émonder; en un mot, on prendra toutes les précautions pour que le boſquet ſoit bien touffu & garni; pour l'y maintenir, on le taillera ſouvent, & on le tiendra net; ſi on n'a pas la commodité d'y pouvoir avoir un canal d'eau vive, on y mettra cinq à ſix abreuvoirs de pierre, longs de cinq ou ſix pieds, qu'on tiendra toujours pleins d'eau, en la changeant tous les trois ou quatre jours. Voilà tout ce qui concerne le boſquet; quant aux filets, il faut les avoir de la grandeur du terrein; on en emploie un, deux, & quelquefois même plus, ſelon la capacité du boſquet. Ces filets ſont compoſés de deux parties, d'un filet ſerré, dans le-

quel les oiſeaux ſe prennent, & d'un filet clair, qui ſe trouvant double, ſert d'armure au filet ſerré qui eſt dans le milieu, auſſi lui donne-t-on ce nom. Le filet ſerré eſt plus grand que ſon armure, & les mailles en ſont pareilles à celles du rets ſaillant, ou à peu de choſes près, il eſt ordinairement de ſoie ou de fil fort. Celui qui ſert d'armure eſt fait de groſſe ficelle, & chacune de ſes mailles eſt quarrée; quelquefois ce filet ſe trouve ramaſſé d'un nœud à l'autre, de la hauteur de deux palm s, & quelquefois il eſt tendu; on meſure chaque quarré de la grandeur de quatre palmes, c'eſt-à-dire, que d'un nœud à l'autre, il doit toujours ſe trouver la meſure d'une palme; on garnit ce même filet à ſon ſommet de petites ſonnettes de cornes ou de fer; ma s celles de corne valent beaucoup mieux, parce qu'elles vont & viennent plus aiſément; on met au milieu le filet ſerré & tout étendu par le haut, auſſi bien que l'armure, parce que quand on tire, on l'ajuſte avec l'autre; il y a pour cet effet deux petites cordes au bout d'un filet, on les nomme maîtreſſes cordes, parce qu'elles ſoutiennent le filet par le moyen des anneaux. On met le filet au milieu de

la place, & on le lui fait traverser en large, on le tient attaché à deux colonnes tournées en limaçon, & faites en forme d'escalier pour y pouvoir monter; & au sommet de ces colonnes il y a une poulie qui sert à tirer le filet plus facilement, & à le bien étendre; quand il est une fois tendu aux colonnes, on le lie par en bas vers la terre à différentes chevilles, avec plusieurs ficelles qui y pendent, & qui sont distantes l'une de l'autre de deux ou trois palmes, ce qu'on appelle pour cette raison le ficelage. C'est ainsi que le filet du milieu, comme le plus grand, se trouve vers le fond de l'armure fort distendu, & ramassé en tas; on le prend pour lors avec un bâton, & on le tire par les quarts de l'armure, sur-tout vers le milieu du large du filet, pour que les oiseaux puissent s'y embarrasser plus qu'ailleurs, en faisant à chaque quart, quand on souleve le filet, une espece de bourse; par ce moyen l'Oiseleur en abordant contre le filet, ramasse & y fait une espece de sac; on fait cette chasse le matin avant que les oiseaux aillent à la campagne, & le soir après qu'ils en sont de retour vers les quatre heures; on part pour cet effet d'un bosquet pour

aller à l'autre, vers le filet, par toutes les allées, en faisant du bruit avec un bâton, & en jettant des pierres & des mottes de terre, si c'est des becfigues qu'on veut attraper; mais si ce sont des grives, dont on veut faire la chasse, on va d'abord fort doucement, sans beaucoup de bruit, ensuite on fait plus de bruit quand on approche du filet, d'où vient le proverbe, *qu'aux Grives le sage, aux Becfigues le fou.* On est aussi dans l'usage pour empêcher les oiseaux de s'élever & de s'enfuir, de lâcher au-dessus du bosquet un émerillon ayant une sonnette au pied; on emploie encore pour le même effet une paire d'ailes, qu'on lie à une ficelle, au bout d'un bâton, avec une petite sonnette. Le pourchassement fini, quand on remarque qu'il n'y paroît plus d'oiseaux, on relâche les cordes des colonnes, on ramasse le filet avec les maîtresses cordes, on l'abaisse & on le porte, soit dans un sac à la maison, après avoir auparavant écrasé la tête aux oiseaux, soit dans une corbeille, si on a plus de facilité.

CHAPITRE XXVI.

De la façon de prendre les Oiseaux avec la Chouette.

QUOIQUE nous ayons déjà parlé en différens endroits de la chasse qu'on fait avec la chouette, comme nous ne nous sommes que fort peu étendus sur cet objet, nous allons en traiter tout au long dans ce Chapitre : 1°. pour cette chasse il faut choisir un endroit où il y ait beaucoup de haies, ou dans le voisinage duquel se trouve un bosquet, des buissons, &c. 2°. on commence cette chasse dans le temps du passage des becfigues, & on la fait durer tout l'hiver. On lie la chouette avec une ficelle longue de trois doigts, & on la place sur un pieu ou bien sur une petite cage qu'on a arrêtée & attachée à un bâton, de la hauteur d'une brasse & demie : on fiche le bâton ou le pieu à environ vingt-cinq brasses de distance de l'endroit où sont les haies : pour que la chouette soit bonne pour cette chasse, il faut qu'elle soit instruite à sauter continuellement

de la cage & du pieu en terre, & de la terre au pieu; celle qui le fait le plus ſouvent eſt la meilleure pour la chaſſe, c'eſt ainſi qu'on attire les oiſeaux ; enſuite, quand on les veut attraper, on tend des gluaux, c'eſt-à-dire, des verges ou baguettes engluées par-tout, à l'exception ſeulement de l'endroit par lequel on les prend; on en joint pluſieurs enſemble par le moyen d'un petit cercle de cuir; on a auſſi quatre bâtons, & même davantage, de la hauteur environ de deux braſſes, aſſez gros, & creux en dedans, tels que des bâtons de ſureau, on met un gluau dans chaque bâton, qui ſert comme de gaîne à ce gluau ; & on fiche dans les haies ou les buiſſons, en dehors, du côté de la chouette, les gluaux, à la diſtance d'environ huit à dix braſſes l'un de l'autre.

Pour mieux réuſſir dans cette chaſſe, on met quelquefois dans la cage ſur laquelle on a mis la chouette, un oiſeau, qui par ſon cri attire les autres oiſeaux ; l'Oiſeleur doit auſſi ſe tenir derriere un arbre, à quelque diſtance de la chouette, pour pouvoir la faire ſautiller quand il la voit tranquille, ſoit en lui jettant des mottes de terre, ſoit en lui faiſant ſimplement ſigne de ſa main ; on prend,

par le moyen de cette chasse beaucoup de becfigues, de gorges-rouges, de pinçons, de verdiers, de mésanges, & rarement des grives & des merles.

CHAPITRE XXVII.

Du filet fait en forme de truble, & de la méthode de se servir de ce filet.

LE filet à truble est fait à mailles ordinaires avec du fil; il est attaché à deux petits bâtons verts, de quelque bois pliant, de la grosseur à-peu-près de deux pouces, & de la longueur environ de trois ou quatre brasses; ces petits bâtons sont fichés au bout d'un bâton quarré, long de deux brasses & demie dans deux trous peu distans l'un de l'autre, & arrêté au même filet, en sorte qu'à voir ce filet ainsi disposé, on le prendroit pour un truble, dont on fait usage pour pêcher: les deux bâtons en question faisant l'effet d'un demi cercle, & s'élargissant par les bouts d'environ quatre brasses. Le Chasseur porte ce filet sur l'épaule, il a dans la main sa lanterne, & il tient de l'autre le bâton, qui sert de manche au filet;

quand l'Oiseleur découvre un oiseau à une distance proportionnée, il abaisse la truble & couvre l'oiseau; l'Oiseleur, outre l'attirail dont il doit être chargé, ainsi que nous venons de l'observer, doit avoir lié à sa ceinture ou au genou une clochette à vache, pour rassurer par-là les oiseaux; il sera aussi accompagné d'un homme chargé d'un fusil, afin qu'en cas qu'il ne puisse pas attraper des liévres avec ce filet, il puisse du moins les faire tuer. Rien n'est plus plaisant que de voir à la lanterne ces animaux se frotter le museau avec leurs pattes, & attendre ainsi qu'ils deviennent la proie du Chasseur.

On ne pratique pas la chasse à la truble en tout temps & en tout lieu; 1°. il faut que ce soit en automne & en hiver pendant la nuit, & attendre au moins, pour la commencer, six heures du soir; le temps pluvieux & chargé est le meilleur: on peut cependant encore la pratiquer dans un temps serein, pourvu qu'il ne fasse pas clair de lune; on choisit pour cette chasse les prés & les terreins en friche; car l'inégalité du terrein pourroit donner aux oiseaux la facilité de s'échapper.

CHAPITRE XXVIII.

De la façon de prendre les Oiseaux à la lanterne.

AYANT parlé dans le Chapitre précédent de la chasse qui se pratique par la truble au moyen de la lanterne, nous allons seulement parler ici de l'usage qu'on fait de la lanterne pour la chasse à l'arbalête & aux ramées. On suit pour l'ordinaire avec la lanterne la trace des grives : en hiver & vers la fin de l'automne, on va avec cette lanterne dans des bosquets, dans des bocages propres à y tendre le filet nommé *Toile d'araignée ;* & dans d'autres endroits semblables où les arbres ne soient pas trop hauts, on la porte tout autour pour découvrir plus exactement les oiseaux qui pourroient s'y trouver, & en cas que le buisson soit haut, on met dans le manche qui est dessous la lanterne un bâton pour la soulever, au moyen de quoi on va en avant avec avantage ; on tire avec l'arbalête ceux qui sont perchés

en haut, & on donne avec la ramée ſur ceux qui ſont bas.

Il faut que l'arbalête ſoit bonne, qu'elle ait un arc doux, & qu'elle ſoit enchâſſée de façon que ni l'arc, ni aucun ferrement ne puiſſe faire le moindre bruit en décochant le trait, afin que ſi l'on venoit à manquer ſon coup, on pût, ſans avoir mis l'oiſeau en défaut, le redoubler. Il n'y a point d'endroits, dit Olina, où ſe travaillent mieux les arbalêtes qu'à Florence.

La lanterne ſera faite de fer blanc, ou d'une bande de fer étamée, longue environ de neuf pouces à ſa baſe, large de même, ayant à ſon embouchure un peu plus d'un demi-pied, haute pareillement d'un demi-pied, large de même, longue de deux palmes en ſon couvercle, qui va en pente dans le milieu: il y a en deſſus un manche, & au-dedans une feuille de fer blanc diſtante de trois doigts du commencement du couvercle, pour empêcher que la flamme de la lampe ne brûle & ne détruiſe le fer blanc; en-deſſus, il y a un autre manche vuide pour y mettre un bâton, & en dedans on place dans le plat, au milieu d'un cercle pareillement de fer blanc, la lampe de terre avec une groſſe

mêche, de ſorte que la lanterne ſe trouve dans la totalité être d'une forme qui approche ſur les côtés de la triangulaire, & ſur le plat d'un quarré à angles inégaux.

La ramée eſt un battoir d'oſier large d'un empan, long du double, avec un manche de trois ou quatre braſſes fort léger. C'eſt avec ce battoir qu'on jette par terre les oiſeaux.

On attrape à cette chaſſe, non-ſeulement des grives & des merles, mais encore des pinçons, & la plûpart des oiſeaux qu'on attrape au rets ſaillant. Quand on fait la recherche des oiſeaux dans les boſquets, il faut avoir l'attention de la faire dans ceux qui ſont les plus à l'abri des vents, parce que c'eſt-là où les oiſeaux ſe réfugient plus qu'ailleurs.



CHAPITRE XXIX.

Du lieu destiné à prendre les oiseaux avec le filet volant, autrement dit rets-saillant.

LE terrein qu'on doit employer pour la chasse à ce filet doit être peu élevé, aussi les vallons y sont-ils très-propres ; il ne faut pas qu'il y ait aux environs ni arbres, ni autres choses sur lesquelles les oiseaux puissent se percher ; & en effet, plus les arbres en sont éloignés, plus la chasse en est copieuse ; ce terrein sera long d'environ cinquante brasses, & large au moins de vingt-cinq ; l'espace qu'on embrassera par les filets qu'on aura tendus sera couvert d'un rang de petites plantes de la même sorte, qui seront au plus hautes d'un demi-pied, & qui seront ou de lavande mâle, ou de lentisques, ou de buis, ou de myrte, ou de genevrier ; cette rangée de plantes sert à couvrir les cordes des côtés des filets ; on pratique autour de cet espace sur les côtés une allée large d'environ une brasse, & on termine cette allée par un

espalier fait avec les même plantes, mais qui doit être beaucoup plus fort & plus haut que la rangée qu'on a dressée dans le terrein : on range au milieu de cet espalier les cages des oiseaux chantans, après l'avoir préalablement éclairé dans les espaces où doivent entrer les cages ; on ôte à cet effet avec une serpe les petites branches, ou on y met exprès un cerceau; aux coins des quatre poulies qui font couler les cordes des filets, on dresse quatre touffes de semblables plantes, & on y ajuste quatre cages d'oiseaux choisis & des meilleurs ; ce sont ordinairement des pinçons. Il est encore à-propos, pour attirer les petits oiseaux, de faire au milieu du bosquet à droite une rangée d'osiers rouges ou de tilleuls, longue de trois brasses & large de deux : du même côté, on aura encore attention que le sol du terrein soit un peu relevé, & descende insensiblement pour favoriser le filet.

Il faut en outre une petite cabane : on la construira plus grande ou plus petite à volonté, mais il faut cependant qu'elle puisse suffire à pouvoir contenir quatre personnes, elle se fait en maçonnerie, ou bois de châtaignier, ou en roseaux, elle doit être couverte par-tout

de verdure ; il y aura dans le milieu un siége pour asseoir l'Oiseleur ; ce siége est une planche placée en droiture vis-à-vis le rets saillant ; on laisse à cette cabane une ouverture en guise de fenêtre aux fins de diriger la vue de l'Oiseleur ; tels sont les détails concernant le rets saillant d'une maison de campagne ; on peut s'en servir toutes les années sans beaucoup d'embarras, pourvu que les plantations soient bien gardées.

Les filets qu'on emploie pour le rets saillant doivent être également longs tous les deux ; celui de la droite a cependant plus d'étendue, ayant une demi-brasse ou une brasse de largeur de plus ; ces filets sont garnis à leurs bouts de deux perches d'aulne, autrement piquets, qui servent à les lier, & qu'on plante vers le bosquet aux quatre coins où on veut attacher ces filets ; d'autres les adaptent à une petite piece de bois en guise de poulie, qu'on fiche en terre ; l'extrémité du piquet est un fer qui entre dans une clochette ; le fer qui les tient ensemble & les cordes qui partant de la clochette vont aux filets, se nomment maîtresses, tandis qu'on nomme *concrines* celles qui sont du côté de la place en-dessus ; les maîtresses-cordes se joi-

gnent à un nœud qu'elles font elles-mêmes; après quoi à la diſtance de deux ou trois braſſes, quelquefois plus ou moins ſelon l'avantage de l'Oiſeleur, eſt un bâton qui ſert à tirer les filets & qui donne de la force pour les fermer en les rapprochant l'un contre l'autre; il faut renforcer les cordes & les ficelles qui ſervent pour leſdits filets, on leur donnera une couleur de terre ou verte.

Pour attraper les oiſeaux avec le rets-ſaillant, il faut une quantité de pinçons & de bons appellans; quant aux autres oiſeaux, il ſuffit d'avoir un appellant de chaque ſorte; rarement un oiſeau s'abat, s'il n'y a pas un appellant de ſon eſpece.

CHAPITRE XXX.

De la Pipée.

LA Pipée eſt une chaſſe des plus divertiſſantes, elle n'exige ni embarras ni peine; elle ne ſe fait que dans les temps des vendanges, le matin depuis la pointe du jour juſqu'au lever du ſoleil, & le

ſoir une demi-heure avant le ſoleil couchant, qui eſt le temps le plus favorable. Il y a paru en 1743 un petit traité ſur la Pipée; nous allons en donner un extrait dans cet Ouvrage, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur les objets que nous traitons.

Il faut d'abord choiſir le lieu propre à faire une pipée; les endroits élevés ne conviennent pas pour y en placer une, par pluſieurs raiſons; la premiere, c'eſt que les oiſeaux ne ſe couchent pour l'ordinaire que dans les fonds, pour pouvoir être abrités du vent pendant la nuit; la ſeconde, c'eſt que les arbres étant plus agités ſur les hauteurs que dans les fonds, il n'eſt pas poſſible d'y pouvoir faire tenir les gluaux, ils tombent à meſure qu'on les place; les endroits bas ſont donc ceux qui ſont favorables pour une pipée; on ne placera pas non plus la pipée dans le milieu d'une forêt; les oiſeaux s'enfoncent très-peu dans les forêts pendant la nuit, ils ſe tiennent même toujours à l'entrée des bois, parce qu'ils y trouvent plus facilement à manger; par conſéquent une pipée qu'on aura placée à peu de diſtance du bord de la forêt, d'un vignoble, ou d'un terrein couvert de gene-

vriers, eſt toujours très-bonne; il faut néanmoins que la pipée ſe faſſe dans un endroit tranquille, éloigné du bruit des villages, & des chemins trop fréquentés; il faut encore qu'elle ſoit ignorée des enfans, de peur qu'ils ne viennent roder autour.

Les endroits où il y a des fontaines, des ruiſſeaux, ou quelqu'eau dormante qui puiſſe ſervir d'abreuvoir aux oiſeaux, ſont préférables à tous autres, de même que ceux où il ſe trouve des meriſiers, ſi c'eſt pour les pipées de primeur, & ceux où il y a des épines blanches chargées de baies.

Comme une ſeule pipée ne ſuffit pas à pouvoir y aller tous les jours, ou au moins fort ſouvent, on fera bien d'en avoir pluſieurs en différens endroits; & ſi on pouvoit changer toutes les fois qu'on fait cette chaſſe, il n'en vaudroit que mieux.

L'endroit pour la pipée étant choiſi, on choiſira enſuite l'arbre; celui qui ſera le plus à l'abri, le plus éloigné & le plus ſéparé des autres ſera le meilleur; il ne faut pas que cet arbre ſoit trop haut, pour qu'il ne ſoit pas expoſé au vent ni aux injures de l'air; il faut auſſi qu'il ſoit couvert du taillis qui l'en-

vironne de fort près, passé le tiers & même la moitié de sa hauteur; si le taillis est plus haut, l'arbre ni la pipée n'en valent pas mieux, parce qu'il est trop caché; & s'il est trop découvert, les oiseaux qui sont défians naturellement, s'en approchent difficilement; d'ailleurs, comme ils apperçoivent les gluaux de loin, ils font beaucoup de difficulté de s'y poser, & il faut piper sans faux ton pour les engager; en un mot, pour qu'un arbre soit parfaitement bon, il ne faut pas le prendre écrasé, on doit toujours donner la préférence au chêne; mais il faut qu'il ait des branches courtes, droites, grosses au plus comme le bras, bien disposées & arrangées autour du tronc.

On étête au sommet de l'arbre une ou deux branches en différentes places, c'est-à-dire, on retranche le bout garni de feuilles; on en étête aussi quelques-unes dans le milieu ou le bas de l'arbre; on retranche aussi auprès du tronc les branches qui, ne pouvant servir, pourroient nuire par leur situation, par exemple, si elles étoient posées perpendiculairement l'une sur l'autre; en général, on évitera soigneusement que les branches de l'arbre soient confuses,

qu'elles ſoient à côté l'une de l'autre & de même niveau, & qu'elles ſoient mal diſperſées & diſtribuées ; ſi cependant les branches qu'on eſt obligé de retrancher peuvent ſervir à poſer le pied du pipeur, lorſqu'il tend l'arbre, il ne faut les couper qu'à un demi-pied de diſtance du tronc, afin qu'elles lui ſervent tant à monter plus commodément qu'à s'y tenir appuyé lorſqu'il tend une branche au-deſſus ; elles lui ſervent auſſi à deſcendre plus facilement, ſoit en tendant, ſoit en détendant.

Quelquefois, au lieu de préparer un arbre pour la pipée, on eſt obligé, quand il ne s'en trouve pas un ſuffiſamment gros, d'en employer pluſieurs petits, on fait pour lors la loge entre ces arbres; cependant, ſi on trouve un gros arbre à peu de diſtance d'un petit, on peut encore s'en ſervir & les tendre tous deux ; quoiqu'en général, une pipée ne ſoit pas excellente ſans arbre, il s'en eſt fait quelquefois dans des lieux où il ne s'en trouvoit point, ou du moins de très-petits, dont on ne laiſſoit pas néanmoins de préparer & de tendre quelques branches ; quand il n'y en a point du tout, ſi l'endroit eſt bon &

peuplé d'oiseaux, on se contente pour lors de faire des voûtes en étoile en plus grand nombre qu'à une pipée ordinaire; elles réussissent souvent très-bien.

Pour achever de mettre l'arbre ou les arbres de la pipée en l'état requis pour pouvoir être tendus & s'en servir comme il convient, s'ils se trouvent difficiles à monter, il faut avoir la précaution de couper un arbre bien branchu de côté & d'autre, de distance en distance, on en coupe les branches à un demi-pied du tronc pour s'en servir comme d'échelle; & après l'avoir coupé de la longueur nécessaire, on le lie par le haut, & on le serre bien avec une harre contre l'arbre de la pipée, à la hauteur des premieres branches, afin d'y pouvoir monter sans peine; on se munit d'une serpe, & quand on est parvenu à la hauteur qu'on veut préparer, on examine pour lors les branches qu'il convient de laisser & celles qu'il faut couper; on commence la coupe par le haut de l'arbre.

Après avoir coupé & fait tomber à mesure les branches nuisibles, & après avoir élagué celles qu'on réserve, on les taille, sans en oublier aucune, en

faiſant des entailles : ce qui ſe pratique en donnant de biais de petits coups de ſerpe ſur le deſſus des branches en droite ligne, à diſtance de deux pouces l'un de l'autre juſqu'au tronc de l'arbre. Ces entailles, ſans enlever le morceau, doivent être profondes de deux ou trois lignes ſelon la groſſeur de la branche, pour y pouvoir introduire & faire tenir les gluaux penchés ſur ſes branches, par le gros bout qui eſt taillé à cet effet, ayant ſoin en deſcendant de faire tomber tout le branchage coupé, ſans en laiſſer en l'air, de peur qu'il n'épouvante les oiſeaux; on prendra garde de donner à ces entailles trop de profondeur, ſur-tout dans les endroits où on eſt obligé de poſer les pieds, parce que les branches ainſi entaillées caſſeroient ſous celui qui tendroit.

Il ne faut pas que les oiſeaux puiſſent appercevoir les pipeurs; on conſtruit à cet effet une loge ou cabane, & même quelquefois pluſieurs, ſi le nombre des pipeurs eſt trop grand; c'eſt avec des branches qu'on forme le corps de la loge, elle doit ſur-tout être couverte de feuilles pour que les oiſeaux ne puiſſent appercevoir ceux qui ſont dedans.

On donne à cette loge la grandeur qui convient, à proportion de la quantité & de la qualité des perſonnes auxquelles on donne le plaiſir de cette chaſſe. Les petites loges ſont cependant meilleures que les grandes, & les oiſeaux en ſont moins effarouchés. La hauteur de la loge doit être de quatre, cinq ou ſix pieds pour pouvoir tenir dedans ſans être gêné.

Avant que de conſtruire la loge, il faut faire des avenues en aſſez grande quantité pour y placer les perches qui doivent être groſſes comme le bras & plus petites ſelon qu'elles ſe trouvent; on les plie de diſtance en diſtance, au nombre de trois ou quatre & plus ſi on veut, dans chacune de ces avenues. Ces avenues ſont des routes larges de deux ou trois pieds & plus; on les nettoie bien du bas pour que le Chaſſeur, qui va chercher les oiſeaux qui le méritent, ne ſe laiſſe pas tomber en ſe heurtant le pied à quelques branches, ou en s'embarraſſant les jambes dans les brouſſailles : on fait ordinairement ces avenues en forme de taillis depuis la loge & vis-à-vis ſes ouvertures, juſqu'à la longueur & la diſtance qui conviennent au pipeur. Elles doivent être

aſſez longues pour pouvoir y placer les perches éloignées de quelques pas l'une de l'autre. Les avenues préparées, on donne légérement ſur les perches pliées, quelques coups de ſerpe obliquement, pour faire les entailles, comme on a fait aux branches de l'arbre, afin d'y faire tenir les gluaux. On ſe donnera bien de garde de donner le coup de ſerpe trop fort ſur les perches pliées, qui caſſent à l'inſtant ſi l'entaille eſt un peu profonde.

Après tous ces préparatifs on en vient à la tente de la pipée; on entend par tendre la pipée, placer les gluaux & les diſtribuer tant ſur les branches de l'arbre que ſur les perches des routes; on commence le ſoir à tendre par les perches des routes, & on finit par l'arbre; & le matin c'eſt le contraire, on commence par l'arbre, & on finit par les perches, ſans que cela doive être myſtérieux; car on pourroit commencer indifféremment l'un pour l'autre; il faut une bonne heure pour la tente: on monte à cet effet ſur l'arbre avec une poignée ſuffiſante de gluaux, que l'on tient d'une main, car il en faut une libre pour ſe ſoutenir & les placer ſur toutes les branches préparées & entaillées;

c'eſt

c'eſt pour lors que l'on ſe ſert de l'échelle faite d'un arbriſſeau garni de branches, coupé à demi-pied du tronc : on commence à poſer les gluaux ſur les branches ſupérieures en deſcendant à fur & à meſure, autrement le pipeur emporteroit avec ſoi les gluaux dès qu'il les auroit placés ; on les poſe dans les entailles faites aux branches, à la diſtance d'un bon demi-pied & même plus s'ils ſont longs ; & quand ils ſont courts, on les rapproche un peu, on les couche & on les penche ſur les branches l'un ſur l'autre, à la hauteur d'environ quatre doigts ſur l'arbre, & d'environ trois doigts ſur les perches, à peu-près de la largeur du corps des oiſeaux, obſervant de les placer en droite ligne le long de la branche ; l'arbre étant une fois tendu & garni de gluaux du haut en bas, on tend enſuite les perches des avenues ou routes, en mettant les gluaux à moindre diſtance que ſur l'arbre, ſans qu'ils penchent ni d'un côté ni de l'autre ; le tout étant tendu, il s'agit de faire placer tout le monde dans la loge ; le pipeur y entre le dernier, & s'y repoſe pendant quelque temps, on garde pour lors le ſilence.

La pipée ſe fait ordinairement deux

fois le jour, le ſoir & le matin; il faut avoir fini de tendre le ſoir entre quatre & cinq heures, ſi elle ſe fait dans l'arriere-ſaiſon, à cauſe de la briéveté des jours; mais ſi on la fait dès le mois d'Août, il ſuffit d'avoir tendu à cinq heures & demie & même plus tard : on peut piper juſqu'à ce que la nuit ſoit cloſe, & le matin, on pipe depuis la pointe du jour juſqu'à huit, neuf, & même dix heures, ſelon le temps & la ſaiſon; les momens précieux pour la pipée ſont le matin au lever du ſoleil, & le ſoir à ſon coucher; c'eſt ordinairement à ces heures-là qu'eſt le fort de la chaſſe.

On commence d'abord par frouer pour attirer les oiſeaux, & exciter leur curioſité; cela ſe fait en ſoufflant dans une feuille de lierre, à laquelle on fait un trou rond avec les dents, l'ongle, ou un couteau, en levant la principale côte du milieu à un tiers de diſtance de la queue, de la largeur de ce trou qui eſt rond, on y paſſe un gros grain de chenevis; en ſoufflant dans cette feuille pliée en deux dans ſa longueur, on contrefait un petit oiſeau qui appelle les autres à ſon ſecours : ce qu'il ne fait que lorſqu'il a rencontré l'ennemi commun, ſoit hibou, ſoit chouette ou au-

tre ; d'abord que ce petit oiſeau buiſſonnier fait ce cri, tous les autres s'animent & accourent en foule cherchant de côté & d'autre pour trouver l'objet de leur haine & lui livrer bataille : on frotte auſſi avec la lame d'un couteau, dont on applique le tranchant en long ſur les deux lévres, & pour lors on contrefait un moineau, qui fait ce cri dès qu'il apperçoit l'ennemi ou quelque bête qui a coutume de lui faire la guerre.

Pluſieurs perſonnes font un petit ſifflet avec un peu de cire & une plume de corbeau, de pigeon ou de volaille, & s'en ſervent à frouer, ce qui ne fait pas mal ; d'autres ſe ſervent de ce petit ſifflet, ou ils font un trou par-deſſus ou au bout, qui diverſifie le ton en poſant le doigt deſſus & le relevant alternativement ; ils contrefont ainſi le cri d'une méſange en colere, & qui apperçoit quelque choſe de préjudiciable.

Après avoir froué quelque temps pendant lequel on prend ſouvent beaucoup d'oiſeaux, & ſur-tout des rouges-gorges, on en garde quelques-uns que l'on fait crier de temps en temps, & on donne quelques coups de pipeau en contrefaiſant la chouette & le hibou ; il faut

faire en ſorte de les imiter ſi bien qu'ils y ſoient trompés eux-mêmes, puiſqu'ils viennent ſe poſer ſur l'arbre incontinent après le ſoleil couché, ſi le pipeur ſait bien piper : s'ils ne font qu'approcher ſans ſe poſer ſur l'arbre, ils s'y poſeront bientôt, ſi le pipeur contrefait la ſouris avec ſa bouche ; & s'il fait remuer en même-temps quelques feuilles ſéches, ſoit de la loge, ſoit de celles qui ſont à terre; car ſi on ſortoit de la loge, ils n'approcheroient point. On donne les premiers coups de pipeau un peu fort, pour que les oiſeaux entendent de loin, mais il en faut diminuer le ton, à meſure que les oiſeaux approchent; ſinon ils ſeroient rebutés dans l'inſtant. Lorſqu'ils ne paroiſſent point aſſez animés, on fait crier de temps à autre quelques oiſeaux déjà pris, en faiſant attention à ne point laiſſer crier faux. On s'appercevra très-bien lorſque les oiſeaux au lieu de s'approcher s'éloigneront.

Quant aux pipeaux ou appeaux, ils ſe font de pluſieurs façons, les uns en font avec une écorce de meriſier bien ratiſſée, polie & applanie avec le couteau ou le canif, ils la mettent entre deux morceaux de plomb propres à mettre

dans la bouche de la largeur d'un quart de pouce, & de la longueur d'un pouce & demi; d'autres en font avec un morceau de coudrier, qu'ils fendent & qu'ils rejoignent après avoir applani les deux parties séparées & y avoir levé un petit morceau très-mince, qu'on appelle *languette*, de la longueur de sept ou huit lignes, qu'ils rétrécissent auparavant avec la pointe d'un canif; ils font une ouverture suffisante à ces deux parties pour faire passer l'air entre deux; ils les rejoignent & les lient par les bouts avec une ficelle, & ils s'en servent pour piper; ils augmentent l'ouverture pour grossir le son; il y a encore des Oiseleurs qui font des pipeaux avec un morceau de coudrier, dont ils levent un morceau dans le milieu, ils applanissent le morceau par-dessous & la *hoche* dont il est tiré, ils mettent pour lors dedans une feuille d'une espece de chiendent large, ou une écorce de merisier ou de cerisier, ou un bout de petit ruban de soie, & ayant appliqué & rejoint le morceau enlevé qu'on met en sa place, ils laissent entre deux un espace à faire passer l'air, qu'on diminue ou augmente jusqu'à ce qu'il soit au point desiré, & ils s'en servent à piper après

l'avoir ajuſté à leur gré ; quelques-uns ſe ſervent ſimplement de feuilles d'herbe large au moins de deux ou trois lignes, celles de chiendent ſont les meilleures ; ils tiennent cette feuille d'herbe entre les doigts & l'approchent de leur bouche ; c'eſt ainſi qu'ils contrefont le hibou & la chouette de temps en temps.

Chaque oiſeau qu'on fait crier attire pour l'ordinaire ceux de ſon eſpece, cependant la rouge-gorge attire preſque tous les autres, & elle fait peu de bruit ; le pinçon attire les groſſes & petites grives, les merles, les geais, les pies ; les plus petits attirent communément les plus gros ; on prend fréquemment tous les oiſeaux qui grimpent aux arbres, tels que le pievert ; pour l'attirer, il ne s'agit que de frapper avec ſon couteau ou avec un petit bâton contre le talon ou la ſemelle de ſon ſoulier, ou même contre l'arbre à leur imitation ; dès qu'ils entendent frapper, ils viennent ſur l'arbre & deſcendent ſouvent par curioſité juſque ſur la loge, enſuite ils remontent, & vont le long d'une branche qu'on a faite exprès pour eux, en préparant l'arbre de la pipée. Dès qu'on a pris des oiſeaux, on les tue ou on les renferme dans un ſac

maillé, afin de les y conſerver en vie pour en avoir de propres pour crier quand il eſt néceſſaire ; on tuera ſurtout ceux qui ont le cri aigre & peu naturel, & qui font ſauver les autres au lieu de les faire approcher.

On ne pipe pas en toutes ſortes de ſaiſons indiſtinctement ; la ſaiſon la plus avantageuſe pour faire la pipée avec ſuccès, c'eſt pendant tout le mois de Septembre, & pendant la premiere quinzaine d'Octobre, communément avant & après les vendanges ; on peut cependant la faire plutôt ou plus tard ſelon les circonſtances ; on choiſira un jour tranquille qui ne ſoit ni trop chaud ni trop froid ; un temps pluvieux ne vaut abſolument rien : mais, ſi après une pluie douce le temps devient calme, on peut aſſurer que le pipeur attrape beaucoup plus d'oiſeaux & que ſouvent il n'y vient pas même à temps. Le vent eſt très-contraire à la pipée ; une petite gelée blanche dans l'arriere-ſaiſon attire beaucoup de pinçons, qui ne viennent guère à la pipée, ſans y amener de groſſes grives ; celles-ci vont ordinairement par bandes, & il ne s'en retourne que très-peu.

Avant de finir le chapitre de la pipée

il eſt à propos de dire un mot de ce qu'on entend par gluaux; ce ſont des petits oſiers ſans feuilles de la longueur de quinze à dix-huit pouces ſans nœuds & même ſans boutons s'il eſt poſſible; les plus déliés, les plus minces & les plus droits ſont les meilleurs; les oſiers dont ſe ſervent les tonneliers ne ſont pas bons, tant à cauſe de leur couleur jaune que par rapport à la grande quantité de moëlle qui s'y trouve.

La vraie ſaiſon pour couper les gluaux eſt pour l'ordinaire dans le mois de Septembre, après les avoir coupés, on les laiſſe pendant quelques heures au ſoleil, pour amortir les feuilles & l'écorce; on enleve enſuite ces feuilles en commençant de la cime au gros bout. Les brins de bouleau & d'orme paſſent pour excellens pour des gluaux; on évitera ſoigneuſement d'en caſſer la pointe; les feuilles étant ôtées, on raſſemblera les gluaux par paquets, & on les rendra égaux par la cime; on les coupera enſuite par le gros bout de la longueur qu'on voudra les avoir; les plus longs ſe placent ſur l'arbre, & les plus courts ſur les perches; étant coupés de la longueur convenable, on les taille par le gros bout avec un canif en

forme de petits coins, pour qu'ils entrent & tiennent facilement dans les entailles qu'on fait aux branches, sur lesquelles on les place en tendant; quand on a ainsi taillé les gluaux, on les égalise par le gros bout en les laissant poser sur une table unie, & pour les durcir par le bout, on les fait poser sur un peu de braise allumée, ou dans des cendres chaudes, sans cependant trop les brûler.

Les gluaux étant ainsi ajustés, il ne s'agit plus que de les engluer. Après avoir préparé la glu avec l'huile, comme nous le dirons ci-après, on en prend avec la cime des gluaux, ou avec une spatule de bois; quand il y en a dessus suffisamment pour les engluer, on les tient par le gros bout dans les deux mains, séparés par moitié autant dans l'une que dans l'autre; on les tortille & on les frotte ensemble jusqu'à ce que la glu se soit repandue & attachée égalément par-tout, à l'exception du gros bout, que l'on tient empoigné, qu'on n'englue point de la longueur de trois ou quatre pouces, afin de pouvoir les manier sans se poisser les doigts. Les gluaux mis en cet état, on les enveloppe dans une toile cirée

qui les excéde un peu, & qu'on frotte d'huile ; à défaut de toile cirée on les met dans une peau, un parchemin, ou dans une écorce de tilleul gros comme la jambe, & qu'on tire dans le temps de la féve ; il faut enfuite ficeler bien fort les paquets de gluaux, & les conferver au frais.

CHAPITRE XXXI.

De la Glu.

Il y a deux fortes de glu ; l'une d'écorce de houx, qui eft la meilleure, & celle d'écorce de gui qui vient par gros bouquets verts fur les arbres ; on en peut encore préparer avec des écorces d'autres arbres. Pour faire la glu de houx, on prend de l'écorce de cet arbre dans le temps de la féve, celle du plus gros eft la meilleure ; lorfque le temps de la féve eft paffé, comme il eft très-difficile d'avoir l'écorce dont on a befoin, on coupe le pied de houx par petits morceaux, qu'on met dans un chaudron plein d'eau, & auquel on donne quelques bouillons ; l'écorce fe fépare

pour lors plus facilement d'après le bois, que si elle étoit en séve ; on commence d'abord par ôter, enlever & jetter la premiere écorce, qui est une petite pellicule brune, on prend le surplus de l'écorce jusqu'au bois, qu'on met dans un pot de terre ou dans un vaisseau dans la cour, ou bien on l'enterre pendant dix ou douze jours dans un lieu humide pour la faire pourrir : quand elle est dans cet état, on la pile jusqu'à ce qu'elle soit réduite en bouillie, soit dans un mortier, soit dans un moule de pierre ; plus on la pile, plus elle donne de glu : quand l'écorce du houx est dans cet état, on la porte à une fontaine d'eau claire, la plus froide est la meilleure ; à défaut d'eau de fontaine on se sert d'eau de puits, qu'on fait tirer dans une auge de pierre ; cependant l'eau courante vaut toujours mieux : on met cette écorce pilée dans une petite terrein, & avec un bâton en forme de spatule, on remue cette écorce pilée, qu'on a réduite en pelotte, en y mettant de temps en temps un peu d'eau, jusqu'à ce que la glu se prenne au bâton dont on se sert pour la remuer ; on l'étend ensuite souvent dans l'eau pour faire tomber ce qui reste d'écorce mal pilée ; plus la glu

eſt nette, plus elle eſt forte pour arrêter les oiſeaux les plus vigoureux; il faut néanmoins prendre garde en lavant la glu, qu'elle ne ſe convertiſſe en huile.

La glu de gui eſt plutôt faite, puiſqu'on en peut avoir du matin au ſoir; il s'agit d'avoir uniquement des branches de gui ſans feuilles ni graines, qui ne vaillent abſolument rien; on les froiſſe & on les écraſe avec un marteau pour ſéparer les bois d'avec l'écorce; quand on a ſuffiſamment d'écorce, on la pile & on la lave comme celle du houx; elle eſt plus difficile à raſſembler dans la terrine, à cauſe de la quantité de filandres blanches qui tiennent fortement à la glu, mais on les fait partir à force de les tirer & les ſéparer de la glu en la lavant dans l'eau fraîche.

Il faut actuellement donner la préparation de la glu pour pouvoir s'en ſervir avec ſuccès; c'eſt même par-là que nous finirons ce Chapitre. Quand on achete de la glu, il faut d'abord commencer à la relaver; car pour qu'elle ſoit bonne, il ne lui faut point d'ordure; la glu de couleur jaune eſt la meilleure, c'eſt celle du houx, celle de gui eſt plus verte, quand elle eſt brune ou noirâtre, elle ne vaut abſolument rien, elle eſt

trop vieille, on ne laiſſera point d'eau dans le pot où on la mettra, & on jettera par-deſſus de l'huile d'olive environ une demi-once par livre, on la mêlera à force de la broyer avec une ſpatule de bois pour l'incorporer; à défaut d'huile d'olive, on pourra ſe ſervir de l'huile de chenevis, de lin ou de noix; comme l'huile ſert à amollir la glu, on doit avoir la précaution d'en employer moins dans un temps chaud que dans un temps froid, & on fera même très-bien d'en mettre moins d'abord que plus; dans les temps de pluie, d'humidité, de brouillards & de roſées, on fait uſage de beaucoup plus d'huile; s'il arrivoit qu'il ſe trouvât trop d'huile dans la glu, on pourroit la relaver & la remanier dans de l'eau bien fraîche qui diſſipera l'huile: on obſervera auſſi de ne jamais manier la glu avec les mains, qu'elles ne ſoient bien mouillées ou huilées, & s'il arrivoit qu'elle s'y fut attachée, on aura recours à l'huile qui l'enlevera totalement.

CHAPITRE XXXII.

Comment les oiſeaux ſe mettent en mue, & de la méthode qu'on emploie pour les aveugler.

ON eſt parvenu à découvrir la méthode de mettre en mue les oiſeaux & de les aveugler, afin que, ne jettant point au printemps & en été le feu de leur chant, ils puiſſent être d'une plus grande utilité pendant l'automne & l'hiver, dans le paſſage que les petits oiſeaux font de la montagne à la plaine : voici la façon avec laquelle on s'y prend. Vers la fin d'Avril on prend deux ou trois oiſeaux de chaque ſorte, & beaucoup plus de pinçons, on le retire peu-à-peu du grand air pour les plonger dans les ténébres; on les met pour cet effet dans une chambre ſéche, qu'on rend obſcure, ou bien on met les cages où ils ſont dans pluſieurs coffres avec du ſable en deſſous; pour rendre la chambre totalement obſcure il faut employer environ douze ou quinze jours; on commence d'abord par fermer un peu la porte ou la fenêtre qui donne le

plus de jour à la chambre, on lui en ôte journellement de plus en plus, juſqu'à ce qu'enfin il regne une obſcurité totale; on prendra garde qu'il ne reſte pas même dans la chambre de ſoupirail, car il ſeroit nuiſible aux oiſeaux; on éloignera du voiſinage de cette chambre tout oiſeau qui chante; chaque deux jours on nettoiera, ou même on changera la planche qu'on tient deſſus les cages pour que la puanteur ne rebute pas ces oiſeaux; on leur mettra auſſi de la nouvelle nourriture dans le mangeoir, & on changera l'eau de leurs abreuvoirs; on les tiendra même plus grands qu'à l'ordinaire; ce ſera le ſoir à la lumiere qu'on fera cette beſogne; on aura auſſi attention de maintenir ces oiſeaux nets de poux. Pour y réuſſir, il eſt à propos de les changer de cage une fois tous les mois.

On attache les cages au mur l'une auprès de l'autre, ou bien on les enfile avec des anneaux à une perche au milieu de la chambre, & en cas qu'il y ait quelque oiſeau qui chante, on lui arrache la queue.

On les tire de la chambre obſcure pendant le courant d'Août, mais il ne faut leur donner du jour que peu-à-peu,

ainſi & de la même façon qu'on leur a ôté ; cependant on ne le fera pas avant qu'ils aient été purgés : on les purge ordinairement à l'entrée & à la fin de la mue ; on leur met à cet effet, pendant quatre ou cinq jours, du ſuc de bette bien coulé & clarifié avec un peu de ſucre rouge dans l'eau de leur abreuvoir ; on leur laiſſe enſuite quelques jours d'intervalle avant que de les mettre au grand air ; on leur donne en même-temps quelques feuilles de bette à manger, & on met encore dans leurs cages un morceau de plâtre. Les oiſeaux qu'on deſtine pour la mue ſe mettent ordinairement en cage au mois d'Octobre pour avoir le temps de ſéparer les bons d'avec les mauvais, & en effet, ceux qui ne chantent point depuis ce temps juſqu'à la fin de Mars, ne ſont pas propres pour la mue ; on les habituera auſſi à manger de l'herbe, parce que ſans cela ils ne ſeroient pas en ſureté dans la mue, pendant lequel temps on leur donnera trois fois de la bette ; pour les y habituer, on leur ôte le matin pendant quatre heures la nourriture ordinaire pour leur donner en place des feuilles de choux, de laitron.

On eſt auſſi, en pluſieurs endroits, en

usage d'aveugler les oiseaux, afin que, n'étant pas dissipés par la vue de la campagne, ils puissent chanter plus attentivement ; cela se pratique sur la fin de la lune avec des ferremens de la grosseur des yeux de l'oiseau, bien chauds, sans néanmoins être trop rougis au feu ; on touche les deux yeux en même temps avec ces ferremens ; on a soin par cette raison qu'ils soient égaux & chauffés au même degré, sans quoi les oiseaux se trouveroient exposés à un tournoiement de tête continuel, ce qui n'est pas agréable à voir ; on ne met point en mue les oiseaux qu'on destine pour le seul plaisir du chant ; quand on les tire de la mue, il ne faut point les mettre à découvert pendant plusieurs jours & encore moins au soleil, parce qu'ils y souffriroient, & que ceux qui ne seroient point aveugles, courroient risque de le devenir ; on peut, durant la mue, leur souffler trois ou quatre fois du vin fort pour les garantir des poux.



CHAPITRE XXXIII.

De la façon d'apprêter les peaux des oiſeaux pour les différens uſages auxquels on les emploie.

Quand on veut garder des peaux, on ne ſe ſert que de celles des oiſeaux qui ont été tués, & non pas de ceux qui ſont morts de maladie ; il ne faut pas non plus que les oiſeaux ſoient dans le temps de leur mue, c'eſt-à-dire dans leur changement de plumes.

Voici actuellement la méthode qu'on obſerve pour préparer ces peaux. Après avoir élargi la peau du col à force de la ſouffler, on la découvre autant qu'il eſt poſſible avec un petit couteau dont le tranchant ſoit bon ; on fera une ouverture qu'on continuera au-deſſus juſqu'au bout de la queue ; on tirera enſuite la peau avec patience en ſe ſervant de ſes doigts ; en décharnant & en coupant en même-temps les petits nerfs ou ce qui peut embarraſſer, & en rompant les oſſelets aux endroits où ils peuvent ſe joindre aux ailes & aux cuiſſes ; ſi la tête

est petite, on pourra la laisser, en insérant néanmoins dans le bec de la chaux en poudre mêlée avec de la myrrhe aussi pulvérisée, ou bien on l'écorchera en tirant la peau à rebours.

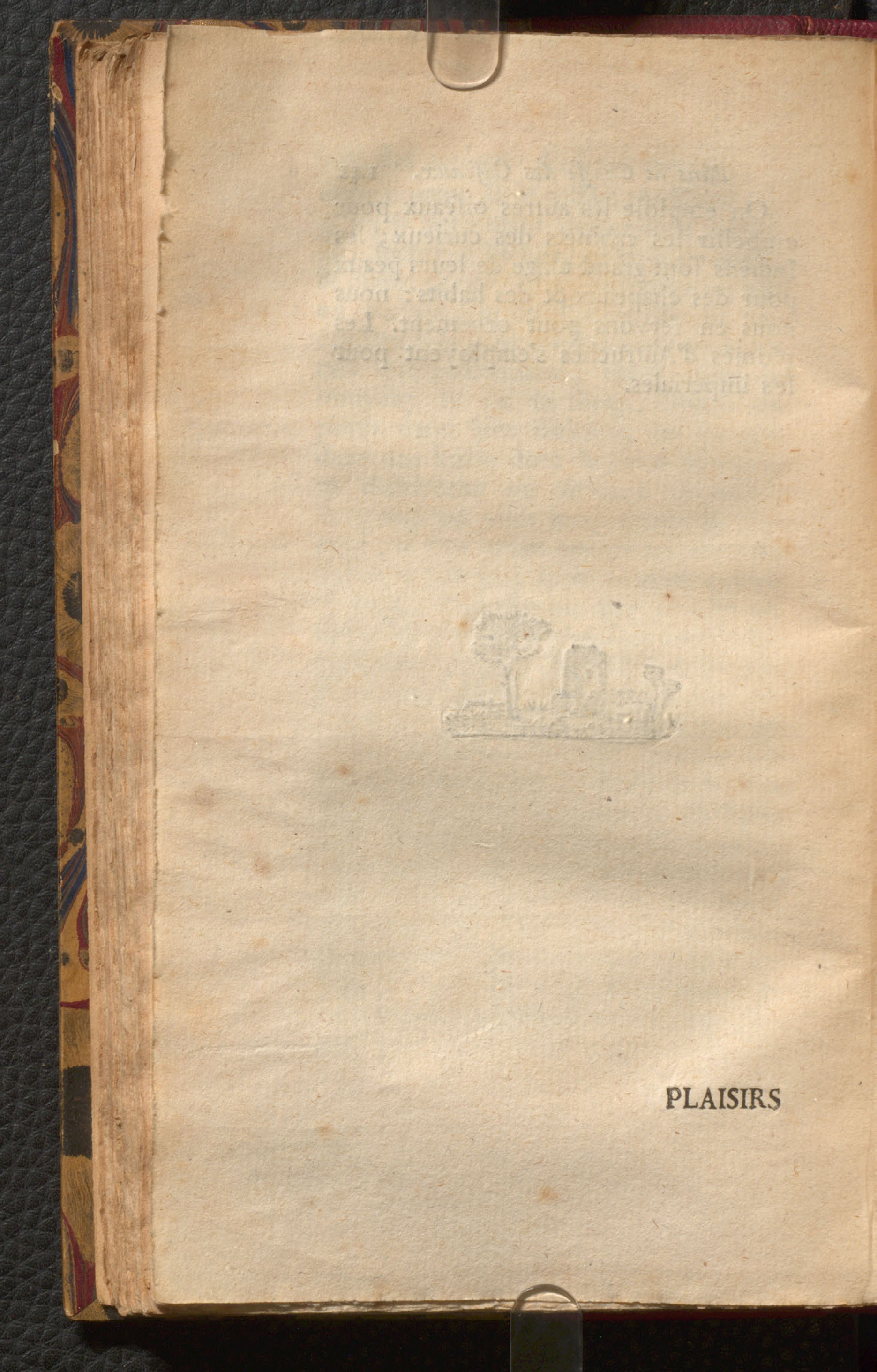
Quand la peau est détachée de cette maniere, on peut la rajuster de façon que l'animal paroisse vivant, & en orner les cabinets des curieux. On remplit à cet effet la peau de coton où il y ait un peu d'absynthe, on recoud l'ouverture & on ajusté les ailes & les jambes avec du fil de laiton.

Quand on veut employer ces peaux à d'autres usages, pour en faire, par exemple, des couvertures de gants ou de manchons, on s'y prend d'une autre façon; quand on a détaché la peau, on l'étend sur une petite table avec la plume, de façon cependant que celle-ci ne se hérisse point, & avec un peu de fil on la pique de chaque côté pour pouvoir mieux l'étendre; on enleve ensuite ce qui s'y trouve de plus gras & de plus charnu, & on recoud avec de la soie les ruptures qui ont pu se faire; on enduit ensuite cette peau de colle faite avec une poignée de farine, une pincée de sel commun fin, & autant de bon vin blanc qu'il en faut pour la détremper & la ré-

duire comme de la colle à chaſſis de papier ; la peau étant ainſi enduite, on la met ſécher à l'ombre au vent du nord, & quand elle eſt ſéche, on nettoie la peau en raclant, la colle s'en détache par écailles. Si la peau conſerve encore après cela quelqu'humidité, on l'empâte de nouveau & on la ſéche ; toutes les peaux étant bien ſéchées, on les met dans une boëte dont le fond ſera garni d'abſynthe ou de bois de roſe, & quand on veut leur donner de l'odeur, il faut avant que de les lever de deſſus la tablette, après en avoir enlevé la colle, leur donner une couche ou deux de quelque compoſition odorante avec une éponge, à volonté, & ſelon le bon plaiſir de celui qui opere. Les oiſeaux dont on a coutume de mettre les peaux en uſage, ſont les canards, les faiſans & les paons, à cauſe de la couleur changeante du plumage de leurs cols. On ſe ſert des peaux de cignes, de vautours, de cigognes pour la chaleur ; mais dans l'apprêt de ces ſortes de peaux, on ſe ſert de vinaigre au lieu de vin, on y diſſout un peu de ſel commun & d'alun de roche, & on leur donne pluſieurs couches de ce mélange, ſelon le beſoin.

On emploie les autres oiſeaux pour embellir les cabinets des curieux; les Indiens font grand uſage de leurs peaux pour des chapeaux & des habits : nous nous en ſervons pour ornement. Les plumes d'Autruches s'employent pour les impériales.





PLAISIRS



PLAISIRS DES *GRANDS SEIGNEURS*, DANS *LES OISEAUX DE FAUCONNERIE.*

CHAPITRE I.

De l'Autour.

L'AUTOUR eſt un oiſeau de proie des plus grands ; c'eſt une eſpece d'épervier. Les fauconniers en diſtinguent de cinq ſortes : 1°. l'autour femelle, c'eſt le plus noble : 2°. le demi-autour, qui eſt maigre & peu prenant, 3°. le tiercelet qui eſt le mâle de l'autour ; 4°. l'épervier, & 5°. le ſabek.

L'autour eſt de couleur fauve ſemée de taches jaunes : il a les yeux noirs

& enfoncés. Pour être bon, il doit avoir la tête pointue, le bec gros & recourbé, le col long, la poitrine grosse, les serres grosses & longues, la queue longue les pieds verds. L'autour est pour la basse volerie, telle que les perdrix, faisans, canards, cannes, oies sauvages, lapins & lievres. Il est rusé de son naturel, & c'est de tous les oiseaux celui qui est d'un plus grand profit pour la chasse. Avec deux autours qu'on tient séparément aux deux extrémités de la chasse, on prend facilement un grande quantité de perdrix.

Pour les bien dresser, il faut les nourrir à la main, & les paître de chair de volailles. Quand ils commencent à se percher, on les accoutume au bruit des chevaux, & à se rendre sur le poing avec un tiroir, (c'est une paire d'ailes de quelque volaille qu'on lui montre.) Tous les matins il faut les jardiner au soleil, c'est-à-dire, les y exposer. Pour qu'un autour vole bien, il ne faut pas qu'il fasse trop chaud. Il faut aussi leur donner le temps de guetter les perdrix à la remise, & ne chasser qu'à l'abri du vent; on ne doit pas garder longtemps les autours sans les faire voler; ceux qui dans cette chasse volent le plus

bas ſont les meilleurs. Les autours ſont les vrais oiſeaux propres pour la chaſſe du canard, parce qu'ils fondent d'un ſeul coup d'ailes ; pour les dreſſer à leur chaſſe, on leur montre quelquefois des canards domeſtiques, enſuite on les porte ſur le bord des étangs ou des marais où il y a des canards. Dès que les canards ont vu l'autour que l'on tient ſur le poing, ils prennent la volée ; mais l'autour part auſſi-tôt droit à eux & en ſaiſit toujours quelqu'un. L'autour eſt encore fort propre pour la chaſſe du lapin ; il ſuffit, lorſqu'on commence à l'affaiter, de lui faire voir quelques lapins vivans : enſuite on va ſe promener le matin & le ſoir dans quelque garenne, & l'autour fond ſur ceux qu'il apperçoit.

Les autours font leurs nids dans les forêts & les montagnes.



CHAPITRE II.

De l'Epervier.

L'ÉPERVIER est un oiseau de proie dont le plumage varie beaucoup suivant la diversité de l'âge. On reconnoît l'épervier à sa grosse tête, à son bec court, crochu, très-fort, dont la base est couverte d'une peau nue, où sont placées ses narines ; il est courbé dès son origine ; sa langue est large, épaisse, charnue ; assez semblable à la nôtre ; sa vue est très-perçante ; ses jambes sont fortes, musculeuses, couvertes de plumes jusqu'au talon ; ses doigts sont au nombre de quatre, dont trois devant & un derriere qui est le moins long ; ils sont armés d'ongle forts, crochus & aigus, celui du doigt extérieur de devant est plus court que les autres. La femelle est d'environ un tiers plus grande & plus grosse que le mâle ; elle est mieux faite, plus forte & plus courageuse ; celle de l'espece commune est à peu près de la grosseur d'un pigeon, elle est longue de quatorze pouces, depuis le

bout du bec juſqu'à la queue ; ſon bec depuis ſon crochet juſqu'aux coins de la bouche, a dix lignes de long, ſa queue ſix pouces & demi, & ſon pied un peu plus de deux pouces ; elle a plus de deux pieds de vol : ſes ailes pliées s'étendent juſqu'aux deux tiers de la queue. La tête & preſque tout le plumage de deſſus le corps ſont bruns, mêlés de rouſsâtre : l'occiput eſt varié de quelques taches blanches. La gorge eſt blanchâtre & variée de taches longitudinales brunes, le reſte du plumage de deſſous eſt la plupart d'un blanc rouſsâtre, rayé de bandes traverſales brunes, mêlées de roux, & au milieu de chaque bande eſt une petite pointe qui deſcend le long de la tige de la plume. Pluſieurs de ces plumes ſont terminées par une tache faite en fer de lance. L'aile eſt brune, tranſverſalement rayée de brun plus foncé & de rouſsâtre : la plume la plus extérieure ou la premiere, eſt la plus courte, & la quatrieme eſt la plus longue : les barbes extérieures des ſix premieres plumes forment une dentelure comme celle d'une ſcie : depuis la troiſieme juſqu'à la ſixieme incluſivement, les barbes deviennent tout à coup plus courtes que les autres, à

l'endroit où finissent ses moyennes plumes, la queue est d'un gris foncé, rayé de bandes larges transversales brunes; la membrane qui réunit la base du bec est d'un jaune verd; le bec est bleuâtre, & son crochet noir; ses pieds sont jaunes, & les ongles noirs : on a donné au mâle le nom d'*émouchet*, ou de *mouchet;* il est pour l'ordinaire beaucoup moins roux, & le blanc de dessous son corps n'est pas moins mêlé de roussâtre; le brun de son dos est moins foncé que celui de la femelle, il tire un peu sur le cendré.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays, l'espece en est même assez nombreuse en hiver, il est très-maigre, & ne pese pas six onces, le volume de son corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie; la femelle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts, elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Cet oiseau, tant mâle que femelle, dit M. de Buffon, est assez docile, on l'apprivoise aisément, & on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse des-

truction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. L'espece de l'épervier, ajoute M. de Buffon, est plus nombreuse qu'elle ne paroît, puisqu'indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons de l'année il en passe en grande quantité dans d'autres pays. Belon fait mention du passage des éperviers, & donne la description de la méthode qu'employent alors les oiseleurs pour les prendre; il faut lire cet article dans l'ouvrage même de cet ornithologiste. Les oiseaux, les lapereaux, les rats, les taupes, les grenouilles sont pour les éperviers une nourriture excellente. On donne parmi les chasseurs le nom d'*Epervier ramage* à celui qui a volé dans les forêts, qui a été à soi, & qui n'a jamais été pris pour être instruit. L'*Epervier royal* est celui que l'on a pris dans le nid, & qui a été élevé & instruit pour la chasse.

Les meilleurs éperviers pour la chasse viennent de l'Esclavonie; ils muent au commencement du printemps; on les met dans une chambre où ils puissent se promener librement, & on leur construit deux cages, une au levant, &

l'autre au couchant : au milieu de la chambre sont plusieurs perches, au haut desquelles on attache de la viande de mouton, de poules ou de vieux pigeons : on leur en donne deux fois par jour, mais seulement une fois quand on veut les faire voler pour le lendemain, afin de les affamer un peu, & de les forcer à poursuivre leur proie avec plus de chaleur. L'épervier n'est pas fidele à son maître, il épie sans cesse le moment de s'évader & de recouvrer sa précieuse liberté : il y a en Egypte beaucoup d'éperviers ; les habitans adoroient autrefois comme une divinité ce même oiseau que nous asservissons pour en faire l'instrument de nos plaisirs.

L'épervier est assez bon à manger, lorsqu'il est encore jeune & tendre ; les anciens le recommandoient contre l'épilepsie est pour fortifier l'estomac. Cet oiseau passoit, ainsi que tous les autres oiseaux de proie, pour un oiseau immonde chez le peuple Juif : on se sert de ses serres réduites en poudre depuis la dose d'un demi-gros jusqu'à celle d'un gros dans la dyssenterie ; on en fait une portion avec de l'eau de plantain, ou un bol avec le sirop de grande consoude ou de guimauve. Les excrémens de

l'épervier donnés dans un verre d'eau d'armoise à la dose d'un scrupule, facilitent l'accouchement laborieux; quelques-uns en font introduire un gros dans le vagin en forme de pessaire au lieu de le prescrire intérieurement. On fait avec ces mêmes excrémens, délayés avec du miel, un liniment pour les tayes des yeux, cela les dissipe en peu de temps : la graisse a la même vertu, elle remédie encore aux vices de la peau.

CHAPITRE III.

DE L'ÉMÉRILLON.

L'ÉMERILLON est le plus petit de tous les oiseaux de proie, il n'est que de la grandeur d'uue grosse grive, il n'en est cependant pas moins un oiseau noble, & il tient de plus près qu'un autre, à l'espece du faucon; il en a le plumage, la forme & l'attitude, dit M. de Buffon; il a le même naturel, la même docilité, & autant d'ardeur & de courage; c'est un excellent oiseau de chasse pour les alouettes, les cailles & même les per-

drix, il les prend & les transporte quoiqu'elles soient plus pesantes que lui; souvent il les tue d'un seul coup, en les frappant de l'estomac sur la tête ou sur le cou.

Cette petite espece, si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage & le naturel, ressemble néanmoins plus au hobreau par la figure & encor plus au rochier : on le distingue cependant du hobreau, en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes, & qu'elles ne s'étendent pas à beaucoup près jusqu'à l'extrémité de la queue, au lieu que celles du hobreau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité; mais ses ressemblances avec le rochier sont si grandes, tant pour la grosseur & la longueur du corps, la forme du bec, des pieds & des serres, les couleurs du plumage, la distribution des taches, qu'on seroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émerillon, ou du moins comme une espece si voisine, qu'on doit suspendre son jugement sur leur diversité. Au reste, l'émerillon s'éloigne de l'espece du faucon, & de celle de tous les autres oiseaux de proie par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux; c'est que

le mâle & la femelle sont dans l'émerillon de la même grandeur, au lieu que dans tous les autres oiseaux de proie, le mâle est bien plus petit que la femelle.

CHAPITRE IV.

Du Faucon.

Le faucon est un oiseau de proie dont il y a plusieurs especes ou variétés selon M. Brisson : ces especes ou variétés sont le faucon sors, le faucon hagard ou basset, le faucon à tête blanche, le faucon blanc, le faucon noir, le faucon tacheté, le faucon brun, le faucon rouge, le faucon rouge des Indes, le faucon d'Italie, le faucon d'Islande, le sacre, le faucon gentil, le faucon de Barbarie, le faucon de Tartarie, le faucon à collier, le faucon de roche ou rochier, le faucon de montagne ou montagner, le faucon de montagne cendré, le faucon de la baie de Hudson, le faucon étoilé, le faucon hupé des Indes, le faucon des Antilles, & le faucon pêcheur de la Caroline. M. de Buffon n'admet pas toutes ces différentes

eſpeces ; quand on jette les yeux, dit ce grand naturaliſte, ſur les catalogues des nomenclateurs en fait d'hiſtoire naturelle, on eſt porté à croire qu'il y a parmi les faucons autant de variétés que parmi les pigeons, les poules, ou les autres animaux domeſtiques ; rien n'eſt cependant plus faux : l'homme n'a point influé ſur la nature de ces animaux ; quelqu'utiles aux plaiſirs, quelqu'agréables qu'ils ſoient pour le faſte des princes chaſſeurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'eſpece : on vient à bout de dompter par la force de l'art & des privations, le naturel féroce de ces oiſeaux ; on leur fait en quelques façons acheter leur vie par les mouvemens qu'on leur commande ; chaque morceau de leur ſubſiſtance ne leur eſt accordé que pour un ſervice rendu ; on les attache, on les garotte, on les affute, on les prive même de la lumiere & de toute nourriture pour les rendre plus dépendans, plus dociles, & ajouter à la vivacité de leur naturel, l'impétuoſité du beſoin ; mais ils ſervent par néceſſité, par habitude, & ſans attachement, ils demeurent captifs ſans devenir domeſtiques : l'individu ſeul eſt eſclave, l'eſpece eſt toujours libre, toujours éga-

lement éloignée de l'empire de l'homme ; ce n'eſt même qu'avec des peines infinies qu'on en fait des priſonniers, & on a bien de la peine à étudier leurs mœurs dans l'état de la nature.

Les facons qui habitent les rochers les plus eſcarpés des plus hautes montagnes, ils s'approchent très-rarement de la terre ; ils volent avec une hauteur & une rapidité ſans egale ; ils choiſiſſent toujours pour élever leurs petits, les rochers expoſés au midi, ils ſe placent dans les trous, & les anfractuoſités les plus inacceſſibles. Ils font ordinairement quatre œufs, mais c'eſt dans les derniers mois de l'hiver ; ils ne les couvent pas long-temps ; vers le 15 Mai les petits qui en proviennent ſont adultes ils changent pour lors de couleur, & ce, en raiſon de l'âge, du ſexe & de la mue ; les femelles ſont beaucoup plus groſſes que les mâles ; les uns & les autres jettent des cris perçans, déſagréables & preſque continuels quand ils veulent chaſſer leurs petits pour les dépayſer, ce qui arrive pour l'ordinaire lorſqu'il ne ſe trouve pas aſſez de vivres pour ſubſiſter dans les mêmes terres.

Le faucon eſt peut-être l'oiſeau, con-

tinue M. de Buffon, dont le courage est le plus franc & le plus grand, relativement aux forces dont la nature l'a doué; il fond sur sa proie sans détour perpendiculairement, il tombe à plomb sur l'oiseau victime, exposé au milieu de l'enceinte des filets, sans s'empêtrer comme l'autour, le tue, le mange sur le lieu même, s'il est gros, ou l'emporte, s'il n'est pas trop lourd, en se relevant à plomb. Lorsqu'il se trouve quelque faisanderie dans le voisinage, il choisit par préférence une proie naturelle, c'est un plaisir de le fondre tout à coup sur un troupeau de faisans, on diroit même qu'il tombe des nues, & en effet il descend de si haut, & arrive en si peu de temps que son apparition est toujours imprévue & souvent inopinée. Il attaque souvent le milan, mais c'est plutôt pour exercer son courage, & pour lui enlever sa proie que pour le mettre à mort; il lui fait honte, il le traite comme on traite un lâche, le chasse & le frappe seulement avec dédain.

Il y a beaucoup de faucons dans le Dauphiné, au Bugey, en Auvergne, aux pieds des Alpes, dans les îles de Rhodes, de Chypre, de Malthe & dans celles

de la Méditerrannée, aux Arcades & dans l'Iſlande.

Le faucon qui habite la France eſt gros comme une poule; il a dix-huit pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, & pareille longueur juſqu'au bout des pieds; ſa queue a un peu plus de ſix pouces de longueur, & aux environs de trois pieds & demi de vol ou d'envergure : ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent preſque juſqu'au bout de la queue; quant aux couleurs, elles changent à chaque mue, à meſure que l'oiſeau avance en âge : on obſervera ſeulement que la couleur la plus ordinaire des pieds au faucon eſt verdâtre. Il ſe trouve cependant des faucons dont les pieds & la membrane du bec ſont jaunes, & qu'on appelle par cette raiſon *faucon bec jaune ;* ils ſont les plus laids & les moins nobles. Nous ne décrirons pas ici les autres faucons, nous obſerverons ſeulement avec M. de Buffon, qu'il n'y a en europe que deux eſpeces de faucons auxquelles toutes les autres variétés ſe rapportent, quoique M. de Briſſon en admette vingt-quatre, & M. Linneus vingt-ſix. Les douze premieres eſpeces de M. Briſſon ne ſont que des variétés de la premiere

espece qu'admet M. de Buffon, & les treize autres des variétés de la seconde. Le Roi de Dannemarck envoye tous les ans quelques-uns de ses fauconniers en Islande pour prendre & transporter à Coppenhague autant de faucons capables de servir qu'on en peut avoir, soit pour sa propre fauconnerie, soit pour en faire des présens dans les cours étrangeres. Le grand maître de Malthe fait aussi présenter au Roi de France chaque année douze de ces oiseaux par un Chevalier de sa nation auquel le Roi fait remettre mille écus. Les marchands fauconniers sont obligés, à peine de confiscation de leurs oiseaux, avantde pouvoir les exposer en vente, de les venir présenter au grand fauconnier de la Couronne; il est le maître de retenir ceux qu'il estime être les plus nécessares pour les plaisirs du Roi.

En Islande on prend les faucons & les autres oiseaux qu'on a dressés à cet effet, & qu'on pose à terre dans des cages; ceux-ci voyent en l'air le faucon à des distances incroyables; ils en avertissent par de certains cris leurs maîtres, qui se tiennent cachés dans une petite tente couverte de verdure, d'où ils lâchent aussitôt un pigeon attaché à

une ficelle, le faucon qui l'apperçoit, se plonge dessus, & on le prend vivant dans un filet qu'on jette sur lui. On embarque ces faucons dans des vaisseaux; on les nourrit de viande de bœuf & de mouton, & on en prend tous les soins imaginables : on les fait reposer sur des chassis de lattes minces, couverts de gazons & de gros drap; afin qu'ils soient mollement, & en même-temps fraîchement, sans quoi leurs jambes s'échauffent, & deviennent sujettes à un espece de goutte.

Le Dictionnaire Encyclopédique rapporte la maniere de dresser les faucons; on commence d'abord par les armer d'entraves qu'on appelle jets, au bout desquelles on met un anneau, & on écrit sur cet anneau le nom du maître auquel ils appartiennent : on y ajoute des sonnettes qui servent à indiquer les lieux où ils sont, lorsqu'ils s'écartent de la chasse; on les porte continuellement sur le poing, on les oblige de veiller; s'ils sont méchans & s'ils cherchent à se défendre, on leur plonge la tête dans l'eau; enfin on les contraint, par la faim & par la lassitude, à se laisser couvrir la tête d'un chaperon qui leur enveloppe les yeux; cette exercice dure souvent trois jours

& trois nuits de suite. Il est rare qu'au bout de ce temps les besoins qui les tourmentent, & la privation de la lumiere ne leur fassent pas perdre toute idée de liberté. On juge qu'ils ont oublié leur fierté naturelle, lorsqu'ils se laissent aisément couvrir la tête, & qu'étant découverts, ils saisissent le pot ou la viande qu'on a soin de leur présenter de temps en temps, la répétition de ces leçons en assure peu à peu le succès; les besoins étant le principe de la dépendance, on cherche à les augmenter en nettoyant leurs estomacs par des cures, ce sont de petites pelottes de filasse qu'on leur fait avaler & qui augmentent leur appétit; on le satisfait après l'avoir excité, & la reconnoissance attache par-là les oiseaux à ceux même qui les ont tourmentés.

Quand les premieres leçons ont réussi, continuent les rédacteurs du Dictionnaire Encyclopédique, & que l'oiseau montre de la docilité, on le porte sur le gazon dans un jardin, là on le découvre, & avec l'aide de la viande, on le fait sauter de lui-même sur le poing; quand il est fait à cet exercice, on juge qu'il est pour lors temps de lui donner le vif, & de lui faire connoître le leurre, on

nomme ainſi une répréſentation de proie, un aſſemblage de pieds & d'ailes dont les fauconniers ſe ſervent pour réclamer les oiſeaux, & ſur lequel on attache leur viande. Il eſt important qu'ils ſoient non ſeulement accoutumés, mais affriandés à ce leurre : dès que l'oiſeau a fondu deſſus & qu'il a pris ſeulement une bécaſſe, quelques fauconniers ſont dans l'uſage de retirer le leurre, mais par cette méthode on court riſque de rebuter l'oiſeau ; il eſt plus ſûr, lorſqu'il a fait ce qu'on attend de lui, de le paître tout-à-fait, & ce doit être là la récompenſe de ſa docilité ; le leurre doit être l'appas qui doit le faire revenir, lorſqu'il ſera élevé dans les airs ; mais il ne ſera pas ſuffiſant ſans la voix du fauconnier qui l'avertit de ſe tourner de ce côté-là ; ces leçons doivent être ſouvent répétées. En un mot, il faut chercher à bien connoître le caractere de l'oiſeau, parler ſouvent à celui qui paroît moins attentif à la voix, laiſſer jouer celui qui revient moins avidement au leurre, laiſſer auſſi veiller plus long-temps celui qui n'eſt pas aſſez familier ; couvrir ſouvent de chaperon celui qui craint ce genre d'aſſujettiſſement. Lorſque la familiarité & la docilité de l'oiſeau ſont ſuffi-

ſamment confirmées dans un jardin, on le porte en pleine campagne, mais toujours attaché à la filiere, qui eſt une ficelle longue d'une dixaine de toiſes; on le découvre, & en l'appellant à quelques pas de diſtance, on lui montre le leurre; lorſqu'il fond deſſus, on ſe ſert de la viande, & on lui en laiſſe prendre bonne gorgée: pour continuer de l'aſſurer, le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin, & il parvient enfin à fondre deſſus du bout de la filiere, c'eſt alors qu'il faut apprendre à l'oiſeau de manier pluſieurs fois le gibier auquel on le deſtine. On en conſerve de privés pour cet uſage, ce qui s'appelle donner *l'eſcap.* C'eſt la derniere leçon, mais elle doit ſe répéter juſqu'à ce qu'on ſoit parfaitement aſſuré de l'oiſeau, alors on le met hors de la filiere, & on le voile. Nous nous étendrons plus au long dans l'article ſuivant ſur la maniere de dreſſer les faucons.

La chair de faucon n'eſt pas bonne à manger, mais on ſe ſert en médecine des différentes parties de cet oiſeau; ſa graiſſe s'emploie pour les maladies des yeux, pour réſoudre les tumeurs, pour ramollir & fortifier les nerfs. La fiente eſt réſolutive, appliquée ſur la partie malade.

CHAPITRE V.

DU GERFAULT.

LE Gerfault, tant par sa figure que par son naturel, est le premier de tous les oiseaux de fauconnerie, il les surpasse de beaucoup en grandeur, il est au moins de la taille de l'autour, mais il en differe par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par son plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes. Le gerfault se trouve assez communément en Islande; il s'en voit en Norvege une espece différente par ses nuances & par la distribution des couleurs. Ce gerfault est plus estimé des fauconniers que celui d'Islande; ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & de docilité : en géneral, on peut dire que les gerfaults sont, après l'aigle, les plus puissans, les plus vifs, les plus courageux de tous les oiseaux de proie, aussi sont-ils les plus chers & les plus estimés

de tous ceux de la fauconnerie : on les transporte d'Islande & de Russie en France, il ne paroît pas que la constitution de notre climat leur ôte rien de leur force & de leur vivacité ; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue ; ils tuent les lievres en se laissant tomber à plomb dessus. La femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle : celui-ci se nomme *Tiercelet de gerfaut.* Il ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les Corneilles. Voyez *Fauconnerie.*

CHAPITRE VI.

De la Buse.

LA Buse est un oiseau de proie de la grosseur d'une jeune poule, & qu'il est impossible de dresser : suivant Aldrovande, cet oiseau est un aigle-vautour ; le sommet de sa tête est fort large, applati & marqué d'une tache blanche, son bec court, crochu, d'un bleu noirâtre

& recouvert dans sa partie supérieure d'une peau jaune ; sa peau jaune ; sa bouche grande & sa langue épaisse, charnue & obtuse ; ses yeux faits en ovale & brillans, leur prunelle fort noire, son cou court, gros & garni de plumes ; tout son dos jusqu'à sa queue est de couleur de rouille mêlée de noir ; sa queue est large, & traversée de plusieurs taches. Cet oiseau, ainsi que nous l'avons dit, n'a aucune disposition pour pouvoir être dressé ; il se nourrit de rats, de taupes & d'oiseaux ; il tue & mange les lapins, & à défaut d'autres nourritures, il se nourrit de scarabées, de vers de terre & d'autres insectes ; ses œufs sont blancs & parsemés de quatre taches roussâtres, quelquefois ils sont entiérement blancs.

CHAPITRE VII.

DU HÉRON.

LE héron est un grand oiseau sauvage & aquatique, à col long & à grand bec, qui vit de poissons, & qui sert pour la fauconnerie ; il y en a de plusieurs es-

peces : le héron gris ou cendré, & le héron étoilé, autrement butor, ſont les deux eſpeces les plus connues, nous ne ferons conſéquemment mention que de celles-ci.

Le héron cendré eſt beaucoup plus petit que la grue & la cigogne; on compte depuis le bout de ſon bec juſqu'au bout de ſes ongles quatre pieds de longueur, & trois pieds juſqu'au bout de la queue ou environ ; ſon bec eſt long d'un demi-pied, fort droit, pyramidal, & d'un verd jaunâtre ou brunâtre ; ce bec a une foſſette gravée depuis les narines juſqu'à la pointe, les côtés un peu âpres & dentelés en arriere vers l'extrémité, pour pouvoir mieux retenir les poiſſons gliſſans dont cet oiſeau ſe nourrit; les plumes antérieures du ſommet de la tête ſont blanches ; il a une crête noire, haute & prolongée de quatre pouces & demi, celle du mâle eſt communément bleuâtre, composée de trois plumes, longues de huit pouces, pendantes & couchées en arriere : on eſtime beaucoup ces plumes, elles tombent dans le temps de la mue pour être remplacées par d'autres; le menton du héron eſt blanc; ſon col eſt cendré rouſsâtre ; ſa gorge eſt blanche, tachetée de noir; ſon dos eſt lanugineux,

couvert de longues plumes cendrées & bigarrées de blanc ; le milieu de la poitrine & le deſſous de ſon croupion ſont un peu jaunâtres ; on remarque une grande tache noire au-deſſous de ſes épaules, d'où part une raie noire qui va juſqu'à l'anus ; les plumes de ſes ailes ſont extrêmement longues, griſes & noires ; ſa queue eſt cendrée & courte, ſes jambes ſont fort longues & dégarnies de plumes ainſi & de même que les cuiſſes, & verdâtres comme ſes pieds ; ſes doigts ſont auſſi très-longs, on remarque une dentelure à celui du milieu ; ſon eſtomac eſt lâche, plus membraneux que muſculeux, ſes inteſtins vers l'anus à l'endroit où eſt le ſiege des appendices, ſont plus lâches que dans les autres oiſeaux ; les appendices cœcales ne ſont pas dans le héron au nombre de deux comme dans les autres oiſeaux, mais il ne s'y en trouve qu'une comme dans les quadrupedes, cependant plus grande & plus groſſe ; l'œſophage de cet oiſeau eſt fort dilaté ſous le menton, il y a une appendice au milieu de la fourchette ; la véſicule de ſon fiel eſt longue ; on compte à ſon col dix-huit vertebres, dont la cinquieme eſt diffé-

remment poſée que les autres, puiſqu'elle réfléchit en haut.

Le héron ſe nourrit de poiſſons, de grenouilles, &c. il bleſſe même ſouvent de grands poiſſons ſans les tirer de l'eau, ou les emporte. Il engraiſſe ſes petits avec les inteſtins de poiſſon, avec la chair, &c. Il a naturellement ſa tête ramenée entre les deux épaules, & le col contourné; ſa trachée-artere paſſe deux fois en ligne droite par les vertebres du col, avant que d'entrer dans la poitrine. Le héron n'eſt pas rare en baſſe-Bretagne, il fait ſon nid au ſommet des arbres les plus élevés, on en voit aſſez ſouvent pluſieurs enſemble très-peu éloignés les uns des autres, ſes œufs ſont d'un vert pâle tirant ſur le bleuâtre : le mâle s'accouple en tenant ſes jambes fléchies ſur le dos de la femelle, les pieds de celui-là ſont conſéquemment à la tête, & ſes genoux vers l'anus de celle-ci. Du temps de Belon on faiſoit un commerce conſidérable des petits de héron. On a inventé de nos jours une méthode pour conſtruire des eſpeces de loges qu'on éleve en l'air le long de quelques ruiſſeaux, & qu'on couvre ſeulement à claire voie, on donne à ces loges le

nom d'héronnieres; les hérons s'habituent à y dreſſer leur aires; on en déniche facilement les petits, & on en tire un bon profit : leur chair paſſe pour être très-délicate, on la regarde en France comme un mets royal; les grands en font beaucoup de cas.

L'aigle attaque le héron, & celui-ci meurt en ſe défendant; quand ce dernier eſt aſſailli par le ſacre ou par le gerfault, il s'efforce de gagner le deſſus en volant en haut, & non en fuyant au loin, & met alors ſon bec par-deſſous ſon aile; par cette ruſe il ſe défend fort bien contre les oiſeaux de proie, qui ſe laiſſent enfiler par ce bec, lorſqu'ils continuent leur pourſuite; auſſi employe-t-on le héron pour le haut vol. Cet oiſeau eſt ſolitaire de ſa nature, il ſe tient communément dans l'eau, & il y fait la guerre au menu poiſſon en même-temps qu'il évite par cette attitude les inſultes des oiſeaux de proie & des quadrupedes : on croit ordinairement que ces grandes ailes devroient l'incommoder à cauſe de ſa petiteſſe, mais il s'en ſert avantageuſement pour faire de grands mouvemens dans l'air, & emporte par ce moyen de lourds fardeaux dans ſon nid, qui eſt ſouvent diſtant

de deux lieues de l'endroit où il va pêcher.

On fait avec les jeunes hérons des pâtés qui ſont très-eſtimés, on les ſert ſur les meilleures tables. Leur graiſſe eſt en uſage en médecine, elle eſt émolliente & réſolutive, elle appaiſe même les douleurs de la goutte, ſi on l'applique en liniment, à ce qu'on prétend; on la donne auſſi comme un remede excellent pour éclaircir la vue, & ſi on en croit pluſieurs Auteurs, elle ôte la ſurdité, pourvu qu'on en introduiſe dans les oreilles.

Le butor, que nous avons dit être une eſpece de héron, eſt un oiſeau aquatique, qui a environ trois pieds de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles; ſa tête eſt petite & étroite, le ſommet en eſt noir; la gorge & les côtés du col ſont rouſſâtres avec des taches noires & régulieres, & le col eſt couvert de grandes plumes, ce qui fait paroître l'oiſeau plus court & plus gros qu'il ne l'eſt en effet, tout le plumage en eſt fauve, ou d'un roux tacheté de noir: la queue eſt très-courte & petite, le bec eſt droit & fort pyramidal, très-pointu, tranchant des deux côtés, & de couleur verdâtre; la mâ-

choire inférieure entre dans la ſupérieure l'iris de ſes yeux eſt d'une couleur jaunâtre, & ſa bouche a une ouverture fort ample, cette ouverture va juſqu'au dehors des yeux, de ſorte qu'on diroit que les yeux ſe trouvent dans le bec; les oreilles du butor ſont grandes, ſes jambes ne ſont pas emplumées au-deſſus des articulations; ſes pieds ſont verds, ſes doigts ſont allongés, & ſes ongles ſont longs & forts : le doigt extérieur tient au doigt du milieu; il a le côté intérieur dentelé, comme cela s'obſerve dans tous les oiſeaux de ce genre.

On a donné à cet oiſeau le nom de butor, parce qu'il crie le bec dans la boue, & qu'il imite le mugiſſement d'un taureau. On diſtingue de deux ſortes de butor, le rouge & le hupé : la chair du premier ſent beaucoup le ſauvagin; quand il y a beaucoup de poiſſon dans un endroit, il y reſte comme immobile pour y attendre ſa proie; il contracte ſon cou, & bleſſe le chaſſeur qui le veut ſaiſir; le butor hupé eſt de tous les hérons le plus petit. Cet oiſeau fait trois, cinq ou ſept œufs dans un nid conſtruit en terre ſur une touffe de jonc; il commence à chanter en Février, & finit quand le temps de ſes amours eſt

passé; en automne après le coucher du soleil, les butors s'élevent à une très-grande hauteur, même à perte de vue, & toujours en ligne spirale : on les trouve ordinairement près des étangs & des rivieres où il y a du poisson, on les prend avec des hameçons, on les appâte avec une grenouille ou quelque poisson gros de trois doigts. C'est la grande voracité de ces oiseaux qui occasionne leur perte.

Avant de finir l'article concernant le héron, nous observerons que l'Empereur Charles VI prit en 1723 un héron, au pied duquel se trouva un anneau qui lui avoit été mis en 1651 par Ferdinand III. L'Empereur fit ôter cet anneau pour le remplacer par un autre auquel fut mise cet inscription : *pris par Charles VI, en 1723*. L'oiseau fut ensuite lâché : il avoit au moins 72 ans quand il fut pris pour la seconde fois. Les hérons se chassent & se prennent ordinairement comme les oies sauvages.



CHAPITRE VIII.

Du Milan.

Le Milan eſt un oiſeau de proie qui ſe diſtingue très-aiſément de tous les autres oiſeaux de proie, par ſa queue fourchue, elle eſt cependant agréablement colorée, ainſi que le reſte du corps. Le corps de cet oiſeau eſt, ſelon Linnæus, d'une couleur tannée deſſus & deſſous; les plumes du dos & des ailes ont une tache noire au milieu, & ſont blanches vers la baſe; celles de la tête ſont pareillement blanches, pointues, avec une tige noire & les extrémités blanchâtres, la poitrine, les cuiſſes ſont revêtues de longues plumes tannées à tige noire; les dix premieres plumes des ailes ſont toutes blanches en deſſous, les cinq premieres noires en deſſus, & les cinq autres noires tannées, les dix ſuivantes noirâtres en deſſus à pointes tannées, cendrées en deſſous avec des bandes noirâtres; ſa queue eſt longue, fourchue, rouſſe, dont la premiere grande plume eſt noirâtre en deſſus à ſon bord exté-

rieur, ses pieds sont jaunes, & ses ongles noirs, son bec est aussi noir avec une tache jaune. Cet oiseau se lance singulierement dans les airs, les ailes étendues sans les agiter, ou du moins fort rarement, il plane & se laisse couler d'un mouvement tranquille & comme insensible : on peut dire que le milan excelle pour le vol, il se cache dans les nues, sa vue est perçante, il se précipite sur sa proie avec tant de rapidité, que si on en croit *Belon*, on l'a vu saisir des morceaux de poumons de bœuf jettés en l'air, avant même qu'ils fussent tombés par terre; il est l'ennemi déclaré des poulets & des cannetons, à la ville comme à la campagne, il entre hardiment dans les cours; le sacre & le duc lui font continuellement la guerre, il n'y a gueres que le sacre qui puisse s'élever aussi haut que lui, & le ramener à terre à force de coups de bec : on prétend qu'il se cache pendant l'hiver; la maladie à laquelle il est sujet, est la goutte : on a débité sur le milan un conte assez singulier; la premiere année, a-t-on dit, cet oiseau ne goûte rien de mort, soit par audace ou par fierté; la seconde il ne mange rien de vivant par crainte, & la troisieme il se laisse mourir de faim,

mais cela eſt une vraie fable ; ſa ponte eſt de deux œufs à la fois pour l'ordinaire, quelquefois trois, & ſes petits éclofent au bout de vingt jours d'incubation. Cet oiſeau, dit M. Salerne, eſt aſſez commun dans le bois de Brion, près du premier courant des eaux. Dans l'Orléanois, où il fait ſon nid ſur les plus hauts chênes, on l'y nomme *hua*, & en Champagne il eſt connu ſous le nom de *chauche-poule* ou *choche-poule*, parce que s'abattant ſur les poules, il ſemble vouloir les chocher ou cocher, comme fait le coq.

CHAPITRE IX.

DU BUTOR.

LE Butor eſt une eſpece de héron qui ſe tient communément le long des eaux; il ſe nourrit de poiſſons, de grenouilles, ou de rats d'eaux. Sa chaſſe ſe fait de la même façon que celle du héron, ou bien on leur tend les piéges comme l'on fait pour les canards, on met ces piéges dans les endroits où l'on voit ces oiſeaux venir fréquemment; s'il n'y en

a point de pris lorsqu'on fait la visite; & si on en apperçoit plus loin, on fait un grand tour par derriere eux, & on en approche peu à peu, on les fait par ce moyen marcher devant soi vers les piéges, ou bien on les fait envoler; quand ils s'envolent, en passant par-dessus les piéges, ils s'abattent pour manger l'appas, & ils se prennent à l'instant.

CHAPITRE X

De la Fauconnerie, & de l'Autourserie.

LA fauconnerie est l'art de dresser & de gouverner les oiseaux de proie destinés à la chasse. Depuis l'invention de la poudre on se propose dans cette chasse la magnificence & le plaisir plutôt que l'utilité; le grand appareil qu'il exige ne convient qu'à des grands, & même à des grands désœuvrés.

On ne lit pas dans l'histoire, que les premiers peuples qui ont aimé la chasse, ayent connu la fauconnerie. Le précepteur d'Alexandre & l'ami de Tacite sont les premiers qui en ont parlé. Aristote

procura ſans doute, cet amuſement à ſon éleve, qui, fatigué de ſes conquêtes & accablé du poids de ſa gloire, cherchoit la nouveauté plutôt que la vivacité des plaiſirs; & Pline étoit flatté d'apprendre à ſes concitoyens, qui avoient ſubjugé les peuples en les armant les uns contre les autres, à employer le même artifice pour ſubjuguer les animaux.

Elien, ſous l'empire d'Adrien, réduiſit en art la fauconnerie, & Firmius développa ſes idées.

Parmi les auteurs latins qui ont écrit ſur la fauconnerie, on cite Aldrovande, Albert le grand, Beliſaire. Nous ne parlerons pas de Carcanus ni de Stampffius; ils ne ſont pas aſſez célebres l'un & l'autre ni par leurs noms, ni par leurs écrits.

Les écrivains François qui ont traité de cette matiere, ſont Chantelouche de la Gonan, chambellan d'un Roi de Sicile, Jean de Franchieres, grand prieur d'Aquitaine; les quatre maîtres fauconniers, Malopin, Martino, Caſſi & Michelin; Guillaume Tardif, lecteur de Charles VIII; Mercure, fauconnier de la chambre ſous Henri IV, & le ſieur des Perron, gentilhomme. Il y a vingt ans qu'on

appelloit ces auteurs de grands hommes.

Avant que d'entrer dans le détail de la fauconnerie, nous allons commencer à rapporter par ordre alphabétique, la liste des termes qui concernent cet art.

Abandonner. On dit d'un oiseau qu'on l'abandonne quand on le congédie tout à fait.

Abattre. On abat un faucon, lorsqu'on le serre entre ses mains pour le priver & lui donner quelques médicamens.

Abécher. On abeche un limier, quand on lui donne une partie du pât ordinaire pour le tenir en appétit; c'est une ruse qu'on employe pour le faire voler.

Aborder. On dit que la perdrix aborde la remise quand elle est poussée vivement par l'oiseau de proie, & qu'elle gagne quelque buisson.

Acharner, se dit des chiens & des oiseaux auxquels on donne le goût & l'appétit de la chair pour les rendre plus propres à la chasse; quand on veut donner ce goût aux oiseaux, on le fait ou au poing avec le tiroir, ou en attachant le tiroir au leurre.

Adoué. Une perdrix est adouée, quand elle est appariée.

Affaire. On nomme un oiseau de

bonne affaire, celui qui fait le mieux ſon devoir; c'eſt le meilleur pour la volerie.

Affaitage. C'eſt un terme de fauconnerie, qui s'entend communément des oiſeaux ſauvages qu'on apprivoiſe. On les dreſſe à voler & à revenir ſur le poing ou au *leurre.* Un faucon bien inſtruit obéit à la voix de l'homme, il ſouffre qu'on le *chaperonne*; il revient de ſon plein gré ſur le poing; il eſt prêt au beſoin d'enfoncer le gibier pour lequel on l'a dreſſé : tous les oiſeaux de proie ne ſont pas également de bon affaitage; il y a un choix à faire : ils ſont plus faciles à affaiter dans de certains pays que dans d'autres; on vante beaucoup ceux qui nous viennent de Suiſſe ou de la Ruſſie; il faut choiſir ceux qui ont le pennage le plus large devant & derriere, & dont les ſerres ſont longues & fermes. Le meilleur eſt toujours celui qui peſe le plus ſur le poing. Un mois ſuffit pour inſtruire ces oiſeaux; paſſé ce temps, ſi on ne peut parvenir à les dreſſer, il faut les abandonner. On appelle *oiſ au de bonne affaire*, celui qui eſt bien dreſſé pour le vol.

Affaiter, ſignifie apprivoiſer des oi-

seaux sauvages, & les accoutumer à revenir au leurre ou sur le poing; les introduire au vol, les traiter, r'habiller leurs pennes, & les rendre bons chasseurs.

Affriander, signifie la même chose que si on disoit faire revenir l'oiseau en lui présentant un pât de poulet ou de pigeonneaux.

Aiglures. Ce sont des taches rousses semées sur le dos d'un oiseau, qui bigarrent son plumage. Ces taches s'appellent aussi bigarrures.

Aiguille, en terme de fauconnerie, est une maladie très-dangereuse qui attaque les faucons, & qui est occasionnée par des petits vers qui s'engendrent dans leur chair.

Ce qu'on appelle ainsi, sont encore communément deux aiguilles pointues & disposées en croix l'une sur l'autre, par le moyen d'un crin de cheval, qui tend à les séparer; on les enfonce dans un morceau de viande après les avoir pliées en les forçant un peu; on expose aux loups cette viande ainsi préparée; ils ne l'ont pas plutôt avalée & digerée, que les aiguilles revenant en croix, par l'effort du crin de cheval, piquent les intestins, les enflamment & font mou-

rir ces animaux ; on entend auſſi par aiguilles, des fils ou lardons qui ſervent à recoudre & à panſer les chiens bleſſés par les défenſes de ſanglier. Les valets de chiens ne doivent jamais être ſans ces ſortes d'aiguilles.

Aile, c'eſt cette partie du corps des oiſeaux qui eſt double & qui ſert à les ſoutenir dans les airs & à voler. Ces parties correſpondent à nos bras & aux jambes de devant des quadrupedes ; on remarque que l'aile s'étend dans les muſcles, lorſqu'ils font quelqu'effort, principalement pour la génération ; le coq-dinde développe ſes ailes en même-temps que ſa queue, & alors elles effleurent la terre ; cette dilatation volontaire de l'aile des mâles peut être auſſi machinale que l'extenſion de nos bras & de notre notre poitrine en arriere. Les ailes ſervent aux femelles à couver les œufs & échauffer les petits nouvellement éclos.

La plupart des animaux ailés ont des ailes de plumes ; il y en a cependant bien d'autres qui ont des ailes membraneuſes & cutanées, tels que les inſectes, les chauves-ſouris, l'écureuil volant. Suivant les obſervations de M. de Réaumur, les ailes de certains inſectes n'ont

d'autres destinations remarquables, que de distinguer le sexe : ensorte qu'il y en a dont les mâles seuls ont des ailes.

Les ailes des oiseaux sont légeres en même-temps & fortes ; le tuyau de chaque plume est creux, & cependant très-fort ; les barbes des plumes sont rangées de chaque côté & composées de filets artistement travaillés ; elles sont creusées & bordées de petites plumes qui s'engrainent les unes dans les autres ; les grandes plumes des ailes sont recouvertes à leur origine d'autres petites plumes en dessus & en dessous ; c'est par cet arrangement méchanique que les ailes peuvent frapper l'air, qui est si fluide, & servir à l'oiseau de point d'appui continuel pour l'élever à son gré.

Les os des ailes sont très-forts, mais sur-tout légers ; ils sont doués de jointures & d'articulations, qui font ouvrir les ailes, les fermer ou le rouvrir de quelque côté que l'occasion le demande, soit pour les étendre, soit pour les resserrer vers le corps. Les muscles pectoraux sont plus forts & plus robustes à proportion dans les oiseaux que dans l'homme & les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Aire, c'est le nid ou rocher qu'un oiseau de proie choisit pour faire ses

petits. Ces aires ont quelquefois juſqu'à ſix pieds en quarré ; elles ſont conſtruites avec des bâtons aſſez gros, & revêtues de peau de renard, de liévre & d'autres animaux, pour tenir les œufs chauds. On dit, en fauconnerie, un oiſeau de bonne aire, c'eſt-à-dire, qui ſort de pere & mere faciles à dreſſer.

Airer, ſignifie faire ſon nid ſur les arbres ou ſur les rochers.

Albrené eſt une terme de fauconnerie qui s'entend communément d'un oiſeau de proie, dépouillé entiérement ou en partie de ſon plumage.

Allongé, ce terme eſt uſité dans la vénerie : on dit qu'un chien eſt allongé, lorſqu'il a les doigts du pied fendus par quelque bleſſure qui lui a offenſé les nerfs. Ce mot eſt encore uſité en fauconnerie : un faucon eſt allongé, dit-on, lorſqu'il a toutes ſes pennes & de la longueur requiſe. Allonger le trait à un limier, c'eſt le laiſſer déployer tout de ſon long.

Apoltronir, ſe dit d'un oiſeau auquel on coupe les ongles des pouces; on l'empêche par-là de chaſſer au gros gibier, & on lui détruit par conſéquent le courage.

Armer. On arme un oiseau de proie, quand on lui attache ses sonnettes.

Assurance, se dit d'un oiseau qui est hors de filiere; on distingue deux sortes d'assurances, à la chambre & au jardin: par *jardin* on entend ici la même chose que campagne.

Assurer, c'est-à-dire apprivoiser un faucon.

Asthme. Quand l'oiseau de proie a le poumon enflé qu'il ne peut respirer, on dit alors qu'il est asthmatique.

Atanaire. On nomme ainsi un oiseau de proie qui n'a point mué, & qui a le pennage de l'année précédente.

Attombiseur. C'est le nom qu'on donne à l'oiseau qui attaque le héron dans son vol.

Attrempé se dit d'un oiseau de proie qui n'est ni gras ni maigre.

Avever, c'est la même chose que si on disoit voir & discerner le gibier, quand il part, le garder, pour ainsi dire, à vue.

Avillonner; c'est-à-dire, donner des serres de derriere. Ce faucon avillonne vigoureusement son gibier.

Avillons. On nomme ainsi les serres du pouce d'un oiseau de proie.

Baguette. C'eſt un bâton de fauconnerie qu'on pique dans les buiſſons pour faire partir la perdrix.

Baigner. L'oiſeau de proie ſe baigne par plaiſir ou par force quand il pleut; on le plonge quelquefois dans l'eau avant que de lui donner des remedes.

Balai ſe dit de la queue d'un oiſeau de proie ; ce faucon a un beau balai.

Balancer. Un faucon ſe balance, quand il paroît reſter dans la même place, en obſervant ſa proie.

Bander. Un oiſeau bande au vent quand il ſe tient ſur ſes chiens, faiſant la creſſerelle.

Barbillons, c'eſt un terme de fauconnerie qui ſe dit d'une maladie qui ſurvient à la langue des oiſeaux de proie, & qui leur eſt cauſée, à ce qu'on croit, par une eſpece de fluxion qui ſe fixe ſur les glandes de leur gorge & les fait enfler. Pour apporter remede à cette maladie, il faut les faire vivre de régime, les paître, ſeulement une fois pendant le jour, de viande trempée dans de l'huile d'amandes douces; & les deux jours ſuivans, l'imbiber de rhuharbe.

Barres. On nomme ainſi certaines bandes qui traverſent la queue d'un épervier.

Bas-voler se dit de la perdrix & des oiseaux qui ont le vol peu élevé.

Bâtard, oiseau de proie qui tient de deux especes; par exemple, du sacre & du lanier.

Beccade. Les fauconniers quand ils donnent à manger à l'oiseau de proie, ont coutume de dire qu'ils lui donnent la beccade.

Bejaune. C'est un oiseau jaune; & par conséquent fort ignorant.

Bequillon. On nomme ainsi le bec des petits oiseaux de proie.

Bigarrures. Ce sont des taches rousses ou noires qui panachent le plumage d'un oiseau.

Bloc. On donne ce nom à la perche sur laquelle on met l'oiseau de proie.

Bloquer. Ce terme est très-usité parmi les chasseurs. On dit qu'un oiseau bloque la perdrix, quand il la tient à son avantage : on dit encore qu'un faucon se bloque, quand il paroît se soutenir dans les airs sans qu'il batte de l'aile.

Bouton. Les fauconniers donne ce nom à la cime d'un arbre.

Branler. Un faucon branle, lorsqu'il se tient sur le haut de la tête d'un fauconnier, en agitant ses ailes.

Branloire. On applique ce terme plu-

tôt au héron qu'au faucon : un héron, dit-on, eſt à la branloire, quand il eſt élevé, & qu'il tourne en agitant ſes ailes.

Brayer. On donne ce nom au derriere d'un oiſeau de proie.

Brider. Les fauconniers brident les ſerres d'un oiſeau, lorſqu'ils en lient une de chaque main; ils l'empêchent par-là de charier ſa proie.

Buffeter. C'eſt la même choſe que ſi on diſoit donner en paſſant contre un leurre ou contre la tête d'un oiſeau plus vigoureux.

Canelude. C'eſt une curée compoſée de ſucre, de canelle & de moelle de héron, les fauconniers en donnent à leurs oiſeaux de proie pour les animer.

Cerceaux. On appelle ainſi le bout de l'aile des oiſeaux de proie.

Chair. On dit qu'un oiſeau eſt bien à la *chair*, lorſqu'il chaſſe avec adreſſe & ſuccès.

Change. Un oiſeau prend le *change*, lorſqu'il quitte ſon entrepriſe pour une nouvelle; quand il s'amuſe v. g. à prendre des pigeons, tandis qu'il devroit chaſſer aux perdrix.

Chaperon. C'eſt un morceau de cuir

dont on couvre la tête des oiseaux de leurre; les chaperons sont marqués par points depuis un jusqu'à quatre. Le premier d'un point est propre au tiercelet de faucon.

Chaperonnier, se dit d'un oiseau de proie. Il est bon chaperonier, quand il porte patiemment le chaperon.

Charier. Un oiseau charie sa proie quand il l'emporte & ne revient plus. Il la charie aussi quand il la poursuit; il semble pour lors que c'est l'oiseau qui se charie lui-même après sa proie.

Chausser. On chausse la grande serre d'un oiseau lorsqu'on entrave l'ongle du gros doigt d'un petit morceau de peau.

Chirargue. Espece de goutte des oiseaux de proie.

Clatir. Un chien clatit quand il poursuit la perdrix de concert avec l'oiseau, & qu'il redouble son cri pour appeller du secours.

Clefs. Ce sont les ongles des doigts de derriere de la main d'un oiseau de proie.

Cluse : terme de fauconnerie ; c'est le cri avec lequel le fauconnier parle à ses chiens, quand l'oiseau a remis la perdrix dans le buisson.

Cornette. On nomme ainsi la houppe

ou le tiroir de deſſus le chaperon de l'oiſeau.

Coup. C'eſt un terme de fauconnerie. On dit qu'un oiſeau prend coup lorſqu'il heurte fortement contre la proie ou contre quelqu'autre choſe ; pour remédier à cet accident, vous prenez de la ſauge, de la menthe, du pouliot & de la guimauve, vous les faites bouillir dans du vin, vous en étuvez l'oiſeau avec une éponge juſqu'à ce qu'il ſue, mettez enſuite ſur l'endroit affecté, de l'encens en poudre & de la guimauve mêlés avec du blanc d'œuf ; vous eſſuyez l'oiſeau au feu après ſa ſueur, & vous le tenez chaudement ; vous réiterez deux fois par jour juſqu'à ce que l'oiſeau ſoit amendé ; s'il a pris grand coup, qu'il jette le ſang par les narines ou par la bouche, ou par le fondement, & que les côtés lui battent, vous lui donnez en ſon paſt avec le ſang chaud de poule, poudre de ſang de dragon, du bol d'Arménie & de la mumie ; vous le paiſſez de chair de pigeon jeune avec ſon ſang, ou bien vous trempez de la chair de poule dans de l'urine pour ſon paſt pendant l'eſpace de quelques jours.

Couronne. C'eſt le duvet qui eſt au-

tour du bec de l'oiseau dans l'endroit où il se joint à la tête.

Courjointé. On donne cette épithete à un oiseau qui a les jambes médiocrement longues.

Crac. C'est une maladie des oiseaux de proie, dont nous parlerons plus bas.

Craie. C'est encore une infirmité des faucons ; il en sera parlé ci-après.

Créance. On donne ce nom à la filiere ou ficelle avec laquelle on retient l'oiseau qui n'est pas bien assuré.

Croler, se dit des oiseaux qui se vuident par le bas ; c'est une marque de santé.

Cru, terme de fauconnerie. C'est le milieu du buisson où la perdrix se retire quelquefois pour éviter la poursuite des chiens.

Cure. C'est une espece de pilule qu'on prépare avec du coton, des étoupes & des plumes ; on la fait prendre aux oiseaux de proie pour dessécher leur phlegme, & les guérir de diverses maladies. On mêle les ingrédiens convenables avec le coton : pour la leur faire mieux avaler, on met auprès quelques petits morceaux de chair, cela s'appelle *armer les*

cures

cures de l'oiſeau. Quand la pilule fait ſon devoir, on dit que l'oiſeau tient la cure, & lorſqu'il a rendu ſa cure, il paſſe pour ſe bien porter, il ne faut point paître un oiſeau qu'il n'ait curé, c'eſt-à-dire, qu'il n'ait rendu la cure.

Curée. C'eſt un repas que l'on fait faire aux chiens & aux oiſeaux, ſur le gibier qu'ils ont pris. On nomme *curée chaude*, la partie de la bête qu'on leur donne auſſitôt qu'elle eſt priſe, & *curée froide*, des morceaux de pain trempés dans le ſang de la bête; on les met ſur la peau de l'animal, conjointement avec ſa cervelle, ſon cou, ou d'autres morceaux de chair.

Déchaperonner, c'eſt-à-dire, en terme de fauconnerie, ôter le chaperon d'un oiſeau, ou le morceau de cuir dont on lui couvre la tête quand on le lâche.

Degré, ſe dit de l'endroit où l'oiſeau, durant ſon élévation, tourne la tête, & prend une nouvelle carriere : on compte les degrés juſqu'à ce qu'on les perde de vue.

Délivre. Un oiſeau fort à délivre eſt celui qui n'a point de corſage, & qui eſt preſque ſans chair, comme le héron. *Oiſeau délivre*, celui qui a beaucoup de chair.

Dérober les sonnettes, se dit quand l'oiseau s'écarte sans être congédié, & qu'il emporte les sonnettes de son maître. Rien n'est si commun que d'entendre en fauconnerie : voilà l'oiseau qui vient de dérober les sonnettes, & qui s'est perdu.

Dérompre. Ce terme se dit d'un oiseau de proie qui fond sur un autre avec impétuosité, & le frappe si rudement avec ses serres & ses ailes, qu'il rompt son vol, l'étourdit, & le fait tomber à terre tout brisé. On s'exprime souvent de la façon suivante : le faucon vient de dérompre sa proie.

Descente. C'est l'action de l'oiseau qui fond avec impétuosité sur sa proie pour l'assommer, ce qu'on appelle *fondre en rondon* ; quelquefois la descente de l'oiseau se fait doucement, lorsqu'il se laisse aller en-bas, ce qu'on appelle simplement *fondre* ou *filer.*

Désempelotoir. C'est un fer avec lequel on tire de la mulette des oiseaux de proie la viande qu'ils ne peuvent digérer.

Deslonger, c'est-à-dire, ôter la longe d'un oiseau pour le faire voler.

Duveteux. Un oiseau bien duveteux est celui qui a beaucoup de plumes molles

& délicates proche la chair. Ce mot eſt dérivé de *duvet.*

Egalé. Un oiſeau égalé eſt un oiſeau moucheté.

Egalures. Ce ſont des mouchetures blanches qui ſont ſur le dos de l'oiſeau.

Emeu. Les fauconniers donnent ce nom à l'excrément que rendent les oiſeaux de proie ; le faucon pélerin & le lanier font leur émeu ſur eux, les autres oiſeaux de proie le jettent en arriere & fort loin. Un faucon donne une bonne marque de ſanté, quand il fait bien ſon émeu, par conſéquent, par le mot *émeurir* on entend les oiſeaux de proie qui fiehtent ou qui ſe déchargent le ventre.

Empelotter, ſe dit d'un oiſeau qui ne peut digérer ce qu'il a avalé, parce que cette nourriture ſe met en peloton: on le lui tire avec le déſemplotoir.

Empiéter. C'eſt un terme de fauconnerie qui ſe dit d'un oiſeau de proie & particuliérement de l'autour, qui enleve & emporte ſa proie avec ſes pieds.

Enchaperonner. C'eſt mettre un chaperon ſur la tête d'un oiſeau de proie. Voyez art. *Faucon*.

Enduire. On dit d'un oiseau qu'il est enduit, lorsqu'il digere bien ses alimens.

Enfoncer. Un faucon enfonce sa proie, quand il fond sur elle avec vivacité, & qu'il la pousse jusqu'à la remise.

Enter. C'est joindre une proie gardée à celle d'un oiseau qui a été rompue ou froissée.

Entraver. C'est un terme usité en fauconnerie ; il signifie raccommoder les jets d'un oiseau, en sorte qu'il ne peut se déchaperonner.

Escartable. On donne cette épithete aux oiseaux qui sont accoutumés à prendre leur essor trop haut, quand la chaleur les presse.

Escapper. C'est la même chose que si on disoit mettre en liberté ; les fauconniers escarpent un oiseau, afin de faire voler sur lui le faucon qu'on veut dresser.

Esclamer. C'est un terme de fauconnerie ; il se dit d'un oiseau de proie qui est d'une belle longueur, & qui n'est pas épaulé. Les esclames passent pour mieux voler que les goussans : on nomme ainsi les oiseaux qui sont courts & bas assis.

Escumer. Un faucon escume sa proie

quand il paſſe ſur elle ſans s'arrêter. Il eſcume auſſi la remiſe, quand il paſſe ſur la perdrix qu'il a pouſſée dans le buiſſon.

Eſmailleures. Ce ſont les taches rouſſes qu'on voit ſur les pennes des oiſeaux de proie.

Eſplanade. C'eſt la route que tient l'oiſeau quand il plane en l'air.

Eſſimer ſe dit d'un faucon auquel on ôte la graiſſe exceſſive qu'il peut avoir par le moyen des cures qu'on lui donne.

Eſſorer. Un faucon vicieux s'eſſore, c'eſt-à-dire, prend trop d'eſſor.

Eventiller. Un oiſeau de proie s'éventille, quand il ſe ſecoue dans l'air pour s'égayer.

Faucon. Voyez ce que nous en avons dit à l'article qui le concerne. C'eſt cet oiſeau qui a donné le nom à l'art de la fauconnerie, ſes griffes ſont faites en forme de faulx; le faucon ſupplée à l'induſtrie humaine dans la chaſſe des oiſeaux & des quadrupedes, il a d'abord été notre maître dans l'art de chaſſer, il n'eſt plus maintenant que notre inſtrument : on met dans la claſſe des faucons huit eſpeces d'oiſeaux de proie, dont quatre volent haut, & quatre vo-

lent bas. Ces oiseaux sont 1°. l'autour, c'est un grand oiseau, qui chasse pour le profit. Voyez chap. de l'*Autour*. Il n'en faut que deux qu'on tient séparément aux deux extrémités de la chasse pour prendre une grande quantité de perdrix. Nous donnerons à la suite de ce chapitre ce qui concerne la chasse avec l'autour, ne l'ayant pas expliqué d'une façon assez étendue en parlant de cet oiseau.

L'épervier est un oiseau carnivore qui a un pied de long; il chasse fort bien au faisan, à la caille & à la perdrix; les meilleurs viennent d'Esclavonie. Voyez ce que nous en avons dit au chapitre qui le concerne.

Le gerfault est le plus fort des oiseaux après l'aigle; on lui fait voler le milan, le héron, l'outarde & tout le gros gibier; les meilleurs nous viennent de Norwege, d'Islande & de Dannemarck.

L'émerillon est le plus petit & le plus vif des oiseaux de proie; on s'en sert pour la chasse de la caille, de la corneille, & du menu gibier. Voyez ce que nous en avons dit au chap. qui traite de cet oiseau.

Le sacre est le faucon femelle; il est excellent pour la volerie des champs,

mais il est difficile à traiter. C'est un oiseau passager, il est originaire de Grece; il est propre au vol de la buse, du héron & du milan. Voyez ce que nous avons dit de la buse au chapitre de cet oiseau. Le lanier a le bec de l'aigle, c'est la femelle du laneret, on s'en sert pour le lievre & pour la perdrix. Le hobereau est le plus petit des oiseaux de proie après l'émerillon, il chasse au plus petit gibier. Le faucon proprement dit, est celui dont il est uniquement question au chap. *Faucon.* Les gens de l'art donnent à ce dernier oiseau de proie différens noms; ils nomment le mâle *tiercelet*, le faucon *pélerin* est celui qui vient des pays éloignés, & dont on ne trouve pas l'aire. Le faucon *gentil de passage* vient des pays circonvoisins; on le prend dans les mois d'Août & de Septembre; il est très-facile à dresser. Le *faucon niais* est celui qu'on a pris dans le nid, lorsqu'il étoit encore jeune, & qu'on a eu ensuite soin de dresser; on lui donne aussi le nom de *faucon royal*. Le *faucon sor* est celui qui a son premier plumage, il n'a qu'un an. Le *faucon hagard*, est ce faucon fier & bizarre, qui n'est plus sor quand on le prend; il a pour lors mué & changé

de plumage ; il se nomme encore *faucon blanchier*, ou *faucon à repaire.*

Filandres. C'est une maladie des oiseaux de proie ; nous en parlerons, lorsque nous traiterons des maladies de ces oiseaux.

Filiere. On donne ce nom à une ficelle de dix toises, qu'on tient attachée au pied de l'oiseau pendant qu'on le réclame, jusqu'à ce qu'on en soit bien assuré. *Filiere* signifie aussi la même chose que *créance* & *tiens le bien.* Si on lâchoit l'oiseau, il pourroit dérober ses sonnettes.

Formes. Ce sont les femelles des oiseaux de proie : elles donnent le nom à l'espece. Les formes sont plus grandes, plus hardies & plus fortes que les *tiercelets.*

Formi. On donne ce nom à une maladie qui survient au bec des oiseaux de proie.

Fuite. On dit communément, dans l'art de la fauconnerie, d'un faucon qui s'écarte beaucoup, qu'il est sujet à faire de grandes fuites.

Fuster se dit d'un gibier qui s'est échappé après avoir été pris.

Gobet. C'est la maniere de chasser ou

de voler les perdrix avec l'autour & l'épervier.

Gorge. On entend par ce mot le ſachet ſupérieur de l'oiſeau de proie ; on l'appelle encore *pouce.* On dit communément *donner groſſe gorge*, lorſqu'on lui fait faire mauvaiſe chair. On donne le nom de *gorge chaude* à la viande chaude qu'on tire du gibier qu'il a attrapé, pour la lui donner. Donner *bonne gorge*, c'eſt le repaître : on lui donne quelquefois *demi-gorge*, d'autre fois *quart de gorge* ſelon qu'on veut les traiter. L'oiſeau digere ſa gorge, quand ſes alimens paſſent vîte, & qu'il les rend auſſitôt : c'eſt une marque d'hétiſie.

Gorgée. Lorſqu'on dit, donner une gorgée à l'oiſeau, c'eſt comme ſi l'on diſoit : lui préſenter une bonne portion du gibier qu'il a pris. Il faut le faire ſur-tout quand il commence à voler.

Gorger. Un faucon paſſe pour être gorgé, quand il eſt raſſaſié.

Gouſſaut. On donne ce nom à un oiſeau court & qui eſt très-peu eſtimé pour la voliere.

Griffade. C'eſt la même choſe que *coup de griffe*; cet oiſeau a donné à ſon gibier une terrible griffade.

Gruyer. Un faucon gruyer eſt celui

qu'on a dressé pour la chasse des grues.

Guinder. L'oiseau se guinde lorsqu'il s'éleve au-dessus des nues.

Haussepied. C'est le nom qu'on donne au premier des oiseaux qui attaque le héron dans son vol.

Herbier. On nomme aussi le tuyau ou canal de la respiration qui se trouve dans le col de l'oiseau.

Hochepied. C'est l'oiseau qu'on jette seul après le héron pour le faire monter.

Huau. Ce sont les deux ailes d'une buse ou d'un milan qu'on attache avec quelques sonnettes de fauconnerie au petit bout d'une verge.

Jardiner. En terme de fauconnerie; c'est exposer le matin au soleil les oiseaux dans un jardin.

Jet. On donne ce nom à une petite entrave qu'on met au pied d'un oiseau.

Jetter. On dit communément en fauconnerie, *jetter* un oiseau du poing, lorsqu'on le fait partir du poing sur la piece fugitive.

Jeu. On dit faire jeu à l'autour, lorsqu'on lui laisse plumer la perdrix.

Induire, ſignifie, en terme de fauconnerie, la même choſe que digérer.

Introduire. On introduit un faucon au vol, quand on commence à le faire voler.

Large. On dit : un oiſeau fait large, quand il écarte ſes ailes ; c'eſt un ſigne d'une ſanté parfaite.

Leurre. C'eſt un morceau rouge garni de becs, d'ongles & d'ailes, & qu'on pend à une leſſe, à un crochet de corne : les fauconniers l'employent pour réclamer un oiſeau de proie ; on y attache de quoi les paître. *Acharner le leurre*, c'eſt mettre deſſus un morceau de chair. *Duire* un oiſeau au *leurre*, c'eſt rappeller l'oiſeau au leurre.

Lier. On dit d'un faucon qu'il lie ſa proie, quand il l'enleve en l'air avec ſes ſerres, ou que, l'ayant aſſommée, il l'environne de ſes ſerres & la tient à terre. Le mot *lier* ne s'applique jamais à l'autour.

Longe-cul. C'eſt une ficelle qu'on attache au pied de l'oiſeau, lorſqu'il n'eſt pas encore aſſuré.

Mahutes. On donne ce nom au haut des ailes de l'oiſeau, du côté qui touche le corps.

Mal ſubtil. C'eſt une eſpece de ca-

tarre qui tombe dans la mulette des des oiseaux, qui empêche leur digestion, & les fait mourir.

Manteau. On entend par ce mot la couleur des plumes d'un oiseau de proie: on dit v. g. communément en fauconnerie, cet oiseau a le manteau bien bigarré.

Montée. C'est le vol de l'oiseau qui s'éleve à angles droits par carrieres & par degrés, quand il est à la poursuite de quelque proie. S'il s'éleve à perte de vue, pour chercher l'air frais dans la moyenne région de l'air, on appelle son vol, *montée d'essor.* La *montee par fuite* est le mouvement que se donne un oiseau, lorsque, dans la crainte de rencontrer un athlete plus fort que lui, il s'échappe, comme on dit, à grandes gambades.

Motte. On dit qu'un oiseau prend une motte, quand au lieu de se percher sur un arbre, il se pose à terre.

Mulette. On donne ce nom à l'estomac des oiseaux de proie, quand la digestion ne peut s'y faire, à cause de l'humeur visqueuse & gluante qu'y produisent les alimens; on dit pour lors que l'animal a la mulette empelottée, & quand il s'y forme une peau, comme

il arrive quelquefois, on l'appelle mulette double ou doublure; on remédie à ces deux incommodités par le moyen de certaines pilules dont nous aurons occaſion de parler ſouvent.

Nager. Les fauconniers, au lieu de dire qu'un oiſeau vole, ont ſouvent la coutume de dire qu'il nage entre les nuées.

Niais. On donne ce nom à un oiſeau qu'on a pris dans le nid.

Nouer. Quand les fauconniers mettent l'oiſeau en mue, & qu'ils lui font quitter pour quelque temps la volerie, on dit qu'ils nouent la longe.

Oiſeaux. Les fauconniers donnent pluſieurs épithetes aux oiſeaux qu'ils employent pour leur chaſſe; *l'oiſeau branchier*, ſelon eux, eſt celui qui n'a encore la force que de voler de branches en branches; *l'oiſeau dépiteux* eſt celui qui ſe dépite, il ne veut pas revenir lorſqu'il a perdu ſa proie : on appelle *oiſeau trop en corps* celui dont la graiſſe appeſantit le vol : on nomme *oiſeau de bon guet*, celui qui a ſans ceſſe l'œil ſur ſa proie, & qui ne la laiſſe point échapper; & *oiſeau de bonne compagnie*, celui qui ne laiſſe pas dérober ſes ſonnettes. Quand on n'a pas élevé ſoi-même

un oiseau, & qu'il vient d'autres faucon-
neries, on l'appelle *oiseau d'échappée*.

Oiseler, c'est dresser un oiseau, l'affaiter.

Ongle. C'est une maladie propre aux oiseaux de proie; c'est une espece de taie qui leur vient dans l'œil; elle provient tantôt d'un rhume, tantôt d'un chaperon qui les tient trop serrés.

Pantoiement. C'est encore une maladie des oiseaux de proie, c'est une espece d'asthme qui leur enfle les poumons.

Pantois. Autre maladie des oiseaux de proie, dont nous parlerons ci-après, elle attaque leurs reins & leurs gorges.

Parement. On entend par ce mot la diversité des couleurs qui pare les ailes d'un oiseau de proie; on se sert encore de ce mot pour désigner la maille qui couvre à l'oiseau le défaut de son col.

Passage. Il y a des faucons de passage, de même que d'autres oiseaux.

Pennage. On désigne par ce terme les plumes qui couvrent les oiseaux de proie; le pennage est tantôt blond, tantôt cendré, moucheté, &c.

Pennes. Ce sont les longues plumes

des ailes de l'oiſeau ; chacune a un nom qui lui eſt propre ; on en compte ordinairement douze à ſa queue.

Perchoir. Tout le monde ſçait que c'eſt l'endroit où ſe perchent les oiſeaux de proie.

Piece. Quand un oiſeau eſt tout entier d'une même couleur, on dit qu'il eſt tout d'une piece.

Plaiſir. Pour faire plaiſir à un oiſeau de proie, il faut lui laiſſer plumer la perdrix.

Planer. On ſe ſert de ce mot pour déſigner les oiſeaux qui ſe ſoutiennent en l'air, ſans qu'ils paroiſſent agiter leurs ailes : on dit auſſi, pour la même ſignification, *aller de plain.*

Plume. Quand on donne à un oiſeau de proie une cure de plume, on dit qu'on lui donne la plume.

Poil. On dit qu'on met un oiſeau à poil, lorſqu'on le dreſſe à la chaſſe du gibier à poil.

Pointer. Quand un oiſeau va d'un vol rapide, ſoit en montant, ſoit en s'abaiſſant, on dit qu'il pointe.

Poivrer l'oiſeau. C'eſt le laver avec de l'eau & du poivre : on ſe ſert de cette lotion quand on veut l'aſſurer lorſqu'il eſt trop farouche ; on le guérit auſſi

par-là lorsqu'il est attaqué de la vermine.

Poltron. On donne ce nom à un oiseau auquel on a coupé les ongles des pouces ; on lui ôte par-là le courage, & on l'empêche de voler le gros gibier.

Quinteux. Cette épithete convient à un faucon qui s'écarte trop.

Ramer. On dit qu'un oiseau rame en l'air, lorsqu'il se sert de ses ailes en forme d'avirons.

Ramollir. On se sert d'une éponge détrempée pour ramollir le pennage d'un faucon.

Raser l'air. C'est la même chose que si l'on disoit planer.

Rebuté. On donne cette épithete à un faucon qui ne veut plus voler.

Réclame, se dit des oiseaux de proie qu'on reprend au poing avec le tiroir & la voix.

Réclamer. C'est rappeller un oiseau pour le faire revenir sur le poing.

Redonner. C'est le remettre de rechef à la poursuite du gibier qui s'est échappé.

Reguinder. On dit qu'un oiseau se reguinde, lorsqu'il s'éleve en l'air avec un nouvel effort.

Remarque. C'eſt le cri de celui qui mene les chiens, lorſqu'il voit partir les perdrix.

Remonter. On dit que l'oiſeau remonte, lorſqu'il vole de bas en haut ; ſi on le lâche du ſommet d'un coteau, on eſt cenſé le remonter : remonter un faucon ſignifie auſſi l'engraiſſer.

R'habiller. Lorſqu'on raccommode les pennes d'un oiſeau, on dit qu'on le r'habille.

Rondon. On dit fondre en rondon, pour dire fondre avec impétuoſité ſur le gibier, & l'aſſommer.

Serres. On entend par ſerres, les ongles & les griffes d'un oiſeau de proie.

Siller. C'eſt la même choſe que ſi on diſoit : coudre les paupieres d'un oiſeau de proie, afin de l'empêcher de voir & de ſe débattre.

Sommées. On dit que les pennes d'un faucon ſont ſommées, lorſqu'elles ont pris tout leur accroiſſement.

Sor. Un oiſeau ſor eſt celui qui porte encore ſon premier pennage.

Taquet. Nourrir un oiſeau au taque, c'eſt le faire revenir lorſqu'il eſt en liberté au ſoleil : on l'appelle pour cet effet en frappant ſur le bord d'un ais ; c'eſt cet ais qu'on appelle taquet.

Tavelures. Ce sont des taches de diverses couleurs qui se trouvent sur le manteau de l'oiseau de proie.

Teneur. C'est le troisieme oiseau qui attaque le héron dans son vol.

Tenir. On dit qu'un oiseau tient à mont, quand il se soutient en l'air, en attendant qu'il découvre sa proie.

Tête. Faire la tête d'un oiseau, & l'accoutumer au chaperon.

Tiens-le bien. Expression vulgaire, qui signifie la même chose que la filiere.

Tiroir. Ce sont les ailes d'un chapon ou d'un coq-dinde, dont on se sert pour apprivoiser un faucon, & le reprendre au poing.

Train. Faire le train à un oiseau, c'est lui donner un oiseau tout dressé pour l'accoutumer à la chasse.

Travail. On donne à un oiseau qui ne se rebute point, le nom d'oiseau de grand travail.

Vannes. Ce sont les grands plumes des ailes d'un oiseau de proie.

Veiller. On veille l'oiseau quand on l'empêche de dormir, & il faut l'empêcher de dormir pour le dresser.

Vent. On se sert de ce mot en différens sens en fait de fauconnerie. On dit qu'un oiseau va contre le vent, quand

il a le bec au vent ; il va vers le vent, lorſqu'il a la queue au vent : on dit encore *bander au vent* ; c'eſt la même choſe que ſi on diſoit, ſe tenir ſur les chiens, faiſant la creſſerelle. *Tenir bec au vent*, cela ſignifie réſiſter au vent ſans tourner la queue ; prendre le haut du vent, c'eſt la même choſe que ſi on diſoit voler au-deſſus du vent, &c.

Ventolier. On donne ce nom à un oiſeau qui ſe plaît au vent, & qui s'y laiſſe quelquefois emporter, cela cauſe ſa perte : on nomme bon oiſeau ventolier, celui qui réſiſte ſans plier à la violence du vent.

Verge de huau. C'eſt une baguette garnie de quatre petits piquets, auxquels on attache les ailes d'un milan nommé *huau*.

Verge de meute. C'eſt une baguette garnie de trois piquets avec des ficelles auxquels on attache un oiſeau vivant, & on donne le nom de *meute* à cet oiſeau captif.

Vervelle. C'eſt un petit anneau ou plaque qu'on attache au pied de l'oiſeau de proie, & où les armes du Seigneur auquel il appartient ſont empreintes.

Vilain. On donne ce nom à un oiſeau qui ne ſuit le gibier que pour la

cuisine, & qu'on ne peut ni dresser ni afféter. Tels sont les milans & les corbeaux qui n'attaquent que les poulets.

Vol. On donne ce nom à l'équipage de chiens & d'oiseaux de proie dont on se sert pour prendre le gibier. Le vol pour le gros est celui qui se fait sur les oiseaux de fort & de cuisine, comme les grues. Le vol du milan se fait avec quatre oiseaux, on lâche d'abord un sacre, ensuite deux autres, & enfin un gerfault : on en employe trois pour le vol du héron; le premier se nomme haussepied, il ne sert qu'à les faire hausser; le second s'appelle tombisseur, on l'envoye à son secours; le troisieme est le teneur, c'est d'ordinaire un gerfault.

Vol, se dit encore de la façon de voler sur le gibier : on dit voler à la toise, pour dire partir du poing à tire d'ailes, en suivant la perdrix qui rase la terre. Le vol à la source ou à leve-cul s'entend du héron & de la perdrix qu'on fait partir. Le vol à la découverte est celui qui se fait quand on approche le gibier, en se mettant à couvert derriere quelque haie.

Voler. C'est prendre le gibier avec des oiseaux de proie. Voler de poing en

fort, c'eſt jetter les oiſeaux de poing après le gibier. *Voler d'amour*, ſignifie laiſſer voler les oiſeaux en liberté pour qu'ils ſoutiennent les chiens. *Voler haut & gras*, *voler bas & maigre*, *voler de bon trait*, tout cela ſignifie la même choſe que ſi on diſoit voler de bon gré. *Voler en rond*, c'eſt voler en tournant au-deſſous de ſa proie. *Voler en long*, c'eſt voler à ligne droite ; l'oiſeau vole ainſi, quand il n'a plus envie de revenir. *Voler en pointe*, c'eſt voler d'un vol rapide, ſoit en s'élevant ſoit en s'abaiſſant. *Voler comme un trait*, c'eſt voler long-temps ſans reprendre haleine. *Voler à repriſes*, c'eſt s'arrêter de temps en temps pour reprendre ſon vol. *Voler en coupant*, c'eſt voler en traverſant le vent.

Volerie. On donne ce nom à la chaſſe qui ſe fait avec les oiſeaux de proie. La haute volerie eſt celle du faucon ſur le héron, le canard & les grues ; & du gerfault ſur le ſacre & le milan : on ſe ſert d'un lanier & du tiercelet de faucon pour la baſſe volerie, tels que les faiſans ; les perdrix, les cailles.

Voleur. On appelle beau voleur un oiſeau qui vole ſurement.

Vuider, c'eſt-à-dire, purger les oiſeaux de proie : on dit auſſi en faucon-

nerie, faire vuider le gibier, pour désigner qu'on le fait partir quand les oiseaux sont montés & détournés.

Après avoir rapporté tous les différens termes qui concernent la fauconnerie, nous allons entrer dans quelques détails sur cet art.

Quand on veut acheter des oiseaux de proie pour la fauconnerie, il faut commencer par s'informer de quels pays il sont; il y a des endroits où ils naissent aisés à dresser, tandis que dans d'autres on employeroit en vain tout l'art de la fauconnerie, qu'on ne pourroit pas y réussir : on estime beaucoup ceux qui nous viennent des montagnes de la Suisse, du fond de la Russie, ou des rochers inaccessibles des Alpes. On prêtera ensuite attention au pennage; le blond est garni d'égalures, & le noir est tout d'une piece, mais souvent on est trompé par ces signes; on choisira par préférence un oiseau qui soit si large que sa tête paroisse entre ses deux épaules; on a encore égard au poids pour la bonté; la force & le courage d'un oiseau de proie se reconnoissent à son bec court, à sa poitrine nerveuse, & à ses ongles recourbés. On observera que, quand on tire les oiseaux de

l'aire, il faut prendre garde qu'ils ſoient tout noirs, & qu'ils n'ayent pouſſé que la moitié de leur queue : on ſçait par expérience que ces ſortes d'oiſeaux ſont plus faciles à dreſſer.

De l'aire on les tranſporte dans le cabinet qui leur deſtiné ; ce cabinet a deux fenêtres grillées aſſez larges pour que les rayons du ſoleil puiſſent y pénétrer & y réjouir les faucons qui s'y trouvent captivés. Sur ces fenêtres & dans d'autres endroits du cabinet, on met de petites perches garnies de gazons afin que les oiſeaux puiſſent s'y repoſer. On y fait mettre en outre un baquet d'un pied & demi d'hauteur, plein d'eau qu'on renouvelle au moins tous les deux jours ; & pour commencer de bonne heure à dreſſer les oiſeaux, on fera bien de faire dépoſer autour du baquet du ſable de riviere & des petits cailloux.

On ne changera jamais, que le moins que l'on pourra, l'heure des repas des oiſeaux qu'on veut dreſſer ; on leur fera prendre le premier repas à 7 heures du matin, & le ſecond à 5 heures du ſoir : on leur donnera pour nourriture de la chair de petits chats, de poulets & de pigeonneaux, on la leur hachera auparavant ; quelques-uns leur donnent de

la chair de bœuf & de mouton hachée avec un œuf; leur pennage en vient à ce qu'ils disent plus beau.

Tous les faucons ne se prennent pas dans l'aire; par conséquent ce que nous venons de rapporter n'est pas toujours général, mais il y a des signes évidens qui nous apprennent si les oiseaux qu'on nous vend sont aisés à affaiter.

Dès qu'on nous apporte un faucon à vendre, il faut à l'instant le faire déchaperonner, & examiner si le bec & la langue sont rouges, & si les yeux sont sains; on tâte ensuite la mulette, & on prend garde qu'elle ne soit pas empelottée; on observe encore si les deux veines qui se trouvent aux racines des ailes, ont un mouvement moderé, si la langue de l'oiseau ne tremble point, s'il n'est point agité de frisson, &c.

Pour qu'un faucon soit bon, il faut qu'il se tienne sur ses deux jambes sans vaciller, qu'il nettoye gaiement ses ailes brillantes avec son bec, qu'il résiste sur-tout au vent, & qu'il lutte contre lui avec avantage.

Il ne suffit pas d'avoir pris dans l'aire des faucons, ou d'en avoir choisi de bons, il faut encore prendre quelque soin avant de les dresser. Quand on veut

les rendre dociles de même que tous les autres oiseaux de proie, il faut les tenir enfermés dans un lieu obscur, ou leur filler les yeux avec une aiguillée de fil : pour leur faire cette opération, on les tient par le bec, on passe une aiguille traversée d'un fil delié parmi les paupieres de l'œil, sans cependant prendre la toile qui est sous la paupiere : on tire ensuite les deux bouts du fil, & on les attache sur le bec ; on coupe le fil près du nœud, & on le tord de facon que les paupieres soient levées fort haut, & que le faucon ne puisse voir que devant lui.

Avant d'affaiter les faucons on les tiendra long-temps sur le bloc, & on les liera avec une longe d'un pied & demi de longueur ; si on en met plusieurs sur un bloc, on les éloignera les uns des autres au moins de deux pieds, de peur qu'ils ne s'entretuent : on aura aussi attention, dès la pointe du jour ou sur le soir, de porter sur le poing l'oiseau qu'on veut dresser : on le place d'ordinaire sur l'extrémité du poignet de la main droite.

Au chapitre *Faucon* nous avons déjà parlé de la maniere de dresser ces oiseaux, mais nous ne l'avons fait que très-

succintement : nous allons par conséquent nous étendre ici un peu plus au long sur cet objet, qui est le vrai triomphe de l'industrie humaine, puisqu'on soumet par ce moyen, aux loix de notre caprice, l'instinct le plus bizarre ; on captive des êtres qui sont d'autant plus libres, qu'ils sont sauvages, & qu'on fait même aimer aux animaux les plus féroces les chaînes sous lesquelles on les a réduit.

Il y a des faucons d'un caractere si quinteux & si bizarre, que les fauconniers ne peuvent les faire plier que très-difficilement à leur volonté. Si un mois ne peut suffire pour les apprivoiser, il n'y a pas grande ressource, il faut les abandonner ; il ne faut pas même un mois pour s'appercevoir sensiblement du succès de l'éducation qu'on leur donne.

On arme d'abord l'oiseau de jets, de sonnettes & de chaperons, on lui laisse cet attirail pendant trois jours & trois nuits ; rien n'est plus propre à lui enlever l'idée qu'il peut avoir de son ancienne liberté. Lorsqu'on le voile dans cette espece d'attirail, on essaye de le paître tout chaperonné ; s'il est docile, on le poivre, & en cas qu'il puisse vo-

ler de dessus le bloc sur le poing, on lui montre le leurre dans sa chambre, & on le force à y venir prendre son pât.

Quand on s'apperçoit qu'il commence à connoître le leurre, on le porte à la campagne avec sa longe; c'est-là qu'on redouble les leçons, qu'on lui a données dans la loge. Voyez ce que nous en avons dit chap. *Faucon.* On le ramene ensuite, & on répete ces exercices jusqu'à ce qu'il sache venir au branle du leurre de toute la longueur de la filiere.

On montre de temps en temps à l'oiseau, des chevaux & des chiens, pour qu'il n'en soit pas effarouché, lorsqu'il commencera à voler.

Pour éprouver si le faucon est assuré, il faut peu à peu s'approcher de lui & continuer ainsi jusqu'à ce qu'il soit mis en état d'être hors de la filiere; cependant, avant que de l'abandonner à lui-même, on lui présentera à tuer une poule dont le pennage soit d'une couleur à peu près pareille à celle de la volerie à laquelle on le destine. Dans cette premiere éducation si on remarque que l'oiseau pantoise & donne du bec, il faut détruire ces mauvaises habitudes,

ce à quoi on parvient en l'acharnant sur le tiroir. Si l'oiseau souffre impatiemment qu'on lui mette son chaperon, on lui dessille pendant la nuit les yeux pour qu'il voie la lumiere, après quoi on couvre sa tête avec le chaperon, comme auparavant. Si on ne peut pas le rendre docile dans une nuit, on en employera même quatre s'il est nécessaire, en l'affriandant sans cesse tant avec le pât qu'avec le tiroir ; à la fin ces oiseaux, accablés par tant d'insomnies, se soumettent à la servitude du chaperon.

On apprend encore le faucon à connoître la voix ou la réclame de celui qui le gouverne, par le moyen des privations ; on le fait jeuner rigoureusement pendant trois ou quatre jours ; on place ensuite un poulet vivant dans quelque endroit obscur, de façon cependant que que le jeune oiseau puisse le voir ; on le retient sur le poing, soit en sifflant, soit en parlant, on l'enchaperonne, & on lui présente enfin les parties du poulet les moins charnues, pour le faire tirer & pour le mettre ainsi en appétit,

Mais ce n'est pas assez que le faucon connoisse la voix de son maître, il faut encore qu'il sçache quel est le pât

dont on le nourrit ordinairement, pour qu'auſſitôt qu'il l'apperçoit, il fonde promptement deſſus; le fauconnier prend à cet effet de la main droite la viande qu'il lui deſtine, il l'éleve en l'air & la montre à l'oiſeau, ſoit par parole, ſoit par ſifflement; quand l'oiſeau eſt une fois fait à la chair, le fauconnier tient cette chair, & ne lui en laiſſe prendre que quelques gorgées, il recommence. Enſuite ce pât mangé, & cela autant de fois qu'il faut, pour que ſon éleve reconnoiſſe celui qu'on lui deſtine, il le purge enfin avec une cure de coton & de plumes de la groſſeur d'une féve. Quand on veut encore animer davantage le faucon après le gibier, on lui préſente un gibier à deux ou trois repriſes, on le déchaperonne, on lui jette le pât à terre pour qu'il fonde deſſus; mais dès qu'on apperçoit que l'oiſeau s'y acharne, on le retire; ce n'eſt enfin qu'avec le temps qu'on peut parvenir à habituer le faucon à la docilité & à la perte de ſon indépendance.

Le faucon étant déjà inſtruit de la ſorte, il faut l'accoutumer à connoître le leurre; pour y parvenir, on attache de la chair, & le fauconnier entre dans l'en-

droit obſcur où eſt l'oiſeau, il lui lâche un peu le chaperon, il s'éloigne enfin de trois ou quatre pas, après quoi il prend le leurre à la moitié de la longe qui le tient attaché; il jette ce leurre en l'air deux ou trois fois, il appelle fortement l'oiſeau, & lui ôte quelquefois ſon chaperon; enfin il fait partir le leurre d'un peu loin & l'oiſeau ainſi animé par la voix du fauconnier, commence à lui obéir; ſi le faucon vient à ſauter ſur le gibier, on le lui laiſſe déchirer à ſon gré, on lui applaudit même ſoit en parlant, ſoit en ſifflant: on le prend enſuite avec la chair qui tient au leurre, on le remet ſur le poing, & on l'enchaperonne.

Quand on eſt parvenu à faire connoître au faucon le leurre dans un endroit obſcur, & à le faire fondre indifféremment ſur le gibier mort ou vivant, on le porte pour lors dans une plaine denuée d'arbres, & on lui fait répéter ſes exercices: on attache alors le poulet au leurre, & le faucon à la longe; on deſſerre un peu le chaperon de l'oiſeau, & on le laiſſe fondre pendant quelque temps ſur le poulet, on s'éloigne de quelques pas; on fait enſorte que l'oiſeau ſe déchaperonne, après

quoi on prend le leurre, & on le jette en l'air, en criant fortement; si l'oiseau fond encore sur le poulet, on le laisse sur-tout s'acharner sur la cervelle, on l'y anime même par des cris concertés. On leurre ainsi pendant deux ou trois jours le faucon au grand air; s'il revient de son gré sur le poing, au lieu de quatre pas, on s'éloigne de dix ou douze, & on lui montre un petit oiseau attaché au leurre, on s'écarte de jour en jour de plus en plus, & quand l'oiseau est bon, on s'apperçoit chaque jour de quelque succès dans son éducation.

Pour achever enfin de rendre le faucon un oiseau de créance, on lui fait d'abord garder la diette pour le rendre par-là plus avide au leurre; ensuite le fauconnier monte à cheval, tient son oiseau attaché à la filiere pour que rien ne contraigne son vol; il s'éloigne à vue du faucon, & donne le signal pour que son oiseau se déchaperonne un peu; quelques instans après il jette en l'air le leurre, & lorsque l'oiseau, étant tout-à-fait déchaperonné, vole & se trouve à environ huit pas de distance, il rejette le leurre une

ſeconde fois ; s'il s'apperçoit que l'oiſeau s'y attache, il deſcend de cheval, & le laiſſe paître à ſa volonté.

On réitérera cet exercice quelques jours après, mais on ôte pour lors la filiere au faucon. L'oiſeau exécute par ce moyen librement ce qu'il exécutoit auparavant comme un inſtrument ſervil des volontés de ſon maître. Le faucon étant une fois affaité, on lui met des ſonnettes plus ou moins groſſes, ſelon qu'il eſt plus ou moins courageux; on lui fait pour lors répéter les premiers exercices. Animé par la voix du fauconnier, on le voit battre des ailes, & commencer à ſe mouvoir ſur le poing : on le déchaperonne à l'inſtant, on lui laiſſe prendre un eſſor libre, on jette le leurre à contrevent, & on rappelle ſon oiſeau à haute voix; s'il vole hardiment contre le vent, le fauconnier deſcend alors de cheval, & laiſſe l'oiſeau s'acharner ſur le tiroir. Mais ſi le faucon eſt trop quinteux, & s'il ne veut pas s'élever ſur le poing, ſi au contraire il vole à terre, il eſt facile de corriger ce défaut, on va au-devant de l'oiſeau & on l'épouvante avec une baguette ; quand on veut l'obliger à prendre ſon

eſſor avec étendue, on le conduit dans un endroit fréquenté par des corneilles & des étourneaux, & on le force de leur donner la chaſſe ; on prend encore un canard ; on le préſente au faucon ; on l'appelle à haute voix ; on le jette du côté que vole l'oiſeau de proie, S'il arrive que le faucon lui donne des avillons, on lui permet de s'en paître à loiſir, & même on l'encourage.

Le faucon ſe trouvant bien dreſſé, on le leve pour l'attacher au leurre, & on le fait revenir au poing, même ſans y être convié ; quand la graiſſe rend cet oiſeau pareſſeux à voler, on l'eſſime par des cures qui lui conviennent.

Lorſque le faucon ſçait fondre une fois ſur le gibier & l'avillonner, on prend du cœur de veau ou du foie de poulet ; on le met dans un oiſeau qu'on fend tout vivant en quatre, pour l'imbiber de ſang, on donne ce nouveau pât au faucon, tandis qu'il eſt acharné à la cervelle & aux entrailles de ſon gibier. Il arrive quelquefois que le faucon veut dérober ſes ſonnettes, dès qu'on s'en apperçoit, il faut le veiller dans ſon eſſor & le rappeller au leurre ; s'il retourne de bon gré ſur le poing de ſon

maître, on l'affriande & on l'acharne au tiroir, on lui fait par-là oublier qu'il a perdu ſa premiere liberté.

Parmi les différens oiſeaux qu'on dreſſe, les faucons & les gerfaults ſont plus ſujets à faire des fuites que les ſacres & les laniers : pour les rappeller on s'y prend de la façon ſuivante : on reſte ſur le lieu où l'oiſeau veut s'écarter, on obſerve s'il rentre, ce qu'il fera ſans doute, ſi la manœuvre eſt conduite par un habile fauconnier ; on pique enſuite près l'oiſeau en le leurrant toujours, & le rappellant avec le vif pour le lui donner au moment qu'il rentrera ; on réuſſit mieux par cette méthode qu'en lui faiſant prendre un nouveau vol.

Un défaut auquel les faucons ſont encore ſujets, c'eſt de charier leur gibier : ce défaut leur provient de l'excès de la faim de ces oiſeaux ou de leur haine pour les chiens qui les auroient pu offenſer ; dans ce dernier cas on contiendra avec force les chiens dans leur devoir, & dans le premier on jettera au faucon un poulet ou une perdrix morte qu'on aura attachée auparavant à une filiere. Il arrive encore quelquefois que l'oiſeau trop avide,

dans le temps qu'on lui donne le pât, baisse la tête & se jette hors du poing; pour empêcher cela, il faut le paître à terre sur les curées, & l'enchaperonner un peu au large, afin que rien ne l'empêche de manger; on n'a pas gouverné trois fois de la sorte cet oiseau, qu'il se défait de cette mauvaise habitude. Quand l'oiseau de proie n'a d'inclination que pour voler dans la plaine, on lui fera prendre son pât dans le plus fort d'un bois, & on lui répétera cet exercice quatre ou cinq fois. Il est de la derniere importance pour un fauconnier, de bien donner l'assurance à son oiseau; sans quoi l'oiseau ne peut avoir de créance à son maître, & par conséquent ne devient jamais de bon affaitage; il volera bien, mais son vol ne sera jamais réglé, & on aura de la peine à le rappeller.

On leurrera & on assurera l'émerillon comme les autres oiseaux; on lui fera curée du gibier auquel on le destine, on le dresse ordinairement pour la caille, l'alouette, le merle & le perdreau, le tient pendant l'hiver dans un lieu chaud, & on lui met une peau de lievre sur le bloc, de peur que le froid n'endommage ses serres.

Parmi les différens oiseaux de proie, l'hobereau est le plus volontaire & le plus libertin ; son affaitage est conséquemment très-difficile, il faut pour ce un habile fauconnier.

De tous les préceptes que nous venons de rapporter, on doit nécessairement conclure que pour affaiter un oiseau, il faut qu'il sçache obéir à la voix de l'homme ; qu'il souffre volontiers qu'on lui mette le chaperon, que du bout de la filiere il revienne de son plein gré sur le poing de celui qui l'instruit, qu'il soit prêt d'enfoncer le gibier pour lequel on le dresse, qu'il s'accoutume au leurre ; qu'il s'éleve comme on le desire, qu'il sache lutter contre le vent, qu'il ne charie point sa proie, & qu'il ne cherche point surtout à dérober ses sonnettes. On dresse d'ordinaire les oiseaux de proie à sept vols ; le premier se nomme le vol pour le milan ; on emploie d'ordinaire à ce vol les sacres & les gerfaults ; ces derniers sont même les meilleurs, ils sont très-hardis ; quand on veut les instruire à ce vol, on commence par les poivrer, les chaperonner & les dresser au leurre ; on leur donne le pât deux à deux afin qu'ils se connoissent ; quand

l'oiſeau commence à être de bonne créance, on lui fera tuer une poule dont la couleur approchera de celle du pennage du milan; on l'acharnera le lendemain au tiroir, on lui préſentera le milan à terre, après l'avoir auparavant attaché à la filiere, lui avoir émouſſé les ſerres, & l'avoir mis en état de ne point lutter avec avantage contre le jeune chaſſeur; le faucon ne tarde pas beaucoup à lier ſa proie, mais on l'empêche de ſe paître de la chair de milan, on lui préſente une poule; ſi on s'apperçoit qu'il fond de bonne grace ſur le milan, on monte à l'inſtant ſur un arbre ou ſur quelqu'autre endroit élevé, & on abandonne de-là la proie, le faucon en prend connoiſſance, & il devient l'oiſeau de bonne affaire. Dans ce vol on peut ſe ſervir du duc pour attirer le milan. On reunit par-là deux exercices bien amuſans, & on les ſoutient l'un par l'autre : le vol du milan eſt très-beau, le faucon lutte alors avec une athlete digne de lui.

Le ſecond vol eſt celui pour le héron, c'eſt le même que celui pour le milan; la ſeule choſe qu'il y a à obſerver, c'eſt de préſenter à l'oiſeau une poule qui ſoit de la couleur du pennage

du héron au lieu de celui du milan ; comme la chair du héron est très-salutaire au faucon, lorsqu'on est satisfait de l'oiseau, on peut lui permettre de s'en paître en liberté. Nous allons rapporter ici le vrai secret des fauconniers pour le vol du héron ; quand on attaque cet oiseau, il faut être dans le vent, & s'il prend motte, on lui jette un hausse-pied pour le faire monter, ensuite un tombisseur, & enfin un teneur ; on tire même des coups de fusil pour accélerer la montée du gibier. Pour bien perfectionner le faucon dans cet exercice, on ne le fera voler que de deux jours l'un ; on le fera jeûner le jour qu'il ne volera pas, tandis que le jour du vol on lui fera faire bonne chere.

Le troisieme vol est celui pour la corneille, on employe pour ce vol le faucon & même le tiercelet du gerfault, on affaite ces oiseaux, & le soir à l'heure de leur repas on leur présente une poule à tuer, mais il faut qu'elle soit de pennage noir pour représenter la corneille. Le duc est d'un grand secours pour attirer la corneille, de même que le milan.

Le quatrieme vol est pour la pie ;

on dreſſe à ce vol les tiercelets du faucon; on les affaite à cet effet comme d'ordinaire ; quand ils ſont dreſſés, on leur jette à propos une pie, après leur avoir fait faire auparavant deux ou trois tours ; on leur donne adroitement de la chair de pigeon par-deſſous l'aile de la pie, ſans que l'oiſeau s'apperçoive de ſon pennage, car il pourroit prendre une autre fois le change ; lorſque les oiſeaux ſe trouvent dans un endroit favorable au vol de la pie, on commence par jetter le tiercelet le plus ſage pour conduire les autres. Lorſque ce tiercelet a fait deux ou trois tours, on lui montre la pie, & après l'avoir remiſe, on jette les autres oiſeaux, en leur découvrant cependant auparavant leur proie ; on tâche enſuite de la leur faire prendre, s'il y réuſſiſſent; on les nourrit de la chair de pigeon, cachée ſous l'aile de la pie : on ne doit pas ſe contenter de faire voler une fois le tiercelet & les oiſeaux qui le ſuivent, mais on répétera pluſieurs fois cet exercice juſqu'à ce qu'on s'apperçoive du ſuccès.

Le cinquieme vol eſt celui pour le lievre ; on préfere le gerfault à tout autre oiſeau pour ce vol ; quand on

l'a une fois affaité, on lui fait tuer un poulet pour lui donner à connoître le vif; on l'exerce ensuite sur un lievre vivant, mais on lui casse auparavant une jambe, ou bien on remplit de paille une peau de lievre, on garnit le dos de chair, & on l'attache avec une petite corde fort longue à la sangle du cheval. Le gerfault prend le fantôme pour un lievre fugitif, & fond sur lui avec impetuosité. Dès qu'il l'a lié, on lui présente la poule qu'il a tuée précédemment, & on le laisse s'en repaître en liberté.

Le sixieme vol est celui pour les champs. Ce vol demande beaucoup de soin de la part du fauconnier, & beaucoup d'intelligence de la part du faucon. Dans ce vol les chiens doivent guider les oiseaux qui soutiennent, il faut par conséquent qu'ils ayent créance en ces animaux autant que dans les hommes. Lorsque les oiseaux sont une fois affaités, introduits au vol, & mis hors de la filiere, on leur fait tuer un poulet d'un pennage approchant pour la couleur de celui de la perdrix : on a sur-tout grand soin

en les leurrant de leur cacher le leurre.

Après cet essai, on prend une perdrix, on la cache sous son chapeau, & on l'attache à une filiere, pour pouvoir la faire partir à propos, lorsque les oiseaux commencent à connoître la proie. Quand on est arrivé dans l'endroit le plus favorable, on fait partir des perdrix qu'on fait suivre, on les relâche, & on donne bonne gorgée aux faucons avec une autre perdrix vivante qu'on a dans la fauconnerie ; si les perdrix ne partent point, on lance après la compagnie la plus éloignée, les oiseaux du poing, le gibier se sauve bien vîte, mais les faucons apprennent à monter & à soutenir de plus haut.

Si les faucons volent de poings en fort, on leur fait tuer une perdrix sous le chapeau, on leur apprend ainsi à connoître leur gibier ; si on les veut ensuite faire voler., on cherche dans une campagne des perdrix qui soient près de quelque remise; les faucons volent alors de bonne action. La bonne façon pour faire réussir les oiseaux au vol des champs, c'est de les baigner

ſouvent, & de les jardiner tous les matins.

Le dernier vol enfin eſt celui pour les rivieres : après avoir donné aux faucons les leçons préliminaires, on les met ſur quelque lieu élevé, on ſe retire de façon que les oiſeaux ne puiſſent voir les fauconniers, on les déchaperonne doucement, & on leur fait prendre une gorgée en les leurrant avant qu'ils puiſſent ſe reconnoître, & quand ils paroiſſent bien affaités, on les fait même ſauter ſur le poing. Un pareil exercice doit au moins durer trois jours; on les jardine enſuite ſur la pierre après les avoir déchaperonnés & repus, on leur donne à chaque tour qu'on leur fait faire, une gorgée, ce qu'on continue toujours juſqu'à ce qu'ils tirent à la longe pour revenir à celui qui les gouverne. Le lendemain on les paît ſur le leurre, afin de les leurrer enſuite entre deux hommes, & comme ils partent alors au branle du leurre, on leur préſente un jeune poulet à tuer; on monte à cheval quelques jours après pour leur en faire tuer un ſecond; on les tourne toujours en leurrant, on frappe du gand ſur la bête, & quand on voit qu'ils

ne s'effrayent point, on peut les leurrer ſur leur ſoi.

Tout cela fait, on cherche un ruiſſeau à l'heure du pât, on leurre les oiſeaux d'un bord, tandis qu'ils ſont à l'autre ; un des chaſſeurs bat l'eau avec une baguette, & tient en main un oiſeau de riviere ; on laiſſe enſuite le leurre aux faucons, on leur fait faire trois ou quatre tours en leur parlant, & lorſqu'ils ſont bien tournés, on leur jette l'oiſeau de riviere, on leur permet même de s'en gorger. Ce premier affaitage ayant réuſſi, on fait exécuter aux faucons un vol réel; on jette d'abord le premier de ces oiſeaux; quand il eſt quinteux, on prend en main l'oiſeau de riviere & on le jette en criant, pour pouvoir faire reconnoître au faucon ſa proie. Ce premier oiſeau eſt d'ordinaire toujours bien affaité, il ſert même de guide pour chaſſer le change, & conduire les autres à la voliere.

Auſſitôt que le premier faucon a remis l'oiſeau de riviere, on le fait ſuivre d'un ſecond, enſuite d'un troiſieme. Si les oiſeaux ſont bons, ils fondent en rond, & prennent leur proie ; on ne leur permettra pas cependant de s'en paître d'abord, on le leur ôtera

même, & on les remettra au vol; quand on voit que ces oiseaux de proie ne se rebutent point, on peut dire qu'ils sont excellens. Pour les tenir en état, on leur fait d'ordinaire rendre la mulette avant de les mettre hors de la filiere; voilà tout ce qui concerne l'art de la fauconnerie. Avec tous les soins & les appareils auxquels on est obligé d'avoir recours dans cet art, il n'est pas étonnant que la chasse du faucon puisse servir aux plaisirs d'autres personnes que de celles des rois.

L'art de l'autourserie a tant de rapport avec celui de la fauconnerie, que nous allons rapporter dans ce même chapitre tout ce qui le concerne, d'autant plus que nous n'en faisons pas mention dans le chapitre de l'autour, & que d'ailleurs cet oiseau est mis dans la famille des faucons, qu'on s'en sert de même qu'eux pour la chasse, & que si cette chasse n'est pas si agréable que celle des faucons, du moins elle est plus profitable, aussi les gentilshommes les employent-ils très-souvent. On distingue en autourserie cinq sortes d'autours; le premier est le demi-autour, c'est un oiseau maigre & peu chasseur; le second est l'autour femelle; le troisieme,

le tiercelet, qui est le mâle de l'autour; le quatrieme l'épervier, & le cinquieme le sabek.

L'autour sert pour la basse volerie, pour les faisans, les perdrix, les canards, les oies sauvages, les lievres & les lapins; avec douze autours qu'on tient séparément aux deux extrémités d'une chasse, on peut aisément prendre une grande quantité de gibier.

Pour bien dresser les autours, on les nourrira à la main, & on leur donnera pour nourriture, de la chair de volaille; lorsqu'ils commenceront à se percher, on les habituera au bruit des chevaux, & à se rendre sur le poing avec un tiroir; ou les exposera tous les matins au soleil; un autour ne vole jamais mieux que quand la chaleur n'est pas excessive; celui qui vole le plus bas est le plus estimé. Quand on a des autours, il ne faut pas les garder long-temps sans les faire voler, si on veut s'en servir pour la chasse des perdrix, on leur donnera le temps de les guetter à la remise, & on ne chassera qu'à l'abri du vent; cependant on peut dire que les autours sont plus propres pour la chasse du canard que pour toute autre chose, parce qu'ils fondent

d'un seul trait d'aile. Pour les dresser à cette chasse, on leur montre quelquefois des canards domestiques ; on les porte ensuite sur les bords des étangs, où il se trouve des canards ; dès que ces animaux ont apperçu l'autour que l'on tient sur le poing, ils prennent leur essor, mais l'autour part aussitôt droit avec eux, & saisit les plus paresseux.

Les autours ne sont pas moins propres pour la chasse du lapin ; il suffit, lorsqu'on commence à l'affaiter, de lui faire voir quelques lapins vivans ; on va ensuite se promener le matin & le soir dans quelque garenne, & l'autour fond sur ceux qu'il apperçoit.

Quand on éleve des autours pour le vol, on observera de leur donner en volant tout l'avantage possible, jusqu'à les tenir du côté ou l'on juge que les oiseaux pour lesquels ils volent, doivent passer ; on les empêchera aussi d'être pillards, car il pourroit très-bien se faire que ces oiseaux fondant deux à la fois sur une perdrix, leur grande avidité les feroit s'entretuer.

Les autours se tiennent ordinairement à la cuisine pour les faire au bruit, aussi les nomme-t-on par cette raison

cuiſiniers. La chaſſe avec ces oiſeaux convient parfaitement aux perſonnes avancées en âge; on peut y aller en chaiſe ou à cheval. En langage de fauconnerie, on donne aux autours le même nom qu'aux autres oiſeaux de proie, on nomme *niais*, ceux qu'on prend dans le nid; *branchiers*, ceux qu'on attrape ſur les branches d'un arbre, lorſqu'ils commencent à voler; *paſſagers*, ceux qu'on prend au paſſage, ſoit au filet ou autrement; & *demi-autours*, ceux qui ſont de grandeur moyenne.

Les autours ne ſont pas tous de la même grandeur; principalement ceux qui viennent en pays étrangers; leur pennage varie auſſi en couleur, tantôt il eſt blond, tantôt il eſt nuancé de deux couleurs; leurs yeux ſont diverſement colorés, mais toutes ces variétés ne ſont qu'accidentelles, & proviennent uniquement de la différence des climats & des alimens.

Quand on veut élever des autours *niais*, il ne faut jamais les enlever de leur aire, qu'ils ne commencent à noircir, & qu'ils n'ayent la queue à la moitié de ſa longueur; plus ils ſont forts, meilleurs ils ſont; les autours branchiers

ſont de beaucoup préférables aux niais, mais il faut avoir de la patience pour les dreſſer.

Tous les autourſiers ne ſont pas d'accord ſur le temps propre pour faire voler les jeunes autours; les uns prétendent qu'il ne faut point les faire voler aux perdreaux, mais attendre que les perdreaux ſoient parvenus a être perdrix; d'autres diſent qu'à meſure que les perdreaux acquierent de la force, les jeunes autours en prennent auſſi; ils viennent même inſenſiblement plus courageux; ils veulent conſéquemment qu'on leur faſſe voler un perdreau par jour, & qu'on les en nourriſſe pendant tout le mois d'Août; en Septembre on leur en fait voler deux ou trois au plus, mais il faut que ce ſoit dans un temps frais, car rien n'eſt pour les autours ſi rebutant que la chaleur. Si cependant on veut chaſſer aux perdreaux plus fréquemment, on peut riſquer un autour de peu de conſéquence, & on gardera les bons pour l'hiver.

On ſe gardera bien de faire connoître aux jeunes autours la volaille & les pigeons, ſatisfaits d'une chaſſe bien aiſée ils détruiroient bientôt les baſſe-cours &

& les colombiers de tout le voisinage.

Les autours de passage demandent encore plus de soins que les niais, mais aussi rendent-ils des services plus importans; on les chaperonne d'abord, ils en volent beaucoup mieux; on peut encore les dresser au leurre, ils y viennent fort bien.

Pour qu'un autour passager soit bon, il ne doit être que d'une mere, c'est-à-dire, qu'il ne doit avoir qu'un an; il devient excellent lorsqu'il est hors de connoissance.

Lorsqu'on voudra commencer à les éprouver au vol, on cherchera des perdrix, on déchaperonnera pour lors l'autour, & on le laissera poster avantageusement sur quelqu'arbre, on mettra alors les chiens en chasse pour faire repartir le gibier; si le gibier passe sous l'autour, il ne manquera pas d'éprouver la force de ses serres naissantes.

Avant que de faire voler un autour, il faut l'habituer au bruit des chiens, il commenceroit par s'épouvanter, & finiroit par se rebuter.

Quoique les autours passagers ne se baignent pas volontiers, on leur présentera cependant quelquefois le bain,

s'ils l'acceptent une fois, ils en deviennent meilleurs. Ces autours ne partent point du poing comme les niais, on les accoutume à suivre, on doit cependant avoir toujours l'œil sur eux, il faut même s'en méfier, car il leur arriveroit souvent de prendre les perdrix à la dérobée, & de s'échapper : on ne les fera pas suivre long-temps dans les commencemens, on ne les fera même voler que modérément après qu'on les a dressés, car il seroit à craindre que ces oiseaux, venant à se reconnoître, ne reprissent leur caractere sauvage.

L'autour aime en général à tirer, on l'acharnera tous les matins au tiroir, & quand on veut bien le conserver, on aura soin de l'éloigner du feu & des rayons trop ardens du soleil. Lorsqu'on présente le tiroir à l'autour, on le trempe dans du vinaigre & de l'eau où on aura mis auparavant du sucre candi, sur-tout si c'est dans l'été. On n'abattra jamais les autours que dans un grand besoin; ces oiseaux souffrent très-impatiemment une pareille servitude; on les jardinera tous les matins dans un endroit qui sera exposé au soleil, & où le vent ne domine point; on leur donnera leur nourriture, & on les laiſ-

ſera deux heures dans cet état ſur une perche.

Pour que les autours ſe portent bien, on ne les laiſſera pas voler deux jours de ſuite, c'eſt pour cette raiſon qu'on ne les purge pas ſi ſouvent que les autres oiſeaux de proie. Ces oiſeaux ſont très-délicats ; ils exigent qu'on les traite proprement. Comme ces oiſeaux ſont naturellement voleurs, qu'ils ſe couchent ſur la perdrix, & que ſouvent ils la dévorent, on a trouvé le moyen d'y remédier. On coud une petite ſonnette ſur les deux couvertes de la queue ; ſi la neige tombe en abondance, & ſi elle empêche le ſon de parvenir juſqu'à l'autourſier on chaſſeur, ou redouble de vigilance, & on ne perd jamais de vue ſon autour.

On obſervera non-ſeulement que les autours ne volent jamais qu'à l'heure marquée ; mais on ſe précautionnera d'autours de relais, pour ne point rebuter les premiers. De tous les oiſeaux de proie, l'autour eſt peut-être un de ceux qui ſe rebutent le moins d'être retenus ; mais il eſt cependant à craindre de lui donner trop de repos.

C'eſt une excellente méthode de retirer les autours quand les perdrix ſont

trop fortes pour eux; on fera encore très-bien de suivre ces perdrix pour les faire repartir; on anime par-là les autours.

On ne découplera pas les chiens destinés pour l'autourserie, que la rosée du matin ne soit passée; les vapeurs ôtent aux chiens le sentiment, & les autours ne s'occuppent plus qu'à s'éplucher sur les arbres qu'ils rencontrent; la gelée de l'hiver a encore plus d'inconvéniens que la rosée d'automne. Un des points principaux dans l'autourserie, est de donner le loisir à l'autour de guetter la perdrix à la remise. Comme l'autour a l'œil naturellement vif, dès que les perdrix commencent à courir pour se dérober à la poursuite de l'oiseau, elles sont à l'instant saisies.

Les autours sont quelquefois très-difficiles à gouverner, sur-tout quand ils se trouvent conduits par des chasseurs impatiens, ils ne descendent point pour lors des arbres où ils se sont arrêtés; pour les y obliger, on prend une filiere de trois ou quatre toises, au bout de laquelle une perdrix morte est attachée par l'aile, on la traine ensuite un peu loin de l'oiseau, qui la voyant remuer, fond aussitôt sur elle, & par

ce moyen on se rend bien vîte maître de l'autour. On secourera quelquefois les autours, mais on le fera doucement, & on n'abordera point brusquement leur remise. Si on chasse dans une plaine, on remettra la partie à un autre jour, lorsque le vent se trouvera trop incommode pour les chasseurs; mais quand le vent ne se fait sentir que médiocrement, rien n'empêche de continuer la chasse, pourvu cependant qu'on ne chasse point dans le fil du vent, & c'est en quoi l'autourserie differe de la fauconnerie.

Tout ce que nous venons de dire sur la fauconnerie & l'autourserie est extrait du Dictionnaire Théorique & pratique de Chasse & de Pêche, & le rédacteur de ce Dictionnaire l'a extrait lui-même de plusieurs autres ouvrages tels que ceux de M. d'Esperron, de M. Tardif & de différens Auteurs, qu'il seroit trop long de citer ici: nous ne nous sommes servis des articles de ce Dictionnaire, qu'autant que nous les avons trouvés parfaitement dirigés, & que d'ailleurs ils conviennent très-bien au plan que nous nous sommes proposé dans notre compilation.

Avant de finir l'article de la faucon-

nerie, nous allons parler des différentes maladies qui attaquent les faucons & les autours, & par ce moyen nous completterons tout ce qui peut concerner cet art ; il est encore à propos de prévenir ces maladies : nous commencerons conséquemment par indiquer les différens moyens auxquels on peut avoir recours pour garantir ces oiseaux des maladies auxquelles ils peuvent être sujets. Le meilleur médecin n'est *pas* celui qui soigne bien les malades, mais celui qui empêche de le devenir.

Si on veut conserver ses oiseaux en santé, on ne les chargera pas d'alimens, sur-tout dans le temps de leurs amours ; & avant que de les leur réiterer, on attendra que les premiers soit digérés, on hachera la viande avant de la leur donner, on la mouillera d'eau fraîche en été, & d'eau tiede en hiver. Si c'est de la viande de boucherie, on n'y laissera ni graisse ni nerfs, & on mélangera la chair de bœuf avec celle de mouton, on leur donnera de vieux pigeons, si c'est dans le temps de leur mue, & de petits poulets dans toutes les autres saisons de l'année.

La journée des oiseaux de faucon-

nerie ne commence que le soir ; on les met pour lors sur une perche dans un lieu tempéré ; on les découvre quand la chandelle est allumée ; on les fait ensuite tirer, & on leur donne la cure seche avec une ou deux gorgées de pâte ; un moyen excellent pour garantir les faucons de maladie, c'est de leur donner toutes les semaines une fois de petites pierres ou cailloux.

Il est du devoir d'un fauconnier vigilant de veiller sur la bonté des cures de ses oiseaux, d'examiner si ses excrémens ne sont pas jaunâtres, de les lever sur la perche, de les acharner au tiroir, de leur faire prendre une ou deux gorgées en attendant qu'on les paisse tout-à-fait, à moins que ce ne soit un jour de chasse ; enfin de leur tremper de huit jours en huit jours leur viande dans un peu d'eau de rhubarbe pour les purger du phlegme & des mauvaises humeurs. Quand on met des jets & des sonnettes à un faucon niais, il faut prendre garde de le manier rudement par rapport à la délicatesse de ses os, & quand on commence à le dresser, il ne faut pas le perdre de vue, il se débat souvent sur sa perche, on en a vu qui s'y sont pendus.

Si l'oiseau prend son pât contre son gré, il faut le lui faire rendre, on prend à cet effet quinze grains de poivre entiers, on les rompt chacun en deux, on les enveloppe dans une peau de poule, & on les lui fait avaler ; c'est par ce moyen que le faucon rendra son pât sans danger ; on en affame aussi de cette façon les faucons niais.

Un excellent remede pour faire rendre à l'oiseau le double de la mulette, est de prendre de la conserve de rose en roche, de l'amollir un peu avec de l'eau, & d'y mettre environ dix grains de poivre rompus ; on y ajoute la moitié moins de sel en grains, on enveloppe le tout, & on en forme une pilule que l'oiseau puisse avaler ; aussitôt que cette pilule est seche, on la conduit avec le doigt dans le gosier le plus avant qu'il sera possible, sans la rompre, & on y joint une gorgée d'eau pour la faire passer plus aisément ; deux heures après, l'oiseau rend la mulette. Trois heures après l'effet de la cure, on lui donnera son pât, mais on le fera boire auparavant, autrement il mourroit. Le soir on le paît sobrement, & on lui présente le bain le lendemain.

Quelquefois l'oiseau est trop léger,

quelquefois auſſi il eſt trop peſant ; il faut également reméd er à l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens. Quand le pennage eſt trop long, le faucon ne peut lutter contre le vent, c'eſt une choſe certaine ; on coupera pour lors dans ce cas à un oiſeau trop fluet une partie de ſes ailes & de ſa queue ; mais ſi le pennage du faucon eſt trop court, & s'il a beſoin de ſes plus grands efforts pour ſe ſoutenir ſur ſes ailes, afin de faciliter ſon vol, on peut allonger ſon plumage : on ajoutera v. g. à un faucon du pennage de lanier, & à des autours du pennage de faucon.

Quand on voudra prévenir les maladies des oiſeaux de proie, on ne les fera pas voler dans un temps humide, les rhumes qu'ils y contractent ſont preſque toujours la cauſe primitive de la plupart de leurs incommodités.

Si on a qu'un ſeul oiſeau, on attendra le jour & l'heure où il ſe trouvera en *état*, mais ſi on en a pluſieurs, on apprêtera les uns pour le matin, les autres pour le ſoir; quand ce ſera l'été, on les rafraîchira avec des cailloux qn'on aura auparavant trempés pendant la nuit dans du vinaigre, on fera même

encore très-bien de leur donner de l'eau de griote avec leur pât ordinaire.

Lorsque, malgré toutes ces précautions, les oiseaux contractent quelques maladies, on proportionnera avec sagesse les remedes à la force de leur tempéramment.

Les remedes généraux qu'on donne aux oiseaux de proie sont des pilules blanches, des pilules communes, des pilules de campagne, des pilules de hiera, des pilules de musc, des pilules douces, & des saignées.

Pour préparer les pilules blanches, on trempe pendant quelques jours du lard dans de l'eau fraîche : on y ajoute de la moëlle de bœuf, on fait fondre le tout peu à peu, & quand on l'aura passé dans un linge blanc, on prend le même poids de sucre candi en poudre, on mêle le tout, & on en fait des pilules ; elles se conserveront bonnes pendant trois ans, pourvu qu'on les renferme avec soin dans des boëtes, & qu'on ne les expose point à l'humidité.

Les pilules communes sont faites avec de la mirrhe, du safran & de l'aloës incorporés avec de l'eau de plantain ;

les apoticaires nomment ce mélange pilules *de tribus* : on en donne aux ſacres & aux laniers.

Quant aux pilules de campagnes, on prend pour les faire deux gros de ſirop fait avec du ſucre & du vinaigre, un demi-gros de poudre de clou de girofle, & du ſucre candi autant qu'on en peut incorporer, c'eſt-à-dire, au moins les deux tiers de la totalité ; on bat le tout dans un mortier de marbre, & on en fait des pilules de la groſſeur d'un grain de froment : on en donne en hiver aux ſacres & aux laniers paſſagers avant de les faire voler.

Les pilules de *hiera* ſe font en incorporant de l'agaric mis en poudre avec de l'*hiera* en pâte ; ces pilules ſont très-bonnes en hiver pour les ſacres & pour les laniers.

Les pilules de muſc ſont des autres pilules qu'on prépare avec un gros d'agaric, autant de cubebes, de ſucre candi & d'aloës ſuccotrin ; on y joint un demi-gros de ſafran, pareille quantité d'anis, deux gros d'hiera picra, & quatre grains de muſc ; on incorpore le tout avec de la canelle, & on le réduit en maſſe ;

on donne en hiver ces sortes de pilules aux sacres & aux laniers.

Les pilules douces ne sont autre chose que des pilules blanches auxquelles on a incorporé un tiers de conserve de roses en roche, faites au sucre; mais on ne se sert de ces pilules qu'en été.

On ne saigne d'ordinaire ces oiseaux que quand on le croit nécessaire; on peut, par exemple, les saigner deux fois l'année. Pour les saigner, on perce la veine qui est au-dessous de leur langue, ou bien on leur coupe l'extrémité du bec, ou enfin le bout des ongles; on les prépare auparavant par une purgation légere, telle que de la chair trempée dans un blanc d'œuf, ou de la manne & de l'eau de rose battues ensemble; & pour éviter que la blessure ne se convertisse en chancre, on nourrit l'oiseau avec des morceaux de chair trempée dans de l'eau fraîche, ou dans de l'eau de plantain.

La premiere maladie, par ordre alphabétique, à laquelle les faucons sont sujets, est l'apoplexie. Cette maladie les attaque à tout âge; trop de sang, trop de réplétion ou un coup de soleil peuvent l'occasionner dans ces sortes d'oiseaux; les symptômes de cette maladie

ſont de trouver les faucons ſans mouvement, & de voir leurs organes entiérement privés d'exercice : cette maladie eſt mortelle.

Ne paiſſez vos faucons que de viande légere, v. g. de cœur de veau, de chair de poulets & de jeunes moineaux imbibés d'eau tiede ; il faudra enſuite les curer pendant trois jours avec de l'aloës mis en poudre & roulé dans un bol de coton ou de filaſſe préparée de la groſſeur d'une petite féve, avec du ſucre ; ſi ce remede leur ôte l'appétit, on le leur fait recouvrer en trempant dans l'urine chaude la viande dont on les paît.

On entend par *apoſthumes* en fait de fauconnerie, des abces qui ſurviennent à la tête des oiſeaux de proie ; les ſymptômes ſont un engourdiſſement dans les membres, une inflammation dans les yeux & ſur-tout une humeur fétide qui découle des narines. On donne pour un excellent remede dans ce cas, le ſuivant : on coupe un quarteron de lard en lardons, on y joint autant de moëlle de bœuf, on met tremper le tout dans de l'eau fraîche pendant vingt-quatre heures, & on change dans cet intervalle l'eau quatre fois ; on

fait fondre enſuite cette compoſition à petit feu dans un baſſin de terre ; quand elle eſt à demi-fondue, on y ajoute peu à peu un quarteron de ſucre en poudre & un gros de ſafran battu, lorſqu'elle ſera preſque froide ; ces pilules ſont préciſément les mêmes que les pilules blanches dont nous avons donné plus haut la compoſition, à l'exception ſeulement du ſafran, qui ne ſe trouve pas dans ces dernieres : on en donne le matin pendant trois ou quatre jours aux oiſeaux malades, la groſſeur d'une bonne féve, on les porte ſur le poing, juſqu'à ce qu'ils les ayent rendues. Ce remede ne ſuffit pas encore ſuivant les fauconniers pour les apoſthumes, ils preſcrivent encore d'autres pilules préparées ainſi :

Pulveriſez un gros de ſemence de rhue, un demi-gros d'aloës hépatique, & un gros de ſafran pulveriſé, imbibez ce mêlange avec du miel roſat ; les pilules qui en réſultent, ſi on en croit les auteurs, completteront la cure de l'apoſthume.

L'aſthme eſt une difficulté de reſpirer, occaſionnée ſouvent aux faucons par le rhume ; on donne dans cette maladie

à l'oiſeau, pendant trois jours de ſuite, deux pilules blanches ci-deſſus indiquées chaque matin ; & ſi le mal continue, pour le quatrieme on lui fait prendre une pilule commune, dont la recette eſt pareillement indiquée plus haut : on aura d'ailleurs ſoin de ne point mettre l'oiſeau malade dans un endroit froid ou trop rempli de pouſſiere : on ne le baignera point ſur-tout qu'il ne ſoit gueri.

Par *bâillement* on entend en fauconnerie une incommodité qui provient dans les oiſeaux de proie des humeurs qui découlent du cerveau, & non pas des filandres, comme l'ont prétendu les fauconniers anciens.

Lorſqu'on s'en apperçoit, il faut faire tirer l'oiſeau durant quelques matins ; on lui donnera dans ſa cure ; ſi c'eſt pendant l'hiver, des pilules d'hiera picra, & ſi c'eſt dans d'autres ſaiſons, des cloux de girofle avec ſa gorgée, ou bien encore des broutes de ſauge.

Barbillon, autre maladie des faucons. On ſaigne pour ce mal à la veine qui eſt au-deſſous de langue, & on paît le faucon avec de la chair coupée par mor-

ceaux, & trempée dans l'eau de plantain ou de cerfeuil.

Rien n'eſt plus aiſé que de guérir les bleſſures & les plaies des oiſeaux de proie, pourvu cependant qu'elles ſoient découvertes, & qu'elles n'atteignent pas les parties nobles; on les lave d'abord avec du vin tiede pour les découvrir, on les panſe enſuite avec de l'eau diſtillée de brou, ou des extrémités de branches de chêne; l'huile ou la graiſſe eſt préjudiciable au pennage, on évitera par conſéquent de s'en ſervir dans la plupart des panſemens; la bleſſure faite par l'aigle ou le héron eſt preſque toujours venimeuſe, on lave la plaie avec des eaux de perſil, fenouil, de plantain, de lavande, de thim; quand un oiſeau a du courage, il eſt ordinairement beaucoup bleſſé dans les ailes. Si pour lors les ailes ſe tordent, on les dreſſe, en les mouillant avec de l'eau chaude; mais ſi elles ne ſont qu'un peu pliées, on prend les troncs de chou, on les fait chauffer entre deux braiſes, on les fend en long avec un couteau, & on étend la penne dedans. La chaleur eſt ſuffiſante pour la rétablir dans ſon état naturel. Lorſque la penne eſt à demi-rompue, pourvu qu'elle tienne

encore par le nerf ſupérieur, on fait entrer une aiguille fine enfilée de fine ſoie entre les deux morceaux de la penne, pour les ſoutenir, & on coupe la ſoie quand l'aiguille eſt entrée; lorſque la penne eſt entiérement rompue, il faut l'enter, diſent les fauconniers dans un autre, & on fait tenir l'ente avec de la bonne colle; cette méthode eſt bien ſinguliere & paroît répugner; les fauconniers propoſent encore une autre eſpece d'entes pour les pennes qui ne ſont qu'à demi rompues, l'aiguille qu'ils employent pour cette opération eſt triangulaire, pointue par les deux bouts, & longue de deux travers de doigts; une heure avant d'en faire uſage, on la trempe dans du jus de limon ou dans un oignon. Quand l'aile entiere vient à ſe rompre entre les deux jointures, le faucon eſt environ un an ſans pouvoir ſervir, il ne guérit qu'après la mue; avant de le panſer, on le tond autour de la bleſſure, & on redreſſe l'aile en la liant entre deux morceaux fort minces d'écorce de jeune pin, on y applique enſuite l'emplâtre contre la rupture que nous indiquerons ci-après.

Quand l'oiſeau ſera guéri, on lui

fera une étuve pour ramollir ses nerfs; on remplit à cet effet un pot de terre du meilleur vin, on y met une poignée de roses seches, autant de son, de froment, & une quatrieme partie de poudre de mirthe; on couvre le pot hermétiquement, & on fait bouillir le tout pendant une bonne heure; on le retire ensuite; on fait un trou à l'extrémité supérieure; on abat ensuite l'oiseau, & on lui fait recevoir la fumée de l'étuve à l'endroit de la blessure, on réitere cette opération trois ou quatre fois.

Il arrive quelquefois que les faucons se rompent la cuisse, la jambe ou les doigts, mais on y peut apporter remede; on prend en conséquence une jeune branche de pin de la grosseur du petit doigt; on la fend en deux, & on place au milieu la jambe de l'oiseau, on y met ensuite un emplâtre faite avec du bol d'Arménie, du sang de dragon, & un blanc d'œuf; on tient bandée pendant trente jours la partie malade; au bout de ce temps, on relâche les éclisses, & il ne faut que quarante jours pour que le faucon soit ainsi guéri; quand la fracture est au-dessus du genou; il est im-

poſſible de la bander, mais la fracture ſe guérit ſouvent d'elle-même.

Les oiſeaux ſont fort ſujets à des taies, & quelquefois à la cataracte; quand ils ſont affectés de cette derniere maladie, il n'eſt guère poſſible qu'ils puiſſent guérir, mais pour les taies & autres maladies extérieures du globe de l'œil, on les guérit par le moyen du ſuc de racine de chelidoine qu'on a d'abord ratiſſée; & pour détourner ce mal, on purge les oiſeaux avec des pilules de filaſſe ou de coton, & on leur ſouffle dans les yeux deux fois par jour de la poudre d'aloës & du ſucre candi.

Les fauconniers donnent le nom de crac à une maladie particuliere aux oiſeaux de proie; pour les en guérir ils les purgent avec des cures de filaſſe ou de coton, & ils les paiſſent avec des viandes macérées d'huile d'amandes douces & d'eau de rhubarbe alternativement; lorſque le mal eſt extérieur, ils frottent les parties malades avec de l'eſprit-de-vin tiede.

Les faucons ont quelquefois la gravelle; quand ils en ſont attaqués, on dit qu'ils ont la craie; cette maladie leur eſt très-dangereuſe pendant l'hiver;

un excellent remede dans pareil cas ; est un mélange de lait, de sucre & d'huile battus ensemble ; on paît aussi l'oiseau avec des morceaux de viande réunis avec du blanc d'œuf & du sucre candi pulverisé, & souvent on guérit par-là l'oiseau ; on observera très-bien ici que la craie ne provient que de la négligence des fauconniers.

Quand les oiseaux sont dégoûtés, cela annonce dans ces oiseaux quelque maladie prête à se déclarer ; un fauconnier fera très-bien de la prévenir ; on présente pour cet effet le bain aux oiseaux, & on les paît avec des morceaux de chair détrempés dans de l'eau de chiendent ou de chicorée.

La fievre n'attaque pas moins les faucons que les autres animaux, on reconnoît qu'un faucon a la fievre lorsqu'il tremble, que ses pennes & sa tête sont penchées, que le duvet au-dessus de son menton est hérissé, & qu'il rejette le pât qu'on lui présente ; quand il en est ainsi affecté, il faut le loger dans un endroit frais, obscur & séparé du bruit, on lui donnera pour alimens du foie de poulets, ou de la chair de petits oiseaux, après les avoir fait mourir dans de l'eau de chicorée

ſauvage ; & ſi c'eſt l'été, on lui mouillera les pieds & le bloc avec du jus de plantain ou de juſquiame.

Une maladie des plus communes aux oiſeaux de proie eſt ce qu'on appelle *filandres*. On entend par *filandres* une eſpece de vers allongés qui habitent les inteſtins des faucons, & qui ſe nourriſſent des ſuperfluités qu'ils y trouvent : cette vermine eſt peut-être néceſſaire à ces oiſeaux, prétendent les fauconniers, lorſqu'ils ſont ſains & robuſtes, mais elle leur devient dangereuſe quand ils ſont décharnés, & dans un vrai état de maigreur. Il faut alors les en débarraſſer ; l'abſinte mêlée avec le pât des oiſeaux de proie eſt très-bien indiquée dans ce cas ; on vante auſſi beaucoup à cet effet les pilules de muſc, d'aloës, & d'hiera picra, dont nous avons rapportés plus haut la compoſition.

Dans la nomenclature de l'art de la fauconnerie, nous avons donné le nom de *formi* à une maladie qui vient au bec du faucon, cette maladie provient le plus ſouvent des coups que l'oiſeau reçoit en volant, ou de la négligence de celui qui le gouverne ; pour remédier à un pareil accident, on coupe les

crochets & les bouts du bec, sur-tout si c'est à l'entrée ou à la sortie de la mue.

Une maladie cruelle pour les faucons est la goutte, elle attaque quelquefois dans l'été les sacres & les laniers, on les laissera alors en repos, on les tiendra sans jets ni longe, on leur permettra seulement de se coucher sur un carreau de marbre; & en cas qu'on veuille les purger, on ne le fera qu'avec de la manne simple qu'on réunira à leur pât; quand ces accès de goutte sont passés, rien n'empêche que les oiseaux recommencent leur vol comme à l'ordinaire; les faucons sauvages sont plus heureux que les domestiques, ils ne sont pas sujets à ce genre de maladie.

Quelquefois les faucons sont atteints du haut mal ou mal caduc; il est facile, quand on fait l'acquisition de ces oiseaux, de s'appercevoir s'ils ont cette incommodité, il ne faut pour cela que du parfum de naphte, son odeur suffit pour faire tomber à l'instant le faucon.

On y remédie, disent les fauconniers, en appliquant le feu au sommet du cerveau, & en joignant au pât l'eau de figues seches; le lait de chevre, le

sang de belette, la cervelle de renard, & la chair de tortue terrestre; on met aussi quelquefois du fiel de tortue dans les naseaux de l'oiseau ; mais la vertu de la plupart de ces remedes paroît apocriphe, & s'ils agissent quelquefois, c'est plutôt comme palliatif que comme curatif.

Il vient encore quelquefois à la bouche des oiseaux de proie des excroissances de chair, blanchâtres ou noirâtres, de la grosseur de petits pois, qui les empêchent de manger; on les coupera pour lors avec adresse, & en cas qu'on ne le puisse pas, l'endroit n'étant pas favorable, on imbibera du coton d'huile de soufre distillé, & on le mettra sur les excroissances; mais si ces excroissances se changent en ulceres, on mettra deux fois par jour sur l'ulcere, de la poudre de coquille de noix; on lave aussi très-souvent la plaie avec du jus de citron ; lorsque le mal est sur le point de se guérir, on le frotte avec du sirop de mûres.

Tout le monde sçait ce qu'on entend en fauconnerie par mal de mains; il est inutile de l'expliquer ici, ce mal se guérit en, général, en oignant la partie malade avec de la vieille huile

d'olive, ou en la frottant avec une composition de blanc d'œuf, de vinaigre & d'eau, si la main de l'oiseau a été écorchée par les jets, on la frottera de beurre ou de graisse de poule; mais il faut que cette onction soit bien légere pour que le pennage n'en soit point gâté. Si les mains enflent un peu à l'oiseau, on appliquera dessus une emplâtre avec le bol d'Arménie; le sang de dragon, & le blanc d'œuf, on parviendra par ce moyen à résoudre l'humeur, & lorsqu'il s'y formera une glande, on l'enlevera en peu de jours par le moyen d'un bouton de feu. Quand l'inflammation dure trop long-temps, on la lie en deux endroits distans seulement d'un travers de couteau & on coupe la veine au-dessus du porte-sonnette; mais il faut avoir une main bien exercée pour faire avec succès une opération pareille.

Nous avons parlé plus haut de l'asthme; il occasionne, disent les fauconniers, une autre maladie qui est de dessécher les naseaux & de les boucher avec les humeurs qui découlent, si on en croit l'ancien préjugé, du cerveau, & qui y sont retenues; l'oiseau est pour lors obligé d'entr'ouvrir le bec pour respirer;

on

on commencera dans ce cas par guérir le rhume qui eſt la vraie ſource du mal ; quand l'oiſeau a tiré long-temps ſur le tiroir, un valet le ſuce avec la bouche, & on donne enſuite au faucon des pilules d'hiera picra incorporées avec de l'agaric ; une étuve d'eau de mer paſſe auſſi pour être excellente contre le rhume des faucons ; quelquefois cependant ces remedes ne ſuffiſent pas ; & on eſt obligé d'en venir au cautere, on prend en conſéquence un fer rond, qui ſoit par le bout de la groſſeur d'un pois, on le fait rougir, & on en donne le feu au ſommet de la tête de l'oiſeau, on prend enſuite le tranchant par l'autre extrémité, & on en donne le feu entre le bec & l'œil.

Les humeurs des faucons prennent quelquefois leurs cours dans les oreilles, & y forment une glande chancreuſe : pour y remédier, il faut nettoyer la partie malade avec un cure-oreille ; on purgera en même-temps l'oiſeau avec des pilules d'hiera picra & d'agaric ; quelques fauconniers lui donnent un bouton de feu au ſommet de la tête juſqu'à l'os ; & quand le

mal ne diminue point, il faut même rougir la pointe d'un couteau pour lui fendre l'oreille ; on le pansera soir & matin. Il survient aussi quelquefois aux faucons des maux d'yeux ; si ces maux sont occasionnés par des fluxions, on peut les purger avec des pilules de filasse & de coton, & leur souffler dans les narines de la poudre d'œillets, mêlée avec pareille quantité de celle d'azarum ; il faut frotter aussi le palais d'un peu de moutarde ; mais quand le mal des yeux provient d'une blessure dans cette partie, le traitement est pour lors différent ; on prend une once de tuthie préparée, deux onces d'eau de rose, autant de vin blanc, & une poignée de rhue : on met le tout dans un vase, & on l'y fait bouillir jusqu'à réduction de moitié, on distille un peu de cette décoction dans l'œil blessé ; quand même il se trouveroit des corps étrangers dans les yeux, cette eau auroit la vertu de les faire tomber.

On donne en fauconnerie le nom de *mal subtil* à une espece de phthysie ; l'oiseau attaqué de cette maladie, ne digere point, & il meurt affamé & bien mangeant. Cette maladie est très-dan-

reuſe, principalement en automne; lorſqu'on veut la prévenir, on loge les faucons dans un lieu ſec, ſur-tout pendant l'hiver, on fait ſécher au feu leur pennage, lorſqu'il eſt humide, & quand le ſoleil n'eſt pas aſſez fort pour pouvoir le ſécher; on mêle quelquefois le ſoir à leur cure, trois ou quatre cloux de girofle.

Si malgré toutes ces précautions l'oiſeau ſe trouve attaqué du mal ſubtil, on lui fera un pât avec des pigeonneaux ou avec des petites ſouris vivantes; on le purgera enſuite avec de la chair trempée dans la manne, ou dans une décoction de chevrefeuille, de l'herbe caballine, & de celle qu'on nomme langue de bœuf; on rafraîchira cette derniere décoction de trois jours en trois jours.

L'oiſeau à force de voler dans un temps froid & humide, ſe met quelquefois hors d'état de faire ſon ſervice; on dit alors qu'il eſt attaqué de la morfonte; pour le guérir on lui donne des cloux de girofle; de l'anis & de l'abſinthe avec la chair, & ſi c'eſt en hiver & lorſqu'on lui donne ſa cure ſéche, on lui fait prendre des pilules

d'hiera picra avec l'agaric; l'oiseau recouvre insensiblement la santé par ce moyen.

On appelle *pantois* un mal qui provient d'un poumon échauffé, & d'un organe de la respiration considérablement altéré : dès qu'on s'en apperçoit, il faut à l'instant purger l'oiseau avec de l'huile d'olive lavée & battue jusqu'à ce qu'elle blanchisse : une heure après on lui donnera des viandes mouillées, telles que du cœur de veau & du foie de poulet, & le quatrieme jour on lui fera prendre un bol de filasse préparée.

La pepie est une maladie propre à tous les oiseaux, les faucons n'en sont pas conséquemment exempts; on s'apperçoit qu'ils en sont attaqués, lorsque leur langue s'endurcit, se sèche par le bout & blanchit; pour les en guérir, on leur ôtera la pepie avec une aiguille pointue, comme on fait aux poules, & on frottera ensuite leur langue d'huile rosat; deux heures après, on leur donnera leur pât imbibé d'eau tiède, & détrempé avec le jus de mûres rouges.

Les fauconniers donnent le nom de podagre aux glandes & vessies qui naissent aux mains des autours, & celui

de chirargre à celles qui viennent aux mains des faucons, ils prétendent que ces glandes & veſſies ſont occaſionnées par l'abondance du ſang. Pour en guérir ces oiſeaux, il faut, diſent les fauconniers, les tenir ſur un ſachet rempli de plantain battu dans un mortier avec du ſel trempé de vinaigre : quand l'enflure paroît, on y approche le feu, mais on n'en fera l'ouverture que par deſſus ou au côté, ſi l'on veut que la guériſon ſoit prompte ; mais ſi la main malade eſt trop maigre, on ſe gardera bien d'y appliquer le cautere.

Le rhume eſt la ſource de preſque toutes les maladies des oiſeaux de proie ; quand ils en ſont atteints, il faut les faire vivre de régime, & de trois jours en trois jours, imbiber leur pât de rhubarbe. Si le rhume continue, on pulvériſera un peu d'aloës, de ſafran & d'hiera picra, & on en fera des pilules qu'on donnera le ſoir aux faucons.

Le rhume deſcend quelquefois aux eſpalettes & entre les ailes de l'oiſeau, au dire impropre des fauconniers : on le fomentera pour lors avec le vin le plus violent qu'on pourra trouver ; on le portera enſuite au ſoleil, ou on

le tiendra auprès du feu en mouillant les espalettes, ou son épine du dos, avec de l'eau de vie.

La teigne est une autre maladie à laquelle sont encore sujets les oiseaux de proie ; elle fait naître des vessies dangereuses à leurs mains, & fait paroître le bout de leurs ailes comme si c'étoit du fer rouillé : cette maladie provient de l'excès du travail des faucons, & peut-être encore plus de la négligence des fauconniers. Commencez d'abord par remonter votre oiseau, tenez-le dans un endroit chaud, donnez-lui de bons pâts, & mettez sur toutes les parties malades un onguent de bol d'Arménie, de vinaigre, de sang de dragon & de salpêtre : vous les laverez le lendemain avec du vin blanc & du romarin ; vous lui ôterez ensuite les peaux mortes qui le défigurent, & une demi-heure après vous appliquerez sur les blessures du coton trempé dans l'eau, où vous aurez fait infuser auparavant quantité égale de poudre d'aloës & d'alun. Si au bout d'un mois l'oiseau ne se trouve pas guéri, il n'y a pas grande espérance.

Les vers font encore beaucoup de

mal aux oiseaux ; ils les attaquent au gosier, autour du cœur, du foie & des poumons. Pour détruire cette vermine, on prend de la poudre d'aloës ou de celle d'agaric ; on la mêle avec de la corne de cerf brûlée & du dictamne blanc, on incorpore le tout dans du miel rosat, & on donne une pilule de cette composition aux faucons vermineux.

La plupart des maladies qui attaquent les faucons, attaquent pareillement les autours : nous ne nous étendrons donc pas dans ce chapitre, sur les maladies des autours, nous observerons seulement qu'on les purge quelquefois, quoiqu'ils soient en santé ; on joint à cet effet de la manne à la chair qu'on leur donne à manger ; on substitue encore souvent à la manne des pilules blanches ou rouges : on donne ordinairement pendant trois jours de suite de ces remedes aux autours, au commencement de l'année, & autant avant leur mue ; le quatrieme jour on y joint de la poudre d'aloës ; on les purge en hiver avec six grains de poivre blanc, & on leur en donne de vingt jours en vingt jours.

Pour chasser les humeurs visqueuses

qui peuvent leur nuire, on leur donne toutes les années une fois une prise ou deux d'*éclaire*; un blanc d'œuf battu avec du sucre candi pulvérisé & donné de dix jours en dix jours: un peu d'huile d'olive ou même du lait simple sont trois remedes de précaution dont on vante beaucoup l'efficacité.

Quand on n'a pas soin des autours, ils tombent dans une espece de défaillance qu'on nomme *boulimie*, cette maladie peut les conduire à la mort. La boulimie est occasionnée par des humeurs qui coulent dans la mulette, lorsqu'on laisse jeûner les oiseaux trop long-temps. On les préviendra donc en ne laissant jamais trop long-temps l'autour sans nourriture, en ne lui présentant sur-tout que des alimens propres & qui ne puissent le dégoûter. C'est ordinairement pendant l'hiver que la boulimie survient aux autours, & en effet, plus il fait froid, plus la chaleur naturelle est concentrée dans ces oiseaux, & conséquemment la coction des alimens s'y fait plus vîte. Quand les autours sont atteints de la goutte, ils sont toujours de mauvais affaitage.

Nous nous sommes peut-être un peu

trop étendus dans ce chapitre ſur la fauconnerie; mais nous n'y avons cependant rapporté que ce qui pouvoit ſe trouver d'eſſentiel dans cet art. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas bien connu, auſſi n'y prend-on pas beaucoup de part, & ſi nous en avons fait mention ici, c'eſt que nous avons cru ne pouvoir nous en diſpenſer dans un ouvrage qui eſt principalement conſacré aux animaux domeſtiques, & aux traitemens de leurs maladies.

FAUCONNIER. C'étoit anciennement celui qui avoit ſoin de dreſſer les faucons, ou de les faire voler, de même qu'on appelloit autourſier, celui qui étoit chargé des autours; mais actuellement le nom de fauconnier eſt devenu un titre de dignité auquel nos Rois ont attaché beaucoup de prérogatives.

Jean de Beautru eſt le premier qui a exercé la charge de Fauconnier du Roi, en 1250, & en 1406 Euſtache de Jaucourt prit le titre de grand Fauconnier du Roi. Ce grand officier prête ſerment de fidélité entre les mains du Roi, il nomme à toutes les charges de chef de vol, excepté à celle de chef des oiſeaux de la chambre du Roi, & de celle de garde

des aires des forêts royales; c'est aussi lui qui présente au Roi le Chevalier de Malthe, qui, comme nous avons dit dans l'article précédent, vient tous les ans apporter à Sa Majesté, au nom du Grand Maître, douze faucons.

FIN.

